

2^e Année N° 8.

Prix de l'abonnement : Fr. 100.— l'an.

15 Décembre 1929.

Prix du numéro : Fr. 10.—

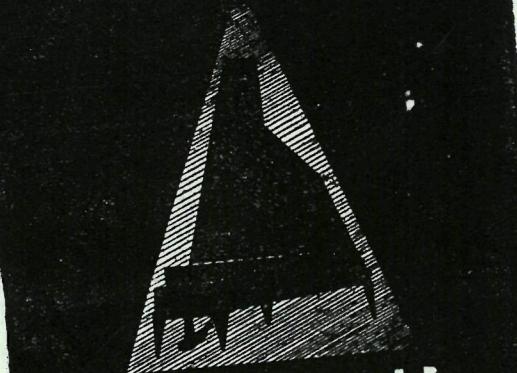
Variétés

REVUE MENSUELLE ILLUSTREE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN
DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE

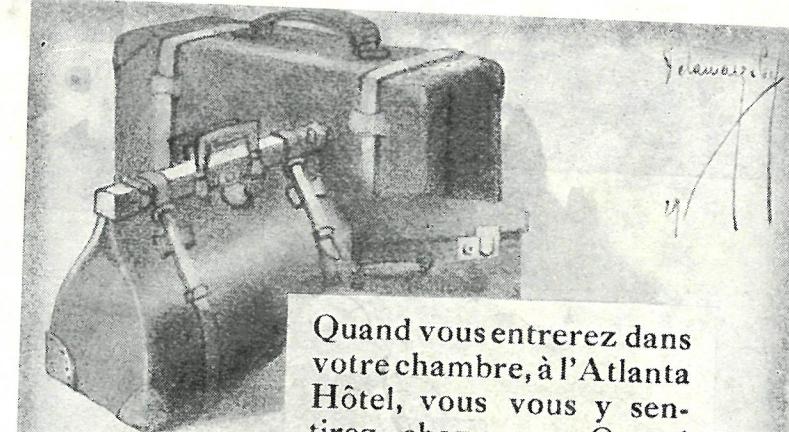


EDITIONS « VARIÉTÉS » - BRUXELLES

PLEYEL
FOURNISSEUR DE LA COUR



SUCCURSALLE
DE BRUXELLES
— RUE ROYALE

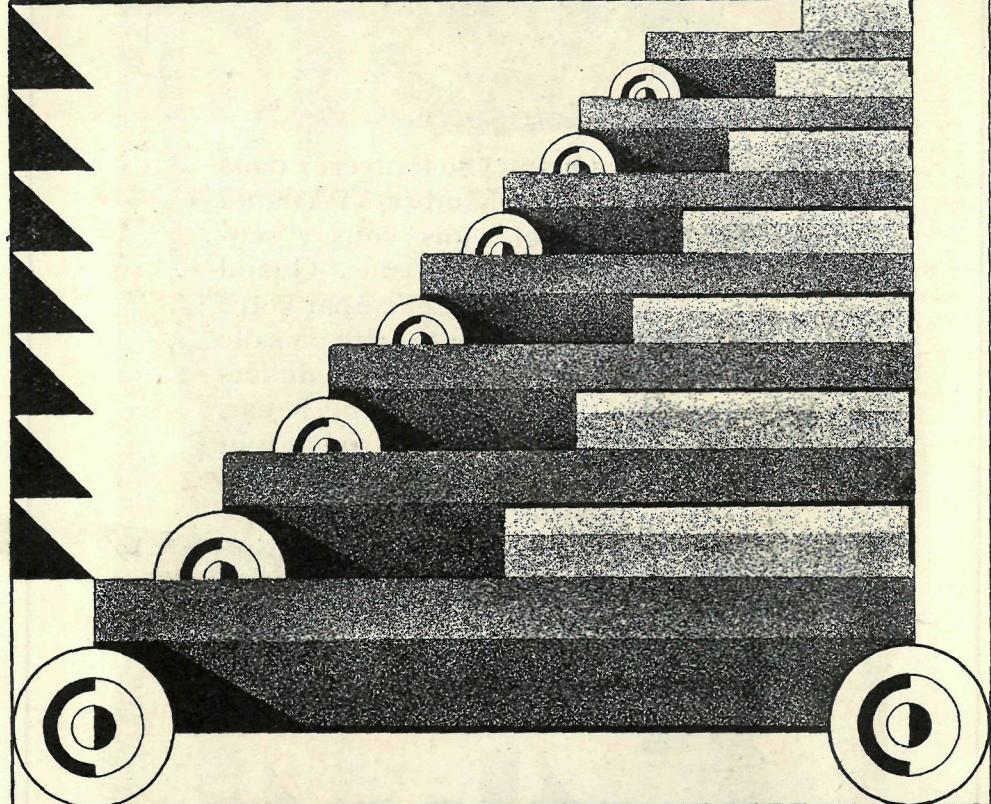


Quand vous entrerez dans votre chambre, à l'Atlanta Hôtel, vous vous y sentirez chez vous. Quand vous aurez passé par votre cabinet de toilette, la salle à manger, le salon de lecture, la salle de thé, le bar, le club vous offriront tout ce que vous pouvez souhaiter; si vous aimez aller au théâtre, vous les trouverez tous à cinq minutes, à pied de l'hôtel. Où pourriez-vous bien descendre si ce n'est à l'hôtel

Atlanta
Place de Brouckère, Bruxelles

Delamare et Cerf. Bruxelles

COUSIN CARRON PISART



EXCELSIOR ROSENGART
CHENARD-WALCKER
IMPERIA STUDEBAKER
PIERCE-ARROW VOISIN
NAGANT

ADMINISTRATION & MAGASINS D'EXPOSITION
52, BOULEVARD DE WATERLOO TELEPH. 106,51 - 207,35 - 207,36
B R U X E L L E S

II



é. Cousin Carron & Pisart

Les Etablissements René De Buck

SONT LES AGENTS DES PLUS
GRANDES MARQUES FRANÇAISES

CITROËN 4 ET 6 CYLINDRES
La première voiture
française construite
en grande série



EXPOSITION — VENTE — ADMINISTRATION
BRUXELLES: 51, BOULEVARD DE WATERLOO
Tél. 120,29 et 111,66

E X P O S I T I O N
28, AVENUE DE LA TOISON D'OR
Tél. 872,80

R E P A R A T I O N S
96, RUE DE LA COURONNE
Tél. 363,23 et 386,14

DÉPARTEMENT DES VOITURES D'OCCASION
154, RUE GRAY
Tél. 300,15

MINERVA MOTORS S. A.
AGENT POUR LE BRABANT :
AGENCE DES AUTOMOBILES MINERVA
RUE DE TEN BOSCH, 19-21, BRUXELLES

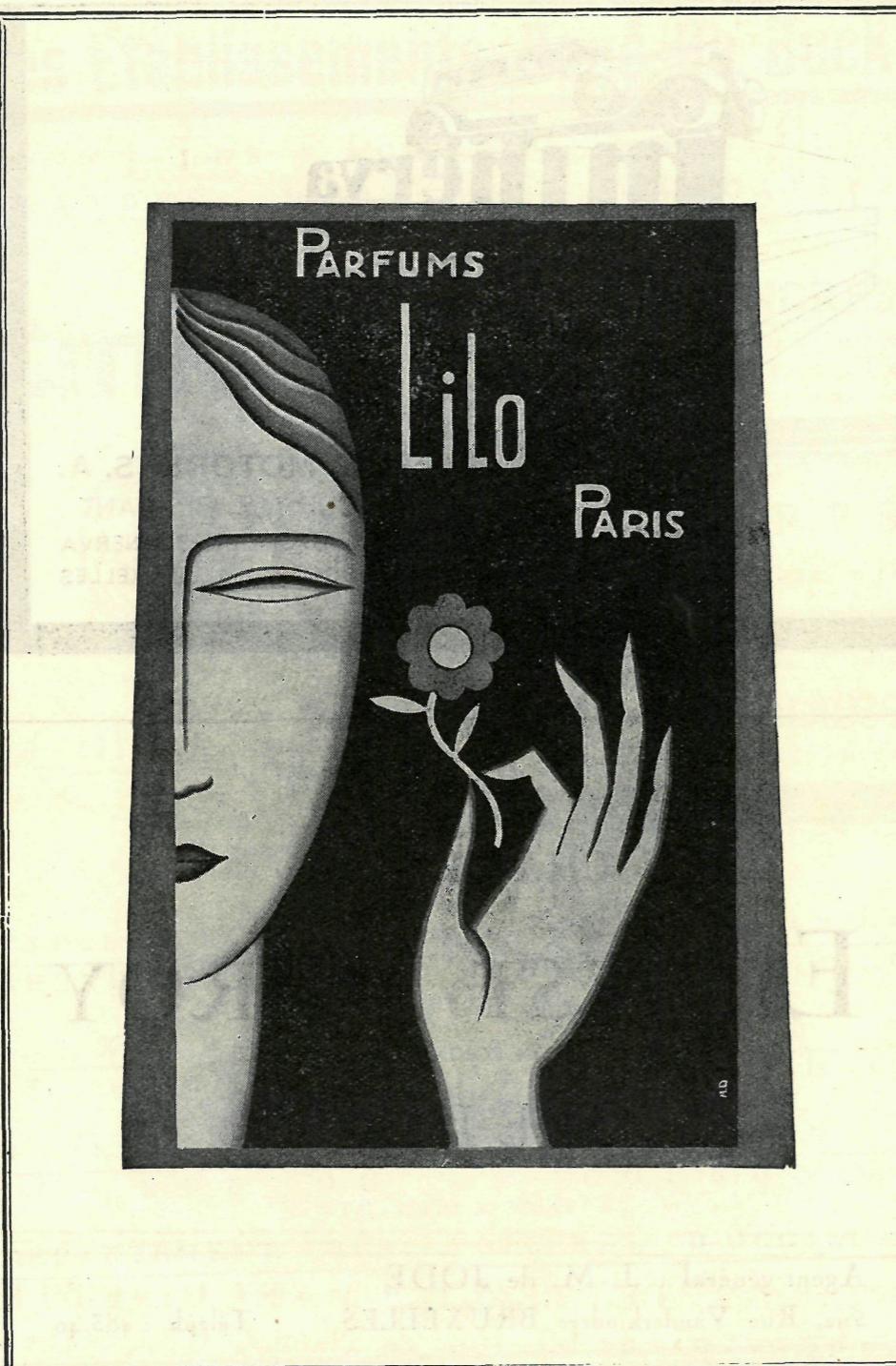
CHAMPAGNE

ERNEST IRROY

MAISON FONDÉE EN 1820

REIMS

Agent général : J.-M. de JODE
512, Rue Vanderkindere BRUXELLES Téléph. : 483,40



Les deux succès du jour de
Marquisette

**Le VERNIS CORAIL
pour les ongles**

Donnant aux ongles un merveilleux éclat rouge. Facile à appliquer. Facile à enlever. N'abîme pas les ongles

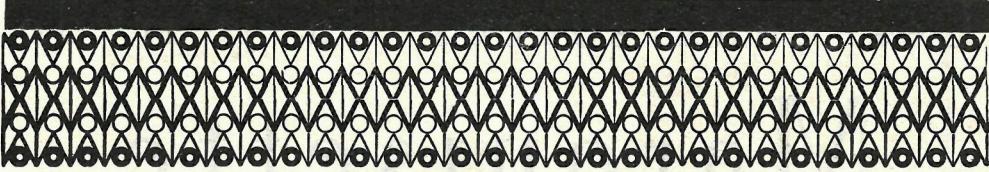
ET

Le TEINT BRONZÉ

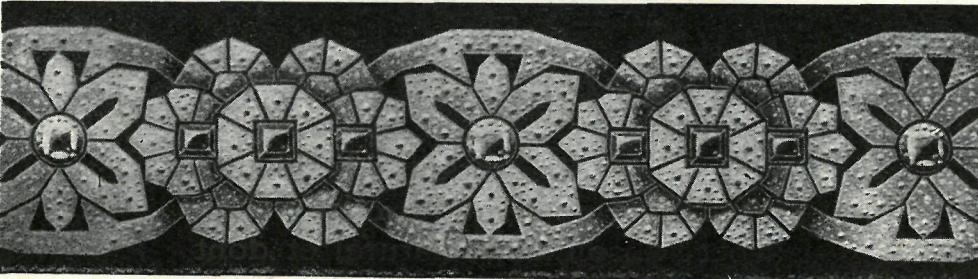
Une série de produits de beauté donnant le teint bronzé d'un aspect absolument naturel et dont le mode d'emploi journalier consiste en quelques soins simplement hygiéniques

Ne pas confondre les « fards » avec cette série de produits qui sont de toute pureté et permettent de suivre les méthodes concernant les soins de beauté habituels étudiées par rapport à chaque épiderme

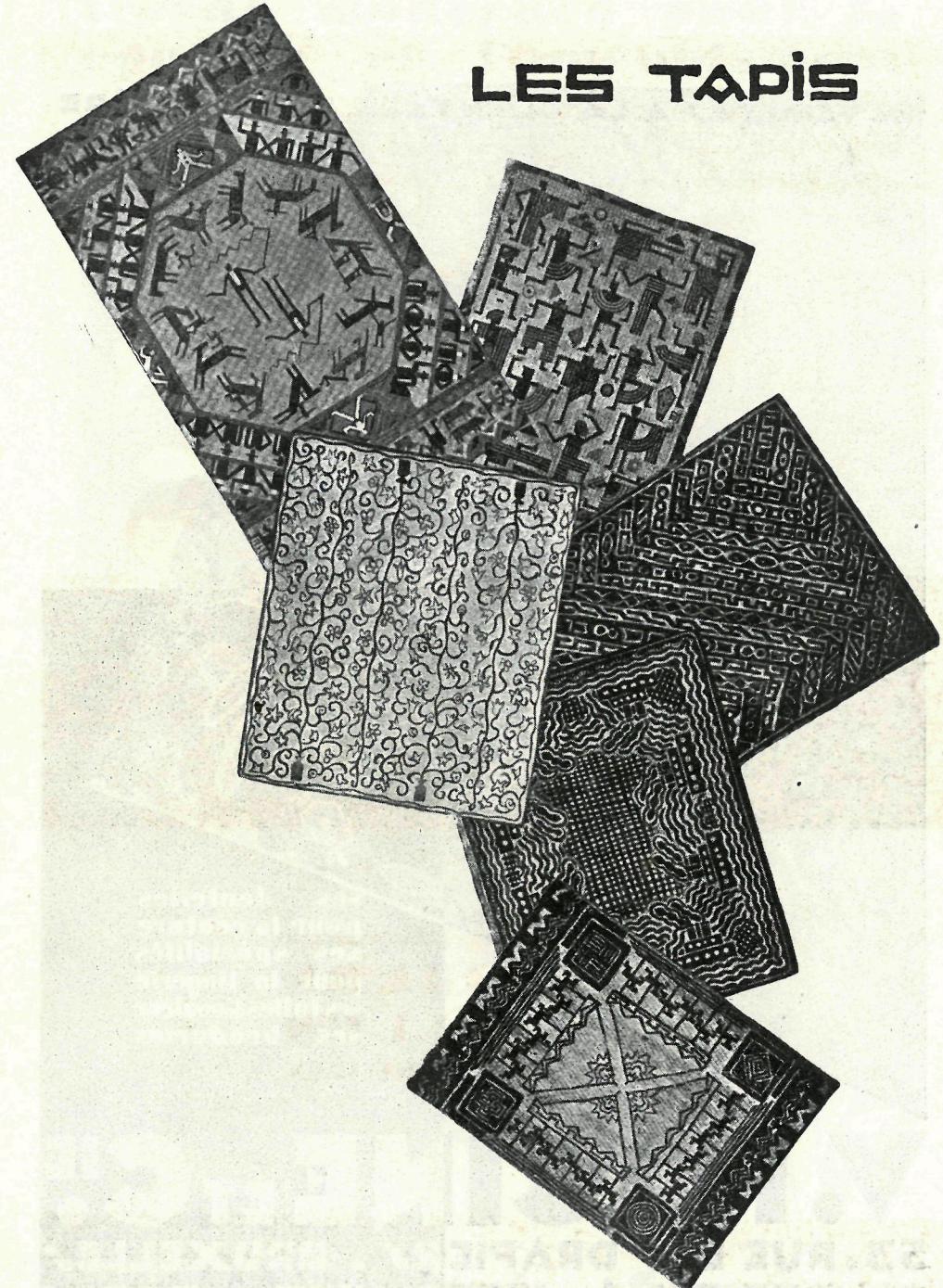
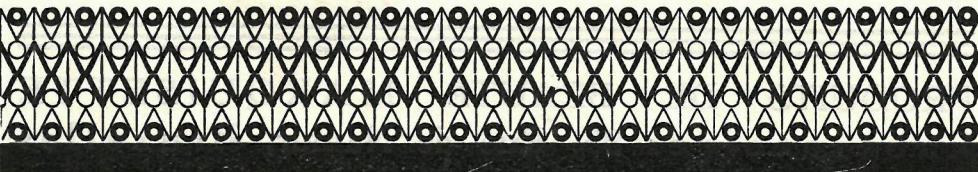
PRODUITS DE BEAUTÉ MARQUISETTE
Laboratoire: 95, Rue de Namur, Bruxelles



**COLLARD
DE THUIN**



**JOAILLIERS
BRUXELLES
1 & 3, B^d ADOLphe MAX**



DU STUDIO DE SAEDELEER
AU VILLAGE D'ETICHOVE LEZ AUDENARDE EN BELGIQUE

NE VEND PAS A LA CLIENTÈLE PARTICULIÈRE



ses dentelles
pour la couture
ses spécialités
pour la lingerie
ses tulles de couleur
ses broderies

V. RACINE ET CIE

53. RUE DES DRAPIERS . BRUXELLES
21. RUE DU 4. SEPTEMBRE . PARIS

BRUXELLES : 10, AVENUE DE L'OPÉRA . PARIS : 24^{bis}, AVENUE DE L'OPÉRA . BRUXELLES : 5, PLACE DU CH^{RE} DE MARS

tissus modernes pour la couture et l'aménagement



Toile de Tournon : "Feuilles". — Composition de Raoul Dufy

bianchini, frérier
paris : 24^{bis} avenue de l'opéra
bruxelles : 5, pl. du ch^{re} de mars



On réveillonne au

Cabaret-Théâtre de DIX HEURES MERRY-GRILL

Le 24 décembre

avec **Georgie Hayes**
des Ziegfield-Follies de New-York
et du Casino de Paris.

les **Hermanos Williams**
de l'Empire de Paris.

les **Rowe Sisters**
du Casino de Paris.

Le 31 décembre

avec **- SPA D A R O -**
le fantaisiste international
et un programme de vedettes

et les **10 extraordinary FLOWER STARS**

TROIS ORCHESTRES
Cotillons - Cadeaux - Surprises

Menus de réveillons à partir de 9 h. — Spectacle à 11 h. et à 2 h.

Il est prudent de retenir sa table dès à présent.

SES PARFUMS EN FLACONS ANCIENS



42 AVENUE LOUISE BRUXELLES. J.C.

SOINS DE BEAUTÉ



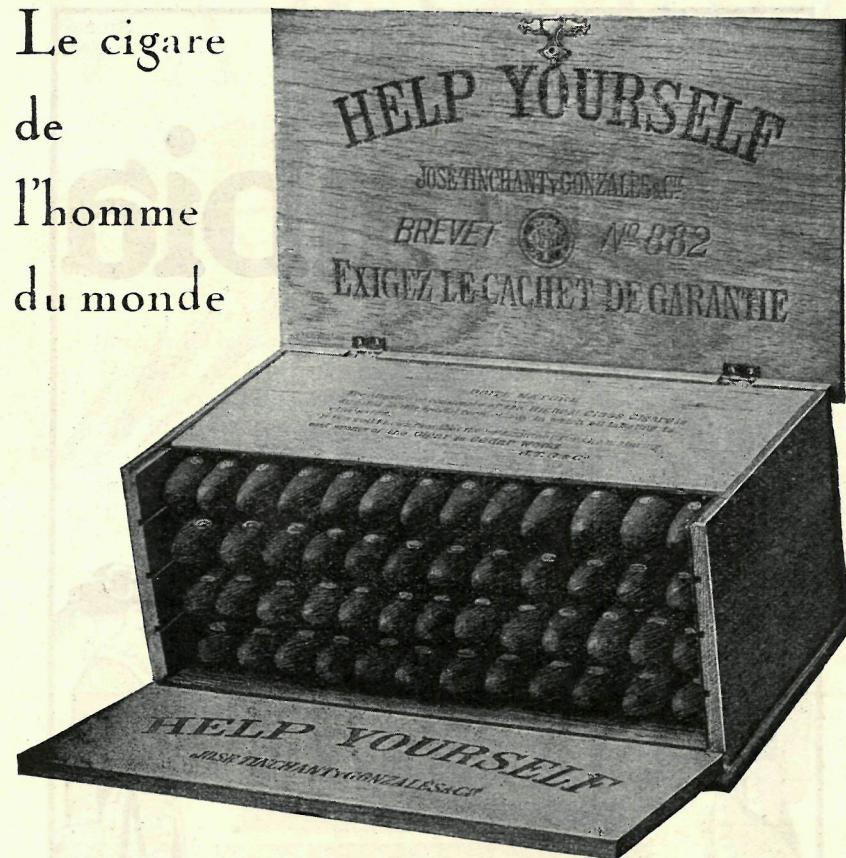
Les "Produits Ganesh"
inventés par Madame
ADAIR et vivement
recommandés par le corps
médical, sont appliqués de
façon rationnelle et scien-
tifique par les soins de
M A D A M E
ELEANOR
A D A I R

2, Porte Louise, Bruxelles (1^{er} étage)
LONDRES

PARIS

Téléphone : 820,91
NEW-YORK

Le cigare
de
l'homme
du monde



VINHOS do PORTO

ANTº CAETº RODRIGUES & Cº

CASA FUNDATA EM 1828

PORTO

GRANDS PRIX PARIS ET CHICAGO 1893

STUDIO HAVAS

Columbia

PLANO.REFLEX
règne dans le Royaume du Disque

EN VENTE :
149, rue du Midi, Bruxelles
et dans toutes les bonnes maisons

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE

2^{me} ANNEE. — N° 8

15 DECEMBRE 1929

SOMMAIRE

G. Ribemont-Dessaignes	<i>Le partage des os</i>
Max Ernst	<i>La femme 100 têtes, etc.</i>
Tristan Tzara	<i>D'Eté</i>
E. L. T. Mesens	<i>Poèmes</i>
Maxime Alexandre	<i>Deux poèmes</i>
George Grosz	<i>Souvenirs de jeunesse (fin)</i>
Sacher Purnal	<i>Golligwog (VIII)</i>

CHRONIQUES DU MOIS

Paul Fierens	<i>Illuminations</i>
Pierre Courthion	<i>Puissance du marchand</i>
André de Ridder	<i>Curiosités esthétiques</i>
André Delons	<i>Incompétence</i>
Franz Hellens	<i>Chronique des Disques</i>

VARIÉTÉS

L'Art et la Mort (Antonin Artaud) — Un de Baumugnes (Jean Giono) — Classe 22 (Ernst Glaeser) — Quatre de l'infanterie (Ernst Johannsen) — Le secret de Père Brown (G. K. Chesterton) — Lettres d'E. T. O. Hoffmann à Théodore Hippel — Poussière (Rosamond Lehmann) — Anthologie de la prose russe contemporaine (Vladimir Pozner). — Le collier de la Reine (film de Gaston Ravel)

*NOMBREUX dessins et reproductions (Copyright by Variétés)
Le dessin reproduit sur la couverture est de Marc Eemans*

Prix du numéro: Belgique: 10 Fr.

Abonnement d'un an: 100 Fr.

» » France: 10 Fr. fr.

» » 100 Fr. fr.

» » Holland: 1 Florin.

» » 10 Florins

» » Autres pays: 3 Belgas.

» » 28 Belgas

« VARIETES » : DIRECTION - ADMINISTRATION - PUBLICITE

Bruxelles : 11, avenue du Congo — Téléphone 895.37

Compte chèque-postal : P.-G. van Hecke n° 2152.19

Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy
Dépôt pour la Hollande: N. V. VAN DITMAR, Schiekade, 182, Rotterdam

GALERIE
Javal & Bourdeaux

23-24 Place Sainte-Gudule
BRUXELLES

EXPOSITION
PERMANENTE

des Manufactures Nationales de l'Etat Français

SÈVRES
LES GOBELINS
BEAUVAIS

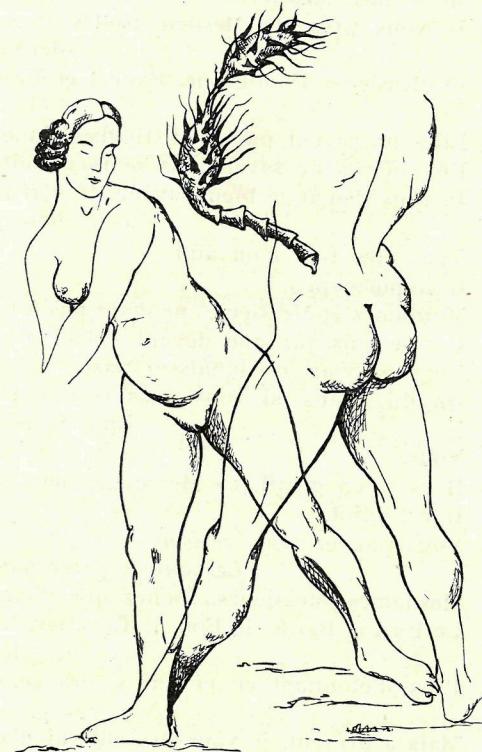
Du samedi 14 décembre 1929 au jeudi 9 janvier 1930

EXPOSITION DE BLANCS ET NOIRS
de Madame Suzanne Cocq et MM. Maurice
Brocas, Paerels, Paulus, Marcel Wolfers

La galerie est ouverte tous les jours de 9 h. à 18 h.

GALERIE
JAVAL & BOURDEAUX

44bis, rue Villejust, PARIS



Marc Eemans

LE PARTAGE DES OS

par

GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES

PERSONNAGES :

LE JONGLEUR

SOCRATE Valet de chambre
d'Exocet

BARBADE |
SOPHIE

UN VALET

EXOCET
DOMINIQUE }
JOSEPH

GENERAL VER
PISSE
TREMBLE } Fous

PROLOGUE

Devant le rideau :

LE JONGLEUR jongle quelques instants avec trois boules. Puis il soulève le rideau. Entrent BARBADE et SOPHIE. Toutes deux sont identiques, de visage et de vêtements. LE JONGLEUR soulève un autre coin du rideau. Paraissent EXOCET, DOMINIQUE et JOSEPH. Tous trois sont absolument identiques.

LE JONGLEUR. — Mesdames, Messieurs,
 Je vous présente Mesdemoiselles Barbade et Sophie.
 [deux sœurs jumelles,
 Et Messieurs Dominique, Exocet et Joseph, trois frères
 [jumeaux.
 Elles ne savent pas se distinguer l'une de l'autre,
 Eux-mêmes ne savent pas se reconnaître.
 BARBADE. — Je vous demande bien pardon, je n'ai rien de commun
 [avec cette jeune personne.
 EXOCET. — Vous êtes fou, mon ami.
 LE JONGLEUR. — Il importe peu.
 Mesdames et Messieurs, ne criez pas à l'invraisemblance
 Car je suis sûr que devant votre miroir
 Vous ne vous reconnaissiez pas,
 Ou du moins, si vous vous reconnaissiez, c'est parce
 [que vous savez que c'est
 Vous.
 SOPHIE. — Il est bien gentil, ce Monsieur, mais...
 EXOCET. — Il est idiot.
 LE JONGLEUR. — Vous pouvez vous retirer.
 (*Les autres personnages se retirent.*)
 Mesdames, Messieurs, sachez que chacun contient
 Le Roi, la Reine, le Fou, le Cavalier, la Tour, et toutes
 [les petites pièces.
 Rien d'étonnant en ce cas si ces gens ne s'entendent
 [pas entre eux.
 Mais à présent, je vous présenterai d'autres personnes.
 (*Il soulève un coin du rideau. Apparaissent le Général Ver, Pisse et Tremble.*)
 Ceux-ci sont des hommes comme vous et moi,
 Quoique retirés du monde.
 Eux seuls connaissent la vérité
 Comme vous et moi.
 C'est-à-dire qu'ils sont fous.
 GÉNÉRAL VER. — Ah, pardon, je ne suis pas fou.
 Il dit que je suis fou! C'est insensé.
 Eux, sont fous.
 PISSE. — Mais pas moi, jeune homme.
 TREMBLE. — Ah ah ah, très drôle.
 Elle est bien bonne.
 (*Ils rient tous trois longuement. Sous le rideau apparaît la tête de Socrate.*)
 SOCRATE. — Et moi, alors? Vous m'oubliez?
 LE JONGLEUR. — Non pas, Monsieur Socrate,
 Modèle des gens de maison.
 Reconduisez ces messieurs...
 (*Socrate fait sortir les trois fous. — Le Jongleur jongle avec les trois boules. L'une d'elles tombe et roule sous le rideau. Le Jongleur la poursuit et disparaît.*)

SCENE I
 (*Une chambre.*)
 BARBADE. — J'ai chaud.
 SOPHIE. — J'ai froid.
 BARBADE. — J'ai chaud parce qu'il fait froid.
 SOPHIE. — J'ai froid parce qu'il fait chaud.
 BARBADE. — Pourquoi me regardez-vous ainsi?
 SOPHIE. — Je ne crois pas vous avoir jamais vue...
 BARBADE. — Oh, j'ai envie de vous marcher sur le bout des pieds!
 SOPHIE. — Si vous n'appuyez pas trop fort...
 BARBADE. — Je suis douce vous savez!
 Assez assez sale femelle!
 SOPHIE. — Vous avez mes yeux de taupe, ma bouche de hareng,
 [mes cheveux de paille de fer.
 BARBADE. — Mais je me trouve jolie et je dis que vous avez une
 [sale gueule
 Parce que je vous déteste.
 SOPHIE. — Oh! je ne me trouve pas jolie et je ne m'aime pas
 [non plus.
 BARBADE. — Mais j'aime tant Exocet.
 Ah, tu aimes Exocet, salope.
 BARBADE. — Je te le défends, je te le défends.
 SOPHIE. — Ce n'est pas parce que tu pisses sucré que tu peux
 [t'offrir des plats sucrés.
 BARBADE. — Je n'aime pas Exocet et je ne le connais pas.
 SOPHIE. — Si je le connaissais je l'aurais.
 BARBADE. — Sais-tu ce que c'est qu'avoir un homme?
 SOPHIE. — Non, non non. Va flairer la lune et mièler tes lèvres.
 BARBADE. — Tu as des vers luisants sous la langue, et de la vanille
 [sous les aisselles.
 SOPHIE. — Quelle jolie robe vous avez, Barbade.
 BARBADE. — Je ne te retiens pas, souris vénérienne
 Mon beau lis blanc
 Fous le camp!
 (*Le Valet entre.*)
 LE VALET. — Je rappelle à Madame que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort du prochain roi de Siam.
 BARBADE. — Oui, oui.
 LE VALET. — Reconduisez Madame.
 BARBADE. — Tout arrivera un jour.
 SOPHIE. — Mais oui. Allez.
 BARBADE. — Au revoir, Barbade.
 (*Elle sort avec le Valet.*)
 SCENE II
 BARBADE. — Ah ah, je n'ai rien dans le cœur! Je suis nue!
 Je n'ai aucune certitude,

Je...
 Suis...
 Je suis lourde, je suis légère...
 Mais je ne puis me peser en vérité, faute de connaître
 la petite plaque de cuivre et le contrôle
 De ce qui est et de ce qui n'est pas...
 Les petits poissons, les petits oiseaux sont plus
 [heureux que moi.
 Ils n'ont pas besoin de tuteurs ni d'échelles,
 Jusqu'à un certain point, un certain petit point.
(Entre le général Ver. Il a un appareil photographique à la main, et observe toute chose avec intérêt.)
 Oh, voici peut-être une certitude : c'est un bel homme.
 Beauté, beauté, le tout est de savoir quelle est la
 [profondeur de ta mine.
GÉNÉRAL VER. — Madame...
BARBADE. — Bonjour, Général.
 Je pensais justement aux militaires et à l'art de la
 [guerre.
GÉNÉRAL VER. — Et vous pensiez?
BARBADE. — L'art de la guerre est le plus beau des arts, et j'aime
 [les militaires.
GÉNÉRAL VER. — Oui.
 Je dis toujours oui parce que je crois à la force
 [de l'affirmation.
BARBADE. — Asseyez-vous près de moi. Je suis peut-être une
 [bataille, mais une bataille gagnée.
GÉNÉRAL VER. — Non.
 Je dis non parce que non est aussi une affirmation.
 Attendez, il s'agit d'obtenir une preuve
 Affmez — oui —
 Et prouvez. C'est mieux.
 Ne bougez plus, Madame, je photographie cette
 [merveille tropicale,
 Vous avez un œil plein de désert rouge, et les glaces
 [vertes où jouent les ours blancs
 Débordent sur une joue.
(Il appuie sur le déclic de son appareil.)
BARBADE. — Est-ce un compliment?
GÉNÉRAL VER. — Ah ah, un instant. Restez ainsi; vous pourriez d'un
 mouvement effrayer l'oiseau.
 Quelle splendeur, il a des plumes bleues et chante
 [comme un cygne.
BARBADE. — Où est-il donc?
GÉNÉRAL VER. — Quelle mauvaise volonté. Ne le voyez-vous pas, perché
 [sur le bout de votre soulier!
(Il tombe à genoux avec son appareil.)
BARBADE. — Enfin, Général, m'aimez-vous?

GÉNÉRAL VER. — Oui, oui, vous êtes adorable, vous avez l'air d'une
 petite pince de crabe. Oh oh! Restez ainsi. Cette
 grande dent en or que je vois briller au fond de
 votre bouche comme le lac Baïkal, laissez-moi la
 [photographier.
 Laissez votre bouche ouverte, la langue sur le côté.
 [Le lac Baïkal,
 Oui.
BARBADE. — Le zéro est sorti. Je ne suis pas heureuse.
(Elle va s'enfuir. Entre Pisso.)
PISSE. — Ne craignez rien, Madame, il est fou, mais très doux.
 C'est le Général Ver.
GÉNÉRAL VER. — Bonjour Monsieur Pisso.
BARBADE. — Vous êtes mon sauveur.
(Elle s'évanouit dans les bras de Pisso.)
PISSE. — Tiens tiens tiens : elle a certainement un mètre
 [soixante.
(Il tire de sa poche un mètre en ruban.)
GÉNÉRAL VER. — Cette femme, Monsieur,
 C'est un effet de brouillard; intéressant et romantique.
(Il photographie.)
PISSE. — (Pisse mesure Barbade de la tête aux pieds.)
 Un mètre, un mètre cinquante-neuf.
(Barbade revient à elle.)
BARBADE. — Ah quel vertige m'a jetée dans vos bras!
PISSE. — Cette chevelure a soixante centimètres de long.
(Il déroule les cheveux de Barbade.)
BARBADE. — Aha, Monsieur, qu'allez-vous penser de ma faiblesse?
 Vous me méprisez?
GÉNÉRAL VER. — Oh, Laocon dévoré par les serpents!
(Il photographie.)
PISSE. — Non, grossière erreur; à peine trente-cinq.
 Je dis donc un mètre cinquante-neuf et trente-cinq,
 cela fait un mètre quatre-vingt-quatorze.
GÉNÉRAL VER. — (d'une voix éclante)
 Oui — oui — oui.
BARBADE. — Que faites-vous — pourquoi me laissez-vous?
PISSE. — Je continue, Madame, je continue.
 Je mesure la longueur de votre ombre. Il faut mainte-
 [nant faire une soustraction.
BARBADE. — Le zéro sort encore! Oh! J'ai peur...
GÉNÉRAL VER. — Allons, laissez cette négresse, vous voyez bien que
 [je fais son portrait.
 Je vais poser trois secondes, Madame.
TREMBLE. — Quoi quoi quoi quoi quoi?
GÉNÉRAL VER. — Nue nue, Vénus, nue.
TREMBLE. — Quoi quoi?
PISSE. — Votre profondeur, maintenant, la profondeur de votre
 [ventre...
BARBADE. — Au secours, au secours, je meurs.

PISSE. — Je ne suis pas un satyre, Madame. Je ne regarderai même pas un grain de votre peau.
C'est mon mètre que je regarde.

BARBADE. — Ah ah...

GÉNÉRAL VER. — La mer meurt sur la grève...

TREMBLE. — Là-là, je l'ai vu rentrer le rat, je l'ai vu. Il est entré [dans son ventre].
Tuez-le, tuez-le donc.
Il est si malin que si vous ne le tuez pas, il reviendra et mangera les pieds de ma chaise.
Je ne peux pas m'asseoir, croyez-vous.
Il vient aussitôt et ronge le bois.
Ah... ah...

BARBADE. —

PISSE. —

TREMBLE. —

GÉNÉRAL VER. — Oui, ce petit enfant assassiné par les juifs,
Ah, j'en perpétue le souvenir.

PISSE. — Quinze.

TREMBLE. — Tue, tue, tue.

BARBADE. — (Cri déchirant.)

Ah...

EXOCET. —

(Entre Exocet. Il agite une petite sonnette.)

Arrière, arrière.
(Le Général Ver, Pisse et Tremble sortent précipitamment.)

BARBADE. — Merci. Oh, mon sauveur...

EXOCET. — Ce ne sont que de pauvres fous qui exercent leur

[manie.]

BARBADE. — Que faites-vous de votre vie?

EXOCET. — Je suis jeune, Mademoiselle, mais je connais déjà

[beaucoup de choses... Je...]

BARBADE. — Il est charmant.

Je suis sûre que vous m'aimez déjà.

Il y a, voyez-vous, des hommes à musique et des
[hommes à cervelle.]

Mais vous... vous...

Vous êtes à moi... N'est-ce pas?

Oui, Mademoiselle...

SCENE III

(Le rideau se ferme. Aussitôt paraît Dominique.)

DOMINIQUE. —

Ah, la vie...

C'est la vie...

On n'a que la peau et les os

Et entre les deux, toutes sortes de choses qui circulent,
Ce n'est pas drôle la vie...

(Entre Joseph.)

JOSEPH. — C'est vrai, c'est encore plus triste que ça, la vie.
Une étiquette, deux étiquettes,
Cent étiquettes,
Toutes les étiquettes de la vie me rendent
[neurasthénique.]

DOMINIQUE. — Mon pauvre Joseph...

JOSEPH. — Pauvre Dominique...

DOMINIQUE. — On regarde tout avec un microscope,
Mais sur les verres, il y a la buée des sentiments,
L'écoulement du cœur.

JOSEPH. — J'ai décidé de mourir, vois-tu...
DOMINIQUE. — Le suicide, c'est la seule solution...

JOSEPH. — Mourir,
DOMINIQUE. — C'est la vie, c'est la vie...
JOSEPH. — Evidemment...

DOMINIQUE. — Une étiquette compte non pour le colis, mais pour
[l'expéditeur et le destinataire.]

DOMINIQUE. — Evidemment, évidemment.

(Entre Exocet.)

EXOCET. — Moi, moi, c'est moi!

DOMINIQUE. — Il faut être au moins trois pour faire une loi.
EXOCET. — Que se passe-t-il? Si tristes, si tristes?

(Lugubre.)

Non, non. C'est la vie.

DOMINIQUE. — Le cœur et le cerveau sont de trop!
EXOCET. — Jouons!

DOMINIQUE. — Je suis heureux, heureux!
EXOCET. — Jouons! A quoi voulez-vous jouer?

JOSEPH. — Quel enjeu?

DOMINIQUE. — Vous donnez les cartes. Le premier as gagne.
JOSEPH. — Les deux perdants sont départagés par la seconde
[partie.]

EXOCET. — Le perdant paie.

DOMINIQUE. — Quoi?

EXOCET. — Hum!... Joseph a décidé de mourir.
DOMINIQUE. — Nous confirmons ou remplaçons.

EXOCET. — Oui, oui, jouer sa vie alors qu'elle paraît si belle!
JOSEPH. — Sort!

DOMINIQUE. — Donnez les cartes, Exocet.

(Exocet bat les cartes.)

EXOCET. — Coupez.

(Il fait couper, donne une carte à Dominique, une à Joseph, une à lui-même.)

EXOCET. — Roi, sept, huit, dame, roi, valet, neuf,
Sept, dix, dix, huit, valet,

JOSEPH. — Roi, dame, sept.

EXOCET. — C'est long.

JOSEPH. — Dame, huit, dix, neuf,

EXOCET. — As.

JOSEPH. — J'ai gagné. A vous maintenant.

(Il bat les cartes, fait couper et donne.)

EXOCET. — As!
 JOSEPH. — J'ai perdu. Adieu. Je vais donc enfin mourir.
 Hum... oui, mourir.
(Il sort d'un côté comme Barbade entre de l'autre.)
 EXOCET. — Oh oh! Bonjours Barbade!
 BARBADE. — Que faites-vous avec ce petit air pâle?
 DOMINIQUE. — Nous jouions.
 BARBADE. — Ah!... Lequel de vous est Exocet?
 DOMINIQUE. — Ce n'est pas moi, Adieu.

 BARBADE. — Tu as gagné?
 EXOCET. — Oui.
 BARBADE. — Tu m'aimes?
 EXOCET. — Oh, oui, Barbade.
 BARBADE. — Jouons. Avec moi, tu perdras!
 EXOCET. — Au baccarat?
 BARBADE. — Oui, jouons une discrédition.
(Ils sont assis par terre. Exocet donne les cartes.)
 BARBADE. — Neuf. Gagné.
 EXOCET. — Que veux-tu?
 BARBADE. — Cent mille francs.
 EXOCET. — Bien. J'écris ce que je dois.
(Il écrit sur un carnet. Barbade donne les cartes.)
 BARBADE. — Recommençons.
 EXOCET. — Carte.
 BARBADE. — Huit.
 J'ai gagné. Je veux
 Trois gros diamants incrustés dans les talons de mes
 A vous de donner. [souliers.
 EXOCET. — Voulez-vous une carte?
 BARBADE. — Non, merci.
 EXOCET. — Six.
 BARBADE. — Sept.
 Donnez-moi une maison en or, avec des arbres en
 argent, une rivière de lait de jument et un bateau
 [de nacre.
 EXOCET. — Volontiers.
 Est-il besoin de jouer et de gagner pour cela.
 Je vous aime, donnez-moi un baiser.
 Un baiser. Non. Vous ai-je pris pour cela?
 Prendre et non donner.
 Votre haleine est chaude, votre ventre rugueux,
 Souvenez-vous, cela vaut bien une différence en ma
 Puis vous m'agacez avec votre contentement.
 Souvenez-vous donc aussi que la vie n'est pas belle,
 [qu'il y a des choses sacrées, la patrie et l'honneur.
 Enfin, dites quelque chose.

EXOCET. — Voyez-vous cette petite fille aux dents pointues qui
 mord dans le beurre et s'étonne que cela ne
 [saigne pas!
 Que voulez-vous, mon amour? Tout ce qui est à moi
 [est à vous.

 BARBADE. — Tout?
 EXOCET. — Oui.
 BARBADE. — Donnez.
 EXOCET. — Je vous donne donc toute ma fortune.
 BARBADE. — Ah c'est assommant à la fin!
 Vous m'énervez, vous m'énervez par trop!
(Elle le gifle.)
 Ah, chère Barbade, ma vie est à vous...
 Quand voulez-vous de moi, mon cher cœur? Ce soir?
 Le sais-je, mon ami, le sais-je?
 Vous m'accablez avec votre consentement.
 Que puis-je bien vous demander maintenant?
 Je vous reverrai lorsque j'aurai trouvé un nouveau
 [désir.
 Bonsoir.
(Elle sort.)

 EXOCET. — Tralala tralalala la...
 Petite femme en fleur, en pleur,
 De douceur, de douleur,
 Il suffit de dire toujours oui à votre appétit.
 Cher petit cœur de crocodile,
 Petit crocodile des cœurs...
 Tralala, tralala, la la...

ENTR'ACTE

(Obscurité, puis, à la place d'Exocet, on distingue, devant le rideau, le Jongleur et ses trois boules.)
 LE JONGLEUR. — Mesdames et Messieurs,
 La scène que vous allez voir est un triste épisode
 De la lutte entre les amants
 Et de la confusion des apparences.
 Ce sont des événements vécus.
 Les confins de la folie, les luttes de la passion
 Font moins de ravage chez les pauvres acteurs
 Que la fatale réalité.
(Il sort en jonglant.)

SCENE IV

(Un parc. Socrate, vêtu d'un tablier blanc de valet de chambre, pêche dans un bassin.)

SOCRATE. — Qu'y a-t-il donc dans cette eau?
 Rien de ce que j'y cherche.

Et me penchant, je n'y vois qu'une hirondelle qui
[vole, des nuages et moi qui interroge.
Quelle différence entre ceci et cela?
C'est pourquoi je n'ai pas de parole et puis jurer sur
la tombe de ma mère autant de fois que je suis
[en nécessité.
Deux fois deux font quatre et deux fois deux font
[quatre.
Quel problème! Allez donc le démêler.
Bientôt je ne saurai plus si je suis du côté poisson
ou du côté Je.
Il importe peu, d'ailleurs, et je crois aux miracles.
Et j'entretiens avec les choses un petit commerce
[d'amitié.

Dominique. — Bien entendu, Joseph ne s'est pas tué. Il est parti en
Amérique. Voilà comment on se suicide.
Fiez-vous aux désespérés!

Quelle curiosité, je vous en prie! Voyez-le!
Que peut-il bien attendre de ses deux yeux et de ses
Resemblance, dissemblance, le pour et le contre et,
[semelles?
Pourquoi fait-il clair dans notre petite boîte,
[sans doute, un troisième larron.
La petite boîte du milieu de la cervelle,
Voilà le secret ignoré du mal.

(Socrate semble s'intéresser à ses gesticulations.)

Socrate. — Monsieur semble contrarié.

Dominique. — Encore un curieux.

Socrate. — Ai-je mécontenté Monsieur?

Dominique. — Hé, je ne vous connais pas.

Socrate. — Monsieur est souffrant. Je suis Socrate, le fidèle
[Socrate qui soigne ses cravates et ses bottines.]

Dominique. — Vous vous trompez!

Socrate. — Oh! Monsieur Exocet!

Dominique. — Assez, vous dis-je. Je ne suis pas votre maître.

Socrate. — Penchez-vous, Monsieur, et voyez votre image.

Exocet. — Je ne ressemble pas du tout à Exocet.

Dominique. — Oh oh! quel singulier mystère!

Monsieur, Monsieur, votre image sort de l'eau, mais
[elle est nue.

Dominique. — Je crois aux miracles, je vous le dis.

(Exocet sort du bassin. Il est nu.)

Exocet. — Bonjour Dominique.

Dominique. — Oh, que faites-vous ici à vous baigner comme un petit
[enfant?]

Exocet. — Ma maîtresse Barbade a exigé que je lui donne jusqu'à
[ma chemise.]

Pouvais-je la contredire? Est-on jamais plus libre
[qu'en prison?]

Je me console en étudiant le cours des astres.

554

Dominique. — Dans l'eau?
Exocet. — Oui.
Pour prendre un point d'appui.
Socrate. — Je vous en prie, Monsieur, donnez vos vêtements.
[à mon maître Exocet.
Je ne le reconnaiss pas, sans ses vêtements.
Ne pouvez-vous lui donner les vôtres?
Non, Monsieur; j'étudie le cours des poissons.
Mais, en ce cas, c'est moi qui serai nu et souffrirai
[pour cette Barbade.]

Socrate. — C'est la vie, Monsieur.
Cette femme est un vrai vampire.
Qui sait jusqu'où elle nous mènera...
Il faut vraiment que je...

Dominique. — Mais oui, Monsieur. Vous verrez quel sera votre
[consolation dans l'innocence et la gratuité.
Les femmes sont le vrai mystère de la création,
[Monsieur.]

(Il recommence à pêcher. Exocet revêt le costume de
Dominique, qui reste nu.)

Socrate, je dine chez mademoiselle Barbade.
Venez m'aider à passer mon habit, je vous prie.

Oui, Monsieur.

(Ils sortent. Dominique reste seul. Il entre à son tour
dans l'eau et s'éloigne.)

C'est un étrange passe-temps pour un homme
[raisonnable.]

De se sacrifier parmi les passions d'autrui,
Mais cela prouve au moins ma liberté...
Je suis... Je suis une naïade, un triton, un zéphyr, un
[vent coulis...]

J'ai renoncé à tout.

Mais comme il fait froid aujourd'hui...

(Le rideau se ferme d'un côté, se rouvre de l'autre.)

SCENE V

(Sur la moitié de la scène, se découvre une salle.
Exocet et Barbade dînent luxueusement.)

Ma bien-aimée, mon trésor, mon mignon des Antilles
[en or,

Resterai-je avec toi, ce soir?

Vais-je tenir le petit oiseau dans mes bras?

Ah, je suis si lasse!

Oui, peut-être. Mais que vas-tu me donner?

Le petit oiseau va-t-il chanter?

Chanter pour vous!

Oh oh, quelle gourmandise: jouir de mon chant!

Peut-être vous laisserai-je en paix vous livrer à votre
[petite affaire.]

Mais laissez-moi songer à mon tourment.

555

EXOCET. — Vous êtes malheureuse, chère Barbade?
 BARBADE. — Oui.
 Je voudrais vous avoir.
 EXOCET. — Je vous aime, je vous adore, je vous appartiens.
 BARBADE. — Vous ne comprenez rien.
 Venez ici... à genoux... debout assis... faites le beau...
 (Elle brise un verre.)
 C'est cela, c'est cela.
 J'ai dans le foie une anguille qui mord la queue
 [d'un lion.
 Mais je t'aurai, je t'aurai, saligaud.
 Je suis à toi, Barbade, il ne tient qu'à toi de m'avoir.
 J'ai sous les ongles une crasse d'or que je voudrais
 [bien incruster dans votre chair.
 Vous me dégoûtez, crapaud.
 (Entre Dominique, nu, un bouquet de roses au bas
 du ventre.)
 DOMINIQUE. — Je suis un commencement et une fin. Je crois que
 [je suis un désert.
 Bonsoir désert.
 BARBADE. — Que faites-vous? Qu'est cela?
 DOMINIQUE. — Je viens chercher mon costume.
 BARBADE. — Vous avez celui d'un poète à cette heure.
 DOMINIQUE. — Il me rend trop solitaire,
 De même inapte à l'amour.
 EXOCET. — Oh, je ne suis pas jaloux.
 Allez vous-en, allez vous-en!
 BARBADE. — Non, restez.
 Et toi, mon cher amant, je te donne ce soir la moitié
 [gauche de mon corps
 Si tu tues cet homme.
 Félicité!
 Je suis assis sur un plateau de la balance.
 Et tuer quelqu'un de nu cela n'a pas d'importance.
 A toi, miroir!
 (Il frappe Dominique avec un couteau de table.)
 Qui as-tu tué, toi ou l'autre?
 Enfin, viens dans mes bras, mon royaume!
 Hé, réfléchis au marché!
 Tout ce que tu convoites de ton royaume se trouve au
 [milieu de moi.
 Ne t'ai-je pas promis la moitié gauche?
 Je reviendrai, demain, belle île de Pâques.
 (Il sort.)
 (Elle trépigne.)
 Oh, la brute, oh, la brute!
 Je suis seule et j'ai le cœur au zénith,
 Soleil obscur...

(Le rideau se ferme.)

SCENE VI

(Parait le jongleur.)

LE JONCLEUR. — Mesdames, Messieurs,
 Je ne suis là que pour permettre à la réalité
 [de changer de peau.
 Et aux machinistes de changer de décors.
 Mais croyez bien que les événements se précipitent,
 Au jeu du voleur volé et de qui perd gagne.
 C'est un drame de la réalité que vous voyez, je vous
 [le répète,
 Et la réalité finit toujours par se réaliser.

(Il jongle.)

Un deux trois.
 Un deux.
 Un.
 C'est un nombre qui donne le vertige.
 (Il disparaît dans les plis du rideau qui s'ouvre.)

VII

(La scène représente un corridor devant la porte
 d'une chambre. Sophie paraît en courant et en
 riant aux éclats.)

SOPHIE. — Ah ah aha, ah oh oh...
 Il fait beau, il fait clair, il fait bleu, il fait vert,
 Je suis heureuse...
 Ahah ah, c'est la vie, paraît-il... Je suis folle,
 Folle, folle, follette
 A lier comme une sonnette!
 Tant de choses sans raison dans ma tête, et pourquoi
 donc, mon Dieu?
 Parce que j'ai vu un jeune homme blond... Il s'appelle
 [Exocet...
 Laissez-moi rire, crier, et crier plus fort que le bleu
 [du ciel!
 N'importe quoi!
 Hip hip hurrah! Je l'ai vu par la fenêtre, et lui,
 [ne m'a pas vue...
 J'ai le cœur dans les fleurs du parfum
 J'ai le paradis doux comme le corps de la peau...
 Et puis, après? Si ça me plaît de parler comme ça?
 Ah ah ah ah...
 Ma petite langue!
 (Elle rentre dans sa chambre. et ferme la porte.
 Paraissent Barbade et Exocet.)

P a y s a g e s m é c o n n u s

EXOCET. — (Avec tendresse.)
Barbade, ma Barbade,
Chère poudre contre l'ennui et les vers du temps
Vous avez l'air soucieux.
Je voudrais...
Que voudriez-vous?
Je ne sais pas. Je voudrais...
Que puis-je pour vous distraire?
Tenez, je vais regarder par le trou de cette serrure.
Je suis sûr que dans la chambre un petit jeune homme
gratte les pieds d'une vieille dame.
(Il regarde par le trou de la serrure.)
Ah, que n'êtes-vous toréador!
Barbade, Barbade, c'est vous qui êtes dans cette
chambre! Quelle merveille!
(Barbade regarde à son tour.)
Vous êtes innocent!
Ce n'est pas moi, c'est Sophie, ma petite soeur,
[revenue du couvent.
Regardez, regardez, je vous prie!
(Elle cède sa place à Exocet.)
Oh oh, elle se déshabille...
Regardez, regardez, mon ami.
Vous n'êtes pas jalouse.
Point. Qu'elle se mette nue.
Cela vous fera grand plaisir de me voir nue sans
que j'en aie quelque peine.
(Exocet regarde à travers la serrure.)
Barbade, êtes-vous si belle? Ces jambes, ces épaules...
Que fait-elle?
Elle fait sa toilette.
La voyez-vous bien au moins.
Tais-toi, Barbade, embrasse-moi.
Pas encore, pas encore. Embrassez le bouton de la
porte, si cela vous démange.
Elle a un petit signe sur une hanche.
Hé, oui. Je l'ai de naissance.
Elle se baisse et cherche sur le tapis une épingle.
Hé bien, vous connaissez mes secrets. Venez
[maintenant.
Elle le lave. Entendez-vous l'eau?
Que voulez-vous de plus?
Barbade, sois à moi.
Au fait, je pensais à autre chose.
Voulez-vous la moitié droite de mon corps et prendre
[livraison du tout?
EXOCET. — Balance, balance, ma chère balance...

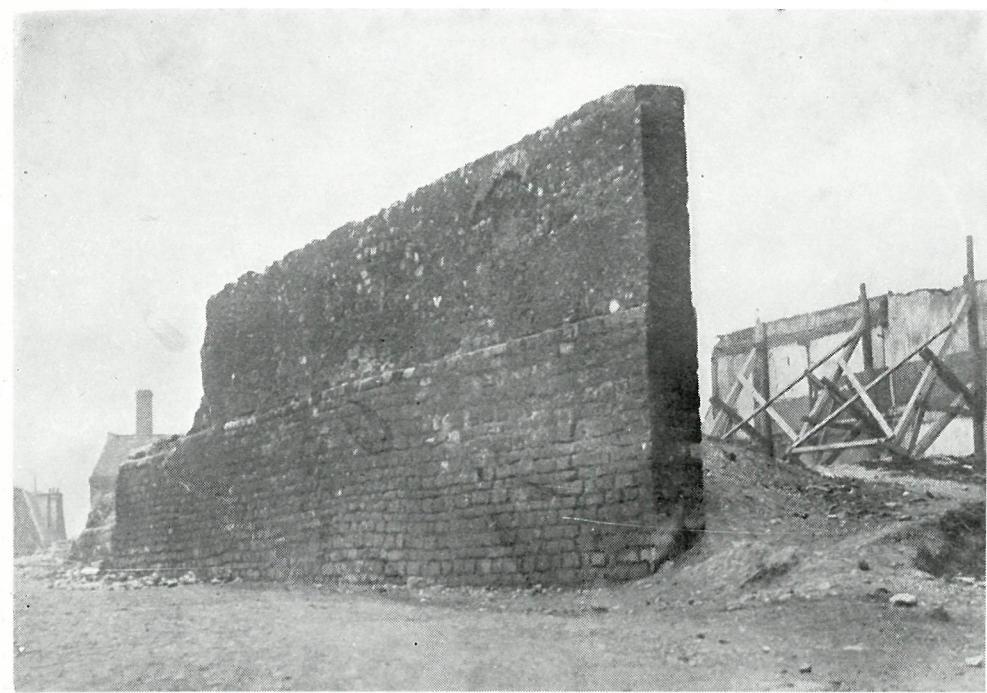


Photo Eli Lotar

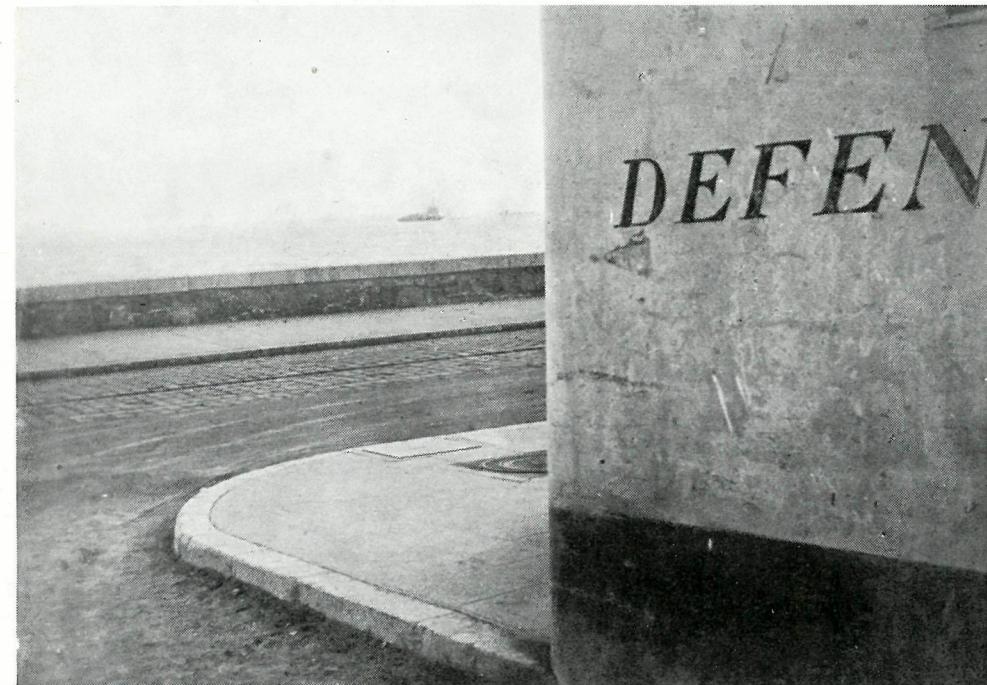


Photo M. Seuphor

P a y s a g e s



Photo Eli Lotar

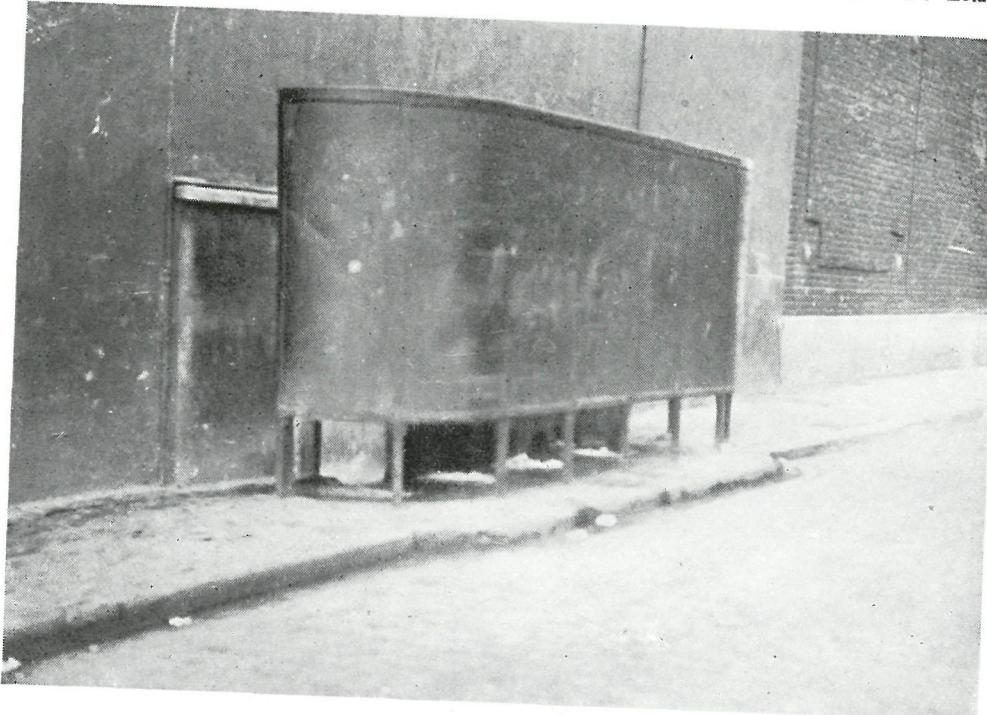


Photo Variétés

m é c o n n u s



Photo Germaine Krull



Photo L. van Bennekom

P a y s a g e s m é c o n n u s



Photo Ewald Hoinkis

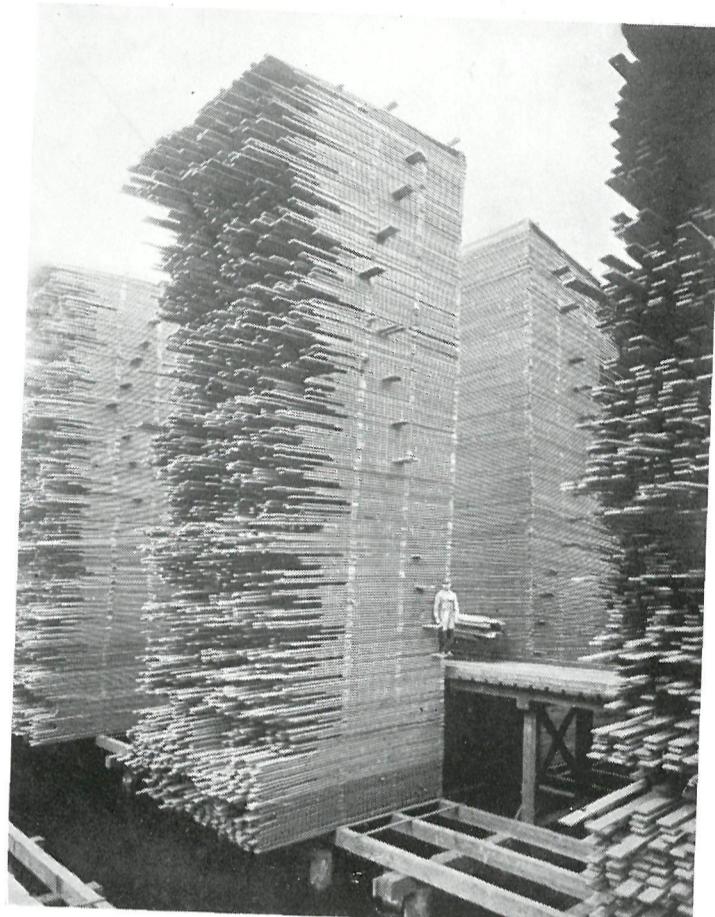


Photo Forbin

L'homme contre le paysage

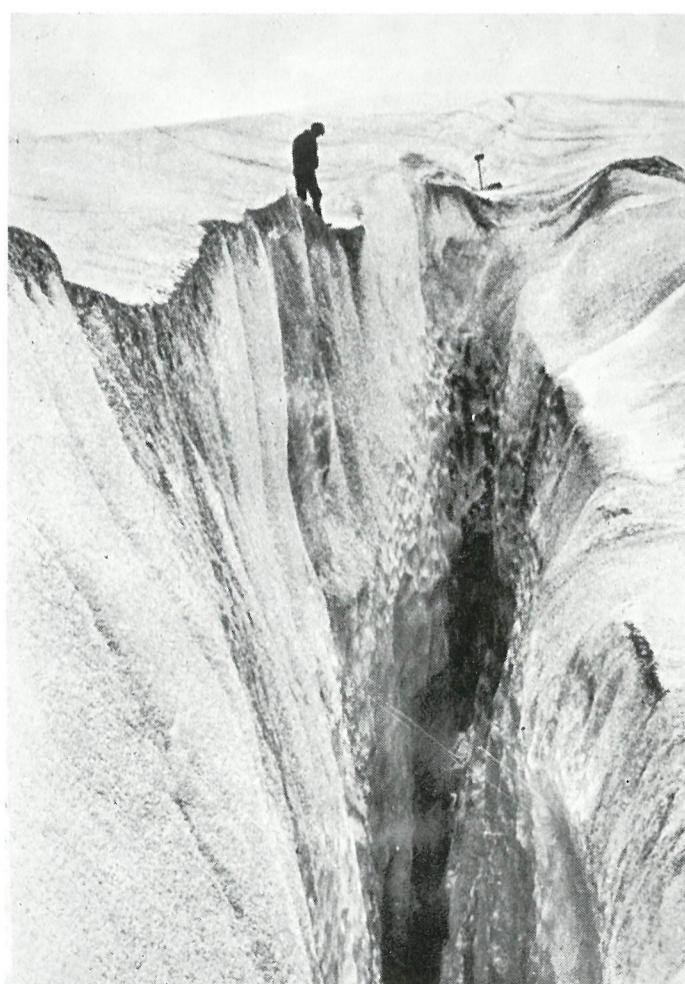


Photo Wide World

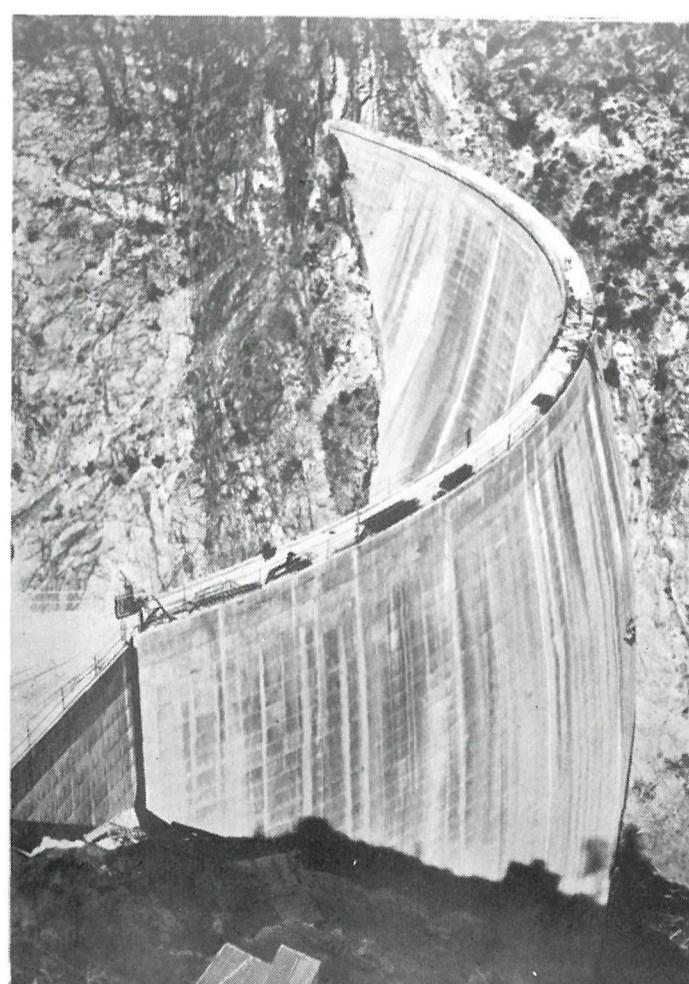
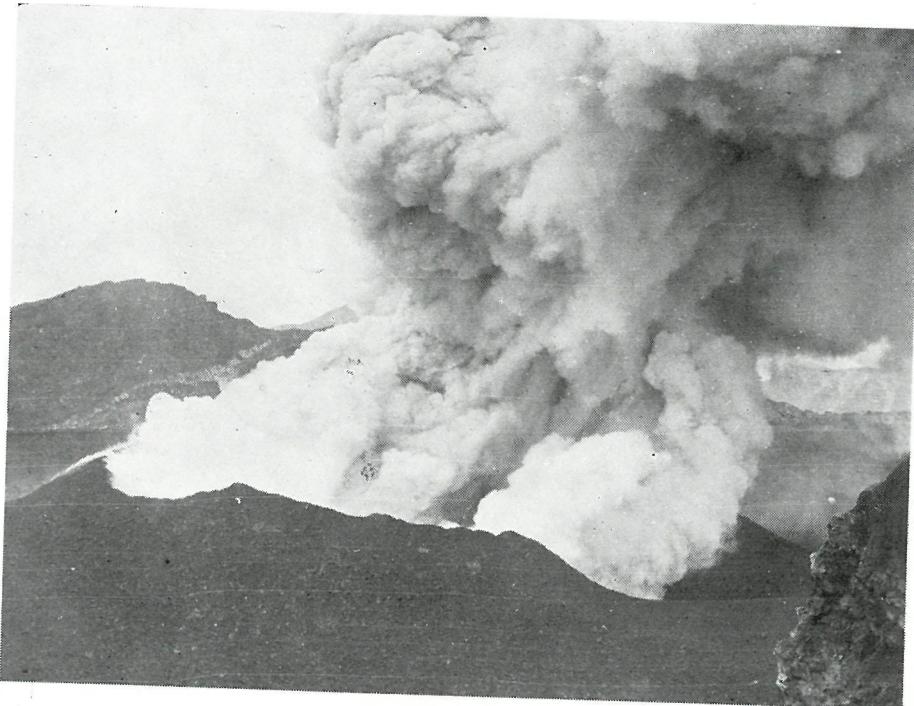


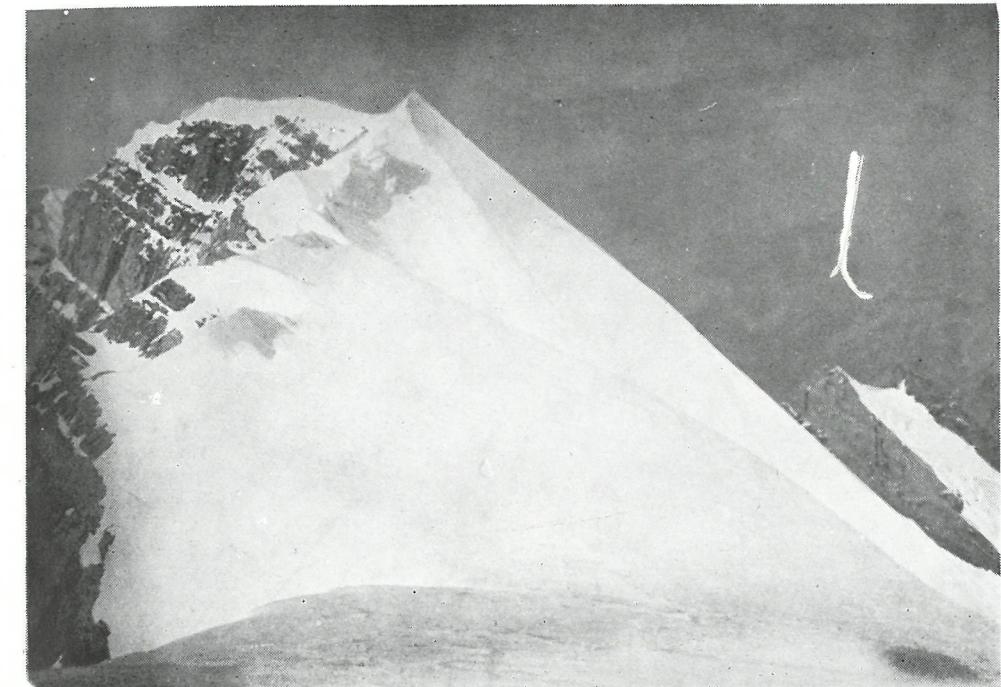
Photo Wide World

Les forces



Le travail du volcan

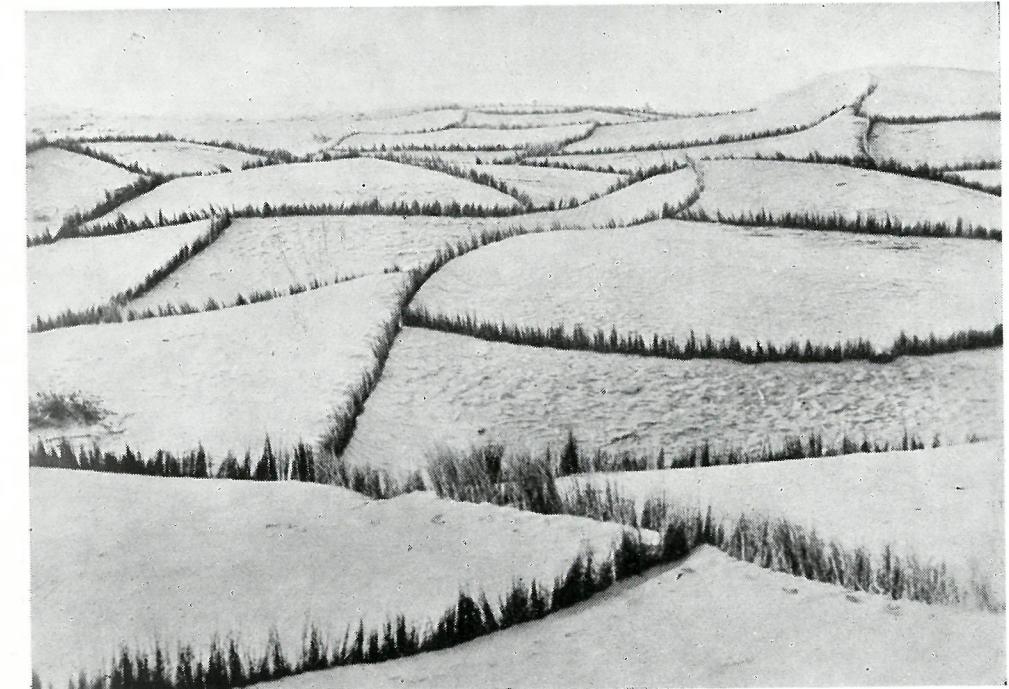
naturelles



Route de la Géorgie

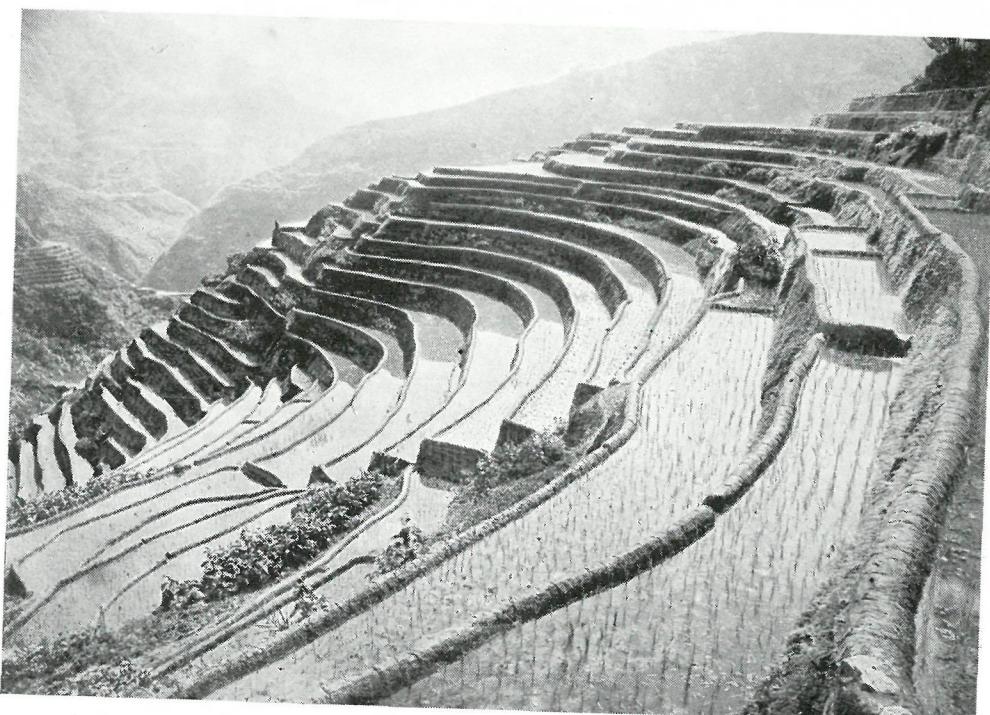


Les glaciers de l'Alaska



La lutte contre le désert

P a y s a g e s a s s e r v i s



Rizières

Photos Forbin

BARBADE. —

Hé bien, cette femme qu'au travers d'un trou de
[serrure vous pouvez prendre pour votre Barbade,
Tuez-la!

EXOCET. —

Oh...

BARBADE. —

Quoi?

Cela ne vous plaît pas?

Frapper et saigner l'objet de votre amour pour le
[mieux baiser ensuite,

Doux, frais et bien vivant?...

Pensez-vous tuer, mon bengali...

Enfin, voilà mon désir.

Tuez Sophie et je vous donne le droit de dire :
Mon Bengali.

Car je ne vous appartiens pas.

Et je signerai sur papier timbré :

Barbade appartient à Exocet, et Exocet possède
[Barbade.

Et vous signerez un reçu que vous me remettrez :
Reçu Barbade.

Et...

Vous voulez dire que la conjonction du bien et de
[son propriétaire
S'opère pour vous par le bas de votre personne;
C'est l'habitude.

Possesseur et possédé, cela se joue aussi à pile ou face...
Mais il faut vous décider...

Pensez-vous que j'hésitais, terre promise?

J'étais distract. Sommes-nous le 25 ou le 26? Mais ne
[craignez rien, je vous obéirai, mon cher amour...

Oh, je ne suis pas pressée, moi, vous savez...

Ce que j'en dis...

(*Elle rentre dans la chambre. Le rideau se ferme.*)

EXOCET. —

BARBADE. —

EXOCET. —

BARBADE. —

SCENE VIII

(*Devant le rideau.*)

(*Dans l'entrebailement des deux parties du rideau,
le Jongleur passe la tête.*)

LE JONGLEUR. —

Quand je vous le disais, Mesdames et Messieurs...

La réalité commence à se réaliser...

L'obéissance est un singulier serpent, un acide
[ténébreux

Et tout ce que vous voudrez.

Car à dire toujours oui, on dévore qui veut vous

[dévorer.

Mais n'empêche que la vie,

C'est la vie.

Au point que je n'ai même plus besoin de jongler
[devant vous pour vous faire prendre patience.
Mesdames et Messieurs...]

(Il laisse tomber une des boules, sort devant le rideau
pour la ramasser et finalement descend dans la salle,
où il disparaît.)

SCENE IX

(Une chambre. Barbade et Sophie sont couchées cha-
cune sur une chaise-longue et dorment. Parait
Exocet.)

EXOCET. —

Une deux trois
Trois petits tours et puis s'en va,
Les vertus se resserrent comme un élastique
Et se détendent pour la récompense en feu d'artifice.
Je ne suis jamais las d'accéder, la bien-aimée se
[lassera-t-elle d'absorber?
La pauvre souris ne peut plus échapper à son
[ravisseur.
Je tiens Barbade dans ma main, et je sens battre son
mauvais petit cœur, et rouler dans leur orbite
[ses yeux de serpent.
Elle s'agitte, s'agitte, et méconnaît les points cardinaux.
On dit qu'il y en a quatre, mais il n'y en a que trois
[qui tournent autour du nord,
Et le nord est la porte de sortie.
Voilà.
De quoi s'agit-il maintenant?
Tuer Sophie, tuer cette fleur semblable à l'autre fleur,
[et la mettre dans un vase pour en mieux jouir...
Barbade, Barbade, ce sont tes yeux fermés, ta bouche
tordue, tes mains crispées.
Et cependant c'est une autre qui meurt!
Voilà le piquant de l'affaire!

(Il va vers un des lits.)
Bonsoir lourds poids à l'opposé de mon désir...
Eh, dormeuse, pensest-tu à ton café au lait du prochain
[matin?
Il ne passera pas ce gosier rose.
Par le trou de la serrure, je t'ai vue nue, je vais voir
[bien autre chose,
Mais il faut bien regarder pour le voir.
Je vais voir un petit soupir de rien du tout,
un fugitif petit mouvement de rien du tout,
Et puis, et puis, et puis...
Ah ah, ça ne colle pas aux mains au moins les morts...

Je me laverai dans le pétrole ou quelque liquide puant,
Pour éviter un souvenir indiscret.

Sophie, Sophie...

(Il s'aperçoit de la présence des deux dormeuses.)

Eh, quoi, il y a deux Sophie...
Oh oh, Sophie et Barbade qui dorment en voisines,
[pieds contre pieds,
La tête à l'opposé, chacune aspirée par le vide
[centrifuge.
Laquelle est la mienne? Il s'agit d'une décision ferme
et de dresser une table des matières qui ne
[trompe pas.

Jouerai-je à pair ou impair?

Je pourrais par la suite me décharger de l'erreur
sur les épaules d'un robuste compagnon!

Mais cela ne m'enchaîne pas incontestablement
[à Barbade.

Je vais consulter les étoiles.

(Elle rêve.)

Exocet, mon cher Exocet...

Oh oh, Barbade, l'avide Barbade qui rêve d'amour.
Elle seule peut rêver ainsi et caresser mon nom
De son petit gosier plein de fleurs la nuit, d'épinettes
[le jour.

Voici l'heureux choix simplifié!

(Il va vers le lit où dort Barbade, saisit la dormeuse
par le cou et l'étrangle. Barbade se dresse. Ses yeux
se révulsent et semblent sortir de son visage; ses
cheveux se dressent sur sa tête.)

BARBADE. —

Ve...

Lo...

Ci...

Pède...

Un peu

Beaucoup

Passionnément...

A la folie...

Pas du tout...

(Barbade meurt et reste toute droite.)
Je m'éloigne. On dit que les puces quittent les corps
[dès que la vie les a quittés elle-même.

(Il va vers Sophie, écarte l'étoffe qui couvre sa
poitrine, lui prend un sein dans chaque main en
tirant à lui, et l'embrasse sur la bouche.)

(Elle se réveille.)

Oho, tout le miel de la musique m'est entré dans les
oreilles!

Vois, je l'ai tuée,
Je suis meurtrier par amour!

SOPHIE. — Je savais bien que tu te lasserais de cette vilaine
[Barbade.]
Tu es à moi, mon amour.
Quoi? Que dis-tu?
SOPHIE. — Tu es dans ma cage, mon oiseau bleu et rouge.
Je serai si gentille, si soumise et attentionnée,
Je te couvrirai d'une telle couche de baisers
Qu'une petite mouche du soir ne pourra passer
[entre nous.]
EXOCET. — Qu'ai-je fait, j'ai tué Barbade!
SOPHIE. — Ne restons pas ici, mon cheri; tu vas prendre froid
[au cœur.]
(Ils sortent.)

SCENE X

(Devant le rideau.)

(Le Jongleur se précipite devant le rideau, traverse la scène rapidement.)

LE JONGLEUR. — Attendez, attendez
Cela n'est pas tout à fait fini, mais cela va être
[bientôt fini.]
Mais déjà vous pouvez voir que je ne vous ai pas
[trompés.]
La vie n'est pas toujours ce que l'on pense
Ni la réalité non plus.
Attendez, attendez, je vous ai dit que nous jouons
[à qui perd gagne.]
Mais tout n'est pas décidé.
Attendez, peut-être, peut-être...
(Il disparaît très vite.)

SCENE XI

(Le rideau s'écarte. Exocet est couché sur un divan. Sophie est à genoux près de lui.)

SOPHIE. — Exocet...
EXOCET. — Sophie...
SOPHIE. — Que veux-tu, mon cher domaine?
EXOCET. — Rien...
SOPHIE. — Que désires-tu?
EXOCET. — Rien...
SOPHIE. — Veux-tu du whisky?
EXOCET. — Non.

SOPHIE. — Veux-tu du champagne?
EXOCET. — Non.
SOPHIE. — Veux-tu de la musique?
EXOCET. — Non.
SOPHIE. — Veux-tu un bijou?
EXOCET. — Non.
SOPHIE. — Veux-tu une automobile?
EXOCET. — Non.
SOPHIE. — Veux-tu être amiral?
EXOCET. — Non.
SOPHIE. — Veux-tu avoir ta statue en aluminium?
EXOCET. — Non.
SOPHIE. — Ah, tu ne m'aimes plus, je le vois bien, tu ne
[m'aimes pas.]
EXOCET. — Si, si, et si!
SOPHIE. — Je t'aime plus que tout, je ne pense qu'à toi, je ne vois
que toi, je n'entends que toi, je ne sens que toi,
[je ne touche que toi.]
EXOCET. — Tu entres par ma bouche jusqu'au milieu de mon cœur
où tu palpites comme un écureuil.
SOPHIE. — Est-ce vrai? est-ce possible?
EXOCET. — Tu es douce comme ta propre peau,
Tu es mon bain chaud où nageraient des colibris
[égarés.]
SOPHIE. — Comment puis-je penser à autre chose?
EXOCET. — C'est fini, c'est fini.
SOPHIE. — Je te permets de penser à tout ce que tu voudras.
EXOCET. — Non, non, ni géométrie, ni géographie,
Ni photographie, ni pyrotechnie, ni rien de ce qui
[peut plaire à l'esprit.]
SOPHIE. — Ah, je suis bien malheureuse.
EXOCET. — Je suis bien malheureux aussi...
EXOCET. — (Debout, ils s'étreignent ardemment et restent visage
contre visage, longtemps. Entre Socrate.)
SOPHIE. — Monsieur...
EXOCET. — Hein? Quoi?...
SOPHIE. — Monsieur, c'est Monsieur Joseph qui revient
[d'Amérique.]
EXOCET. — Au diable!
JOSEPH. — (Entre Joseph.)
Hello!
SOPHIE. — Ah, mon Dieu, qui est celui-ci? Exocet, Exocet, est-ce
[encore toi, mon cher cœur?] Good morning! Je ne vous ai pas oublié, Exocet.
JOSEPH. — Je vous aime beaucoup, et je...
SOPHIE. — Oh... Jolie femme... j'emporte...

(A Sophie:)

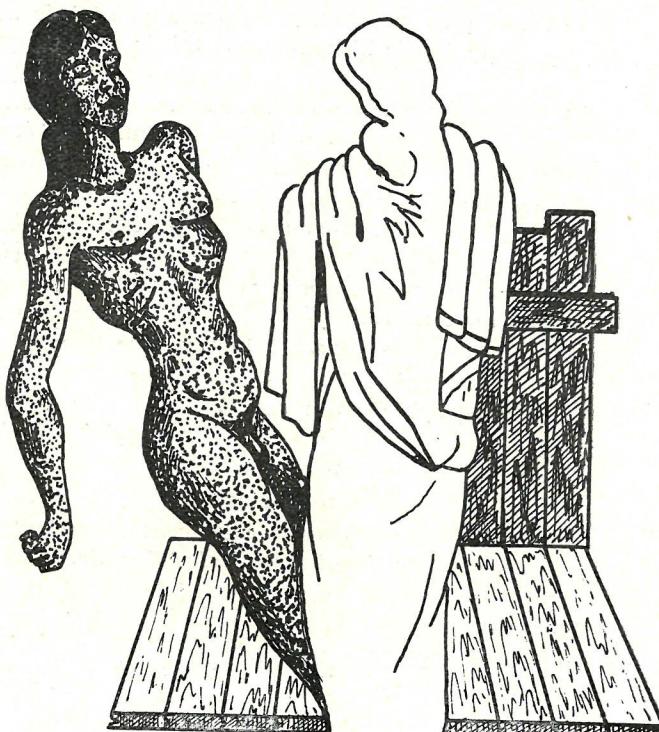
Très jolie chose, vous êtes à moi désormais,
Come on, darling, we are going now.

(Il entraîne Sophie qui hésite. Exocet reste seul,
immobile. Socrate lui présente un miroir devant le
visage.)

SOCRATE. —

Il ne faut jamais rester seul, Monsieur.
Voici encore de quoi vous distraire; ça vaut bien une
femme, une charmante petite femme.

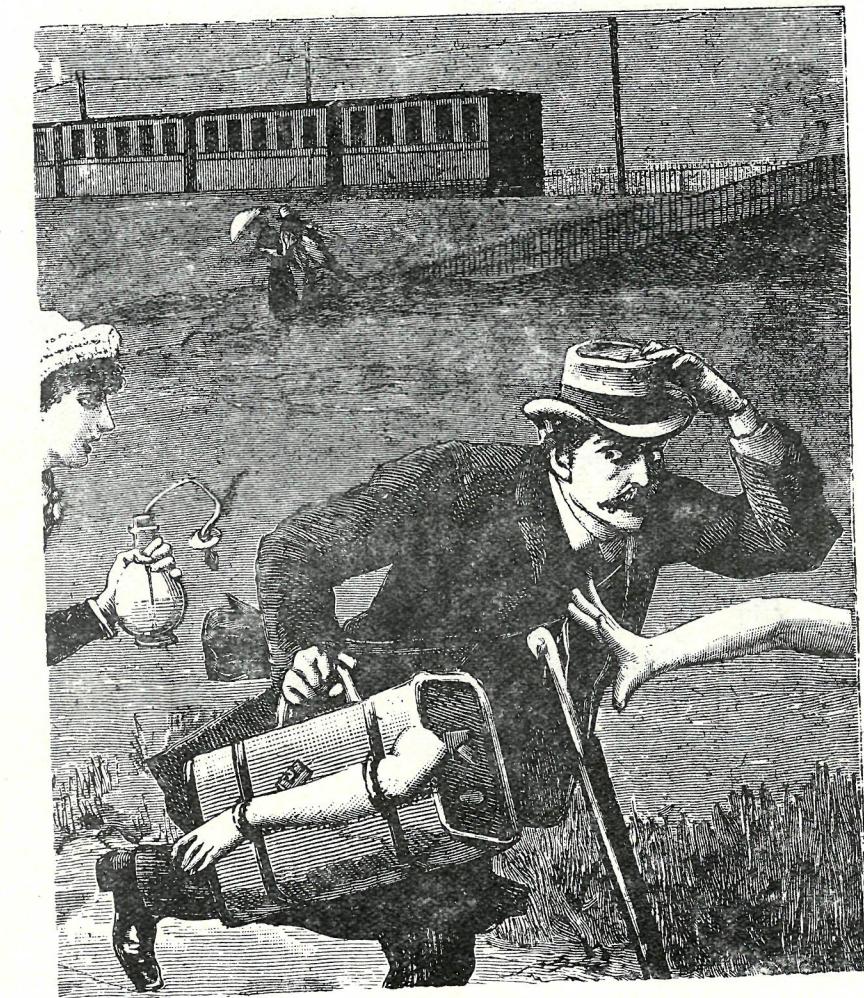
RIDEAU



Marc Eemans

GRAVURES DE MAX ERNST

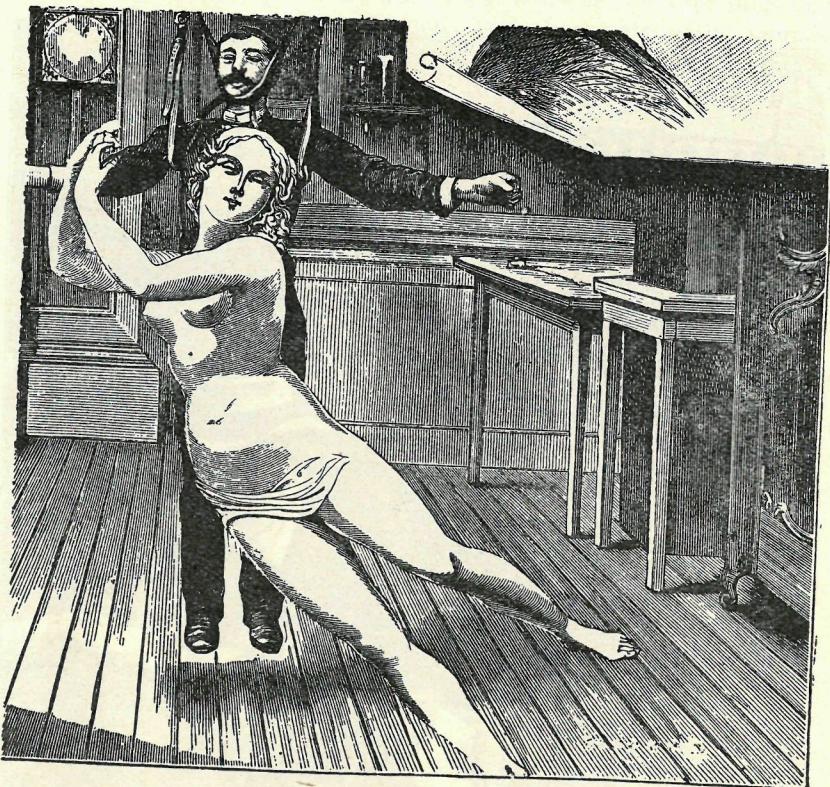
I



Extrait de : La femme 100 têtes (1929)

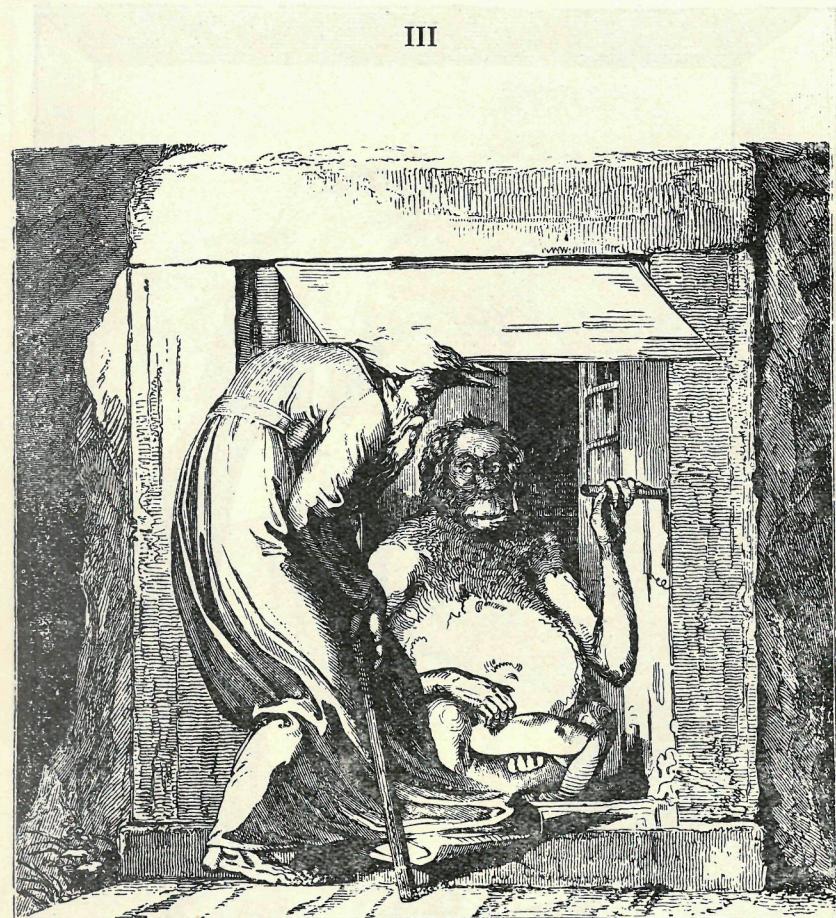
(Ed. du Carrefour-Paris)

II



Extrait de : La femme 100 têtes (1929)

III

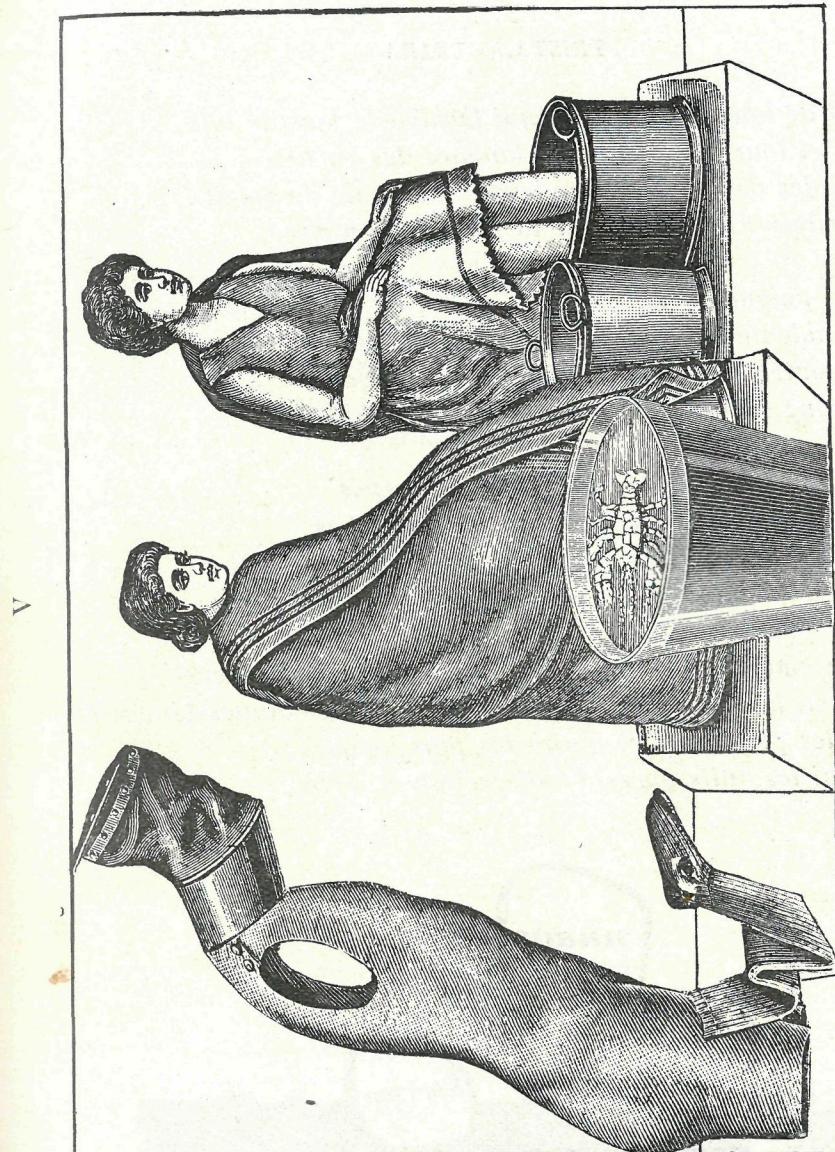


Extrait de : La femme 100 têtes (1929)



« Rencontre de deux sourires »

(Extrait de : « Les malheurs des immortels », révélés par Paul Eluard et Max Ernst, 1922)



« Tout nu dans la rue »

(Extrait de : « Les malheurs des immortels », révélés par Paul Eluard et Max Ernst, 1922)

D'ÉTÉ

par

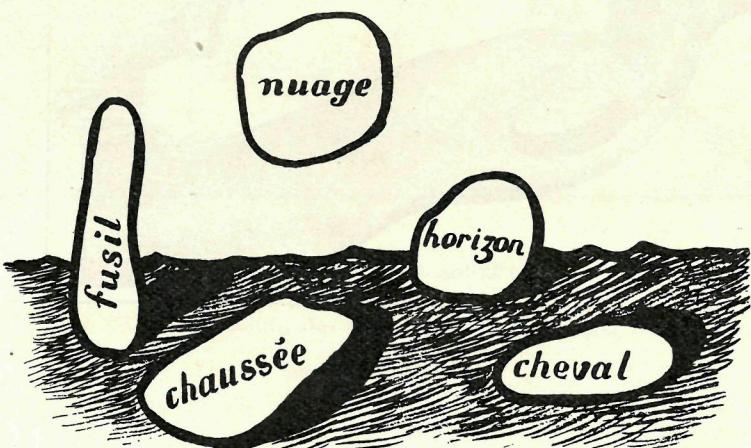
TRISTAN TZARA

*ce sont de longues cadences qui lèchent le jour de lait
molles et lourdes comme les langues des vaches
et chaudes de nuages attendant le vacarme du soleil
aux irritations d'agathe sur la peau de son rire*

*c'est la poignante allégresse d'un enfant de journée
la somnolente aubaine la féerique investigation de chardons
la rencontre inespérée d'un épineux souvenir
la bénigne échéance d'une psalmodie de gazon*

*calmante captivante — auprès de ton repos
ensevelir ma tête dans la toison d'hyacinthes
qui tente le vent et l'appelle et le tire
le long de la course mécanique de silence distinct*

*dans la chambre si blanche d'équivoques déguisements
placée en haut de ton être entrecoupé d'épisodiques témérités
parmi les plus gaies et parmi les plus longues
et parmi les nuits après d'indiscrétion et d'été*



René Magritte

UN POÈME

SUIVI DE TROIS POÈMES D'USAGE

par

E.-L.-T. MESENS

*Lorsque je mis ma fille au monde
et ma mère en même temps
les moines dansèrent dans le couvent
avec les fermières une ronde
Je disparus en sifflotant*

*Il fallut reviser la morale
pour contenter les innocents
Je les fis compter jusque cent
puis hisser un drapeau de flammes
Dieu était mort. Il était temps*

*Ce fut la première fois
que j'eus le vague-à-l'âme
Je n'avais alors que douze ans.*

(Mai 1924.)

I.

**LA SIMPLICITÉ
DE VIE FAMILIALE**
DE DEUX NOIRS AU CONSEIL D'ÉTAT
ET D'UNE BLANCHE

Pour brunir au soleil

*Pour être belle
DEVANT LE JURY*

elle avait cessé de porter

les bons coins

L'AVENTURE

II.

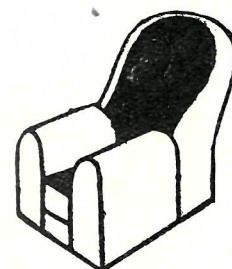
L'OPPOSITION SE RETIRE DU CHAUDRON

Minéralogie parisienne

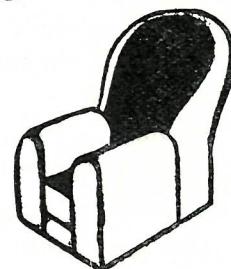
ÉCRIVAINS PUBLICS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI
tendant à ajourner le débat sur les dettes.

III.

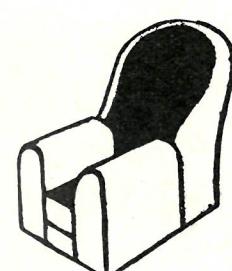
**Le Règne des Brunes
QUI VIENT
POUR NOUS INSTRUIRE
UN PEU**



SUIVEZ LE GUIDE



BELLE RÉCEPTION



UN BON PETIT COEUR



LE MARI COMPATISSANT

**LA SEMAINE
ENTRE NOUS
VEDETTE**
de **merveille**

(Septembre 1929)

DEUX POÈMES

par

MAXIME ALEXANDRE

I

à Solange Moret

*A l'entrée d'une précieuse grotte
Toute couverte d'or et de pierres
Une araignée vivante se pavane
Est-ce l'éclair de la nuit unique qui perd les hommes en quête
[d'infini]
Est-ce le soleil qui transforme les corps
Oui quand le brillant astre de minuit se lève
Quand l'air et le feu se damnent
Alors dans les champs bleus se retrouve
Le souvenir abandonné des féeries et des orages
Toute la jeune perdition des ensorcelés*

II

*Dans le vent qui brise les jeux et les fleurs
Qui détruit les rêves et les charmes
Seul toujours seul je renvoie mon ombre
Seul
A l'affût du meilleur
Seul encore seul j'élève mon front sur le flot endormeur
Seul je m'interromps à calmer le cours du monde
Seul dans le vent
Seul dans la splendeur vivante
Plus près de moi-même
Plus loin de moi-même
Je n'ose plus imposer
Le silence pur
Ah le sein blanc et la chevelure de cristal
Les lueurs désespérées du rire
Encore seul
Seul à la lisière des plaines et du fleuve
Seul
Tout seul au hasard*

M a r i n e s

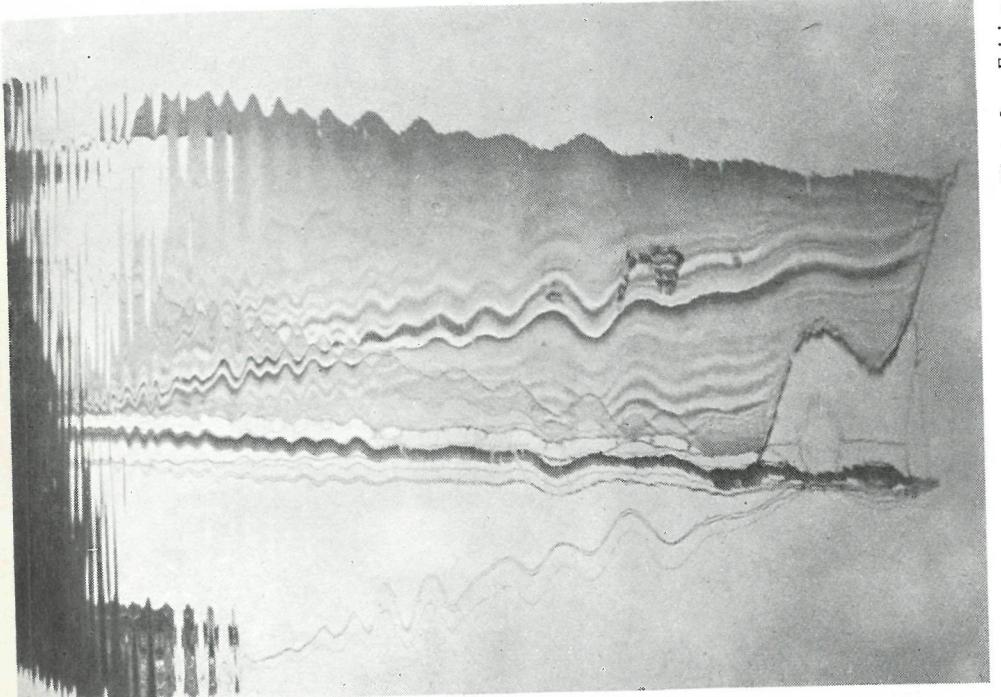
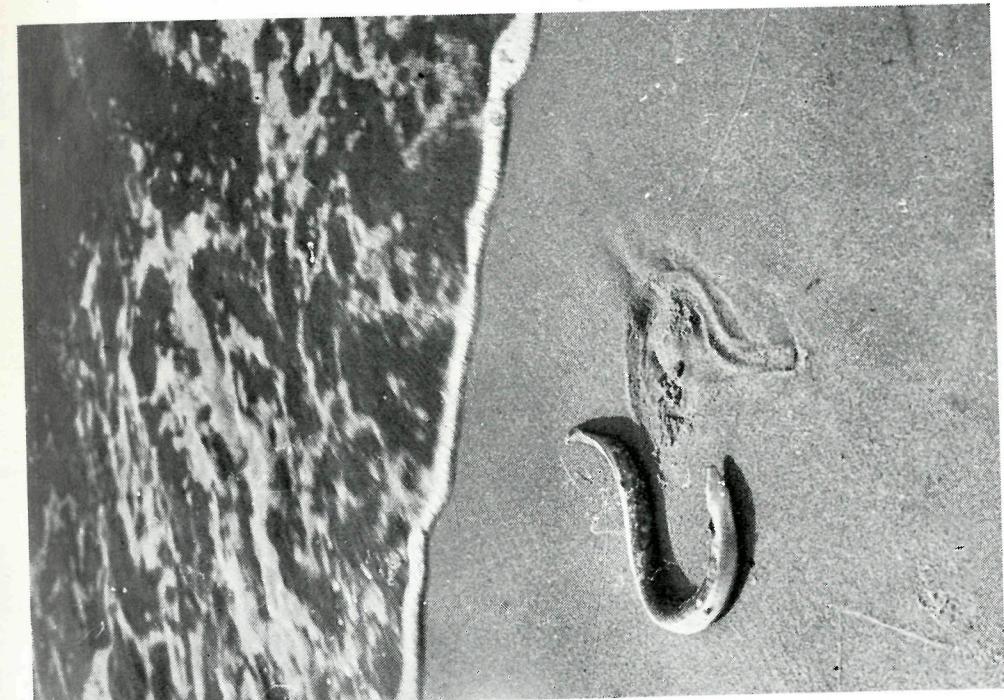


Photo Ewald Hoinkis

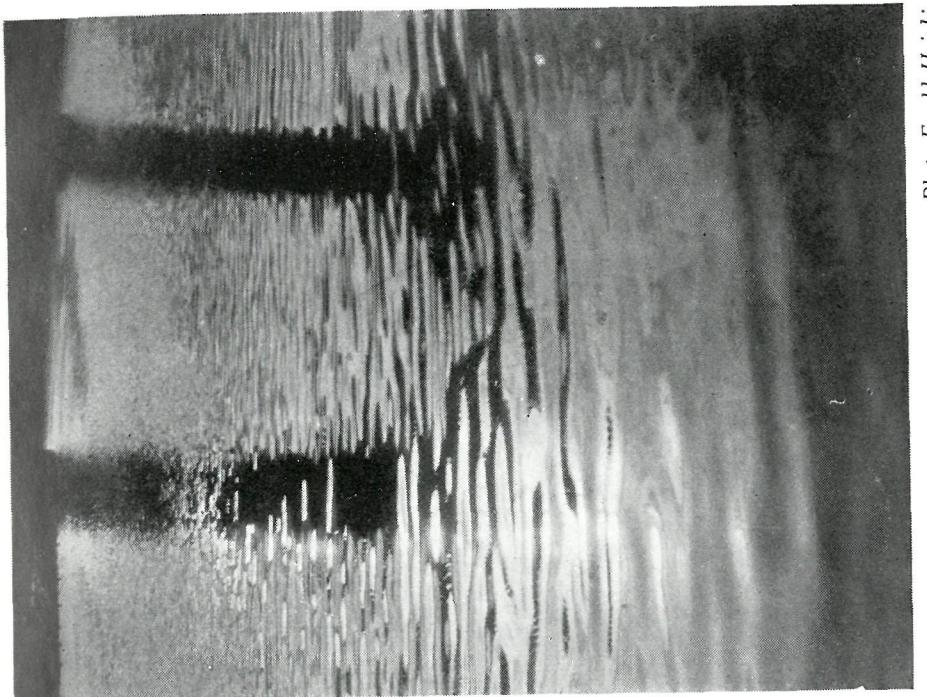


Photo Lux Feininger

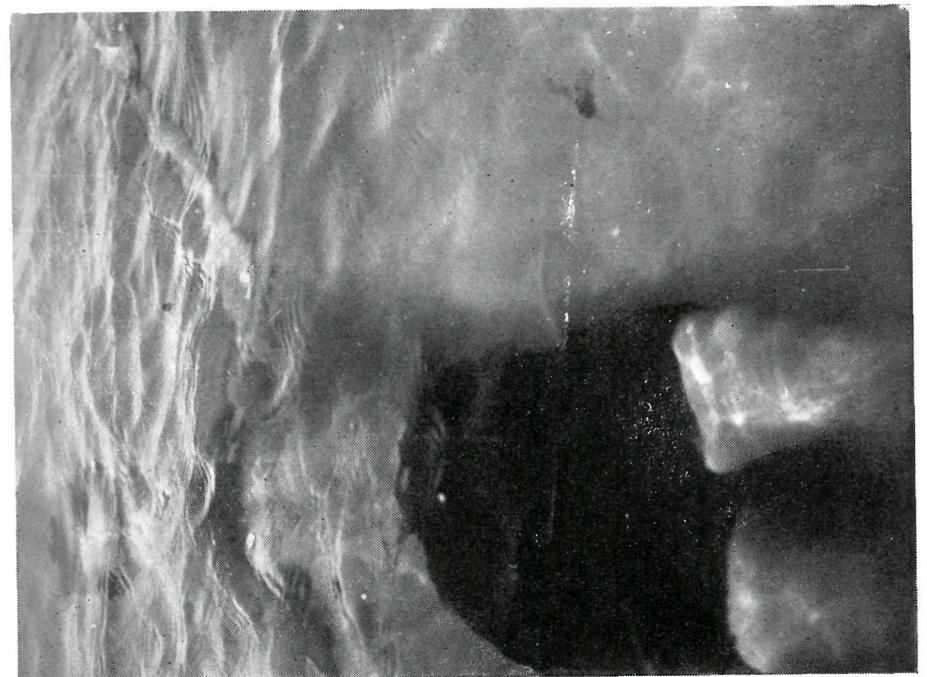


Photo Lux Feininger

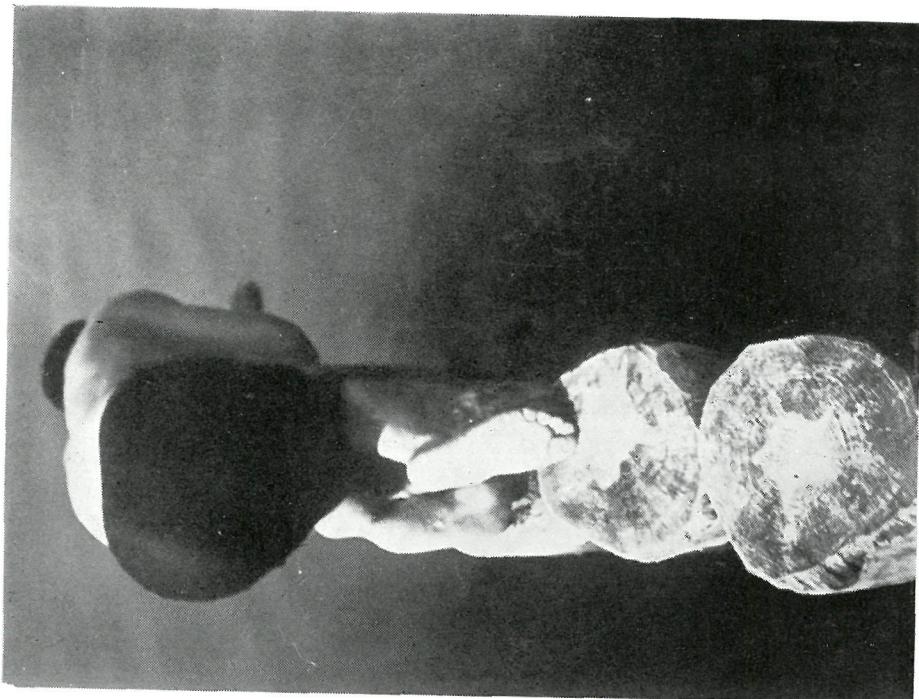
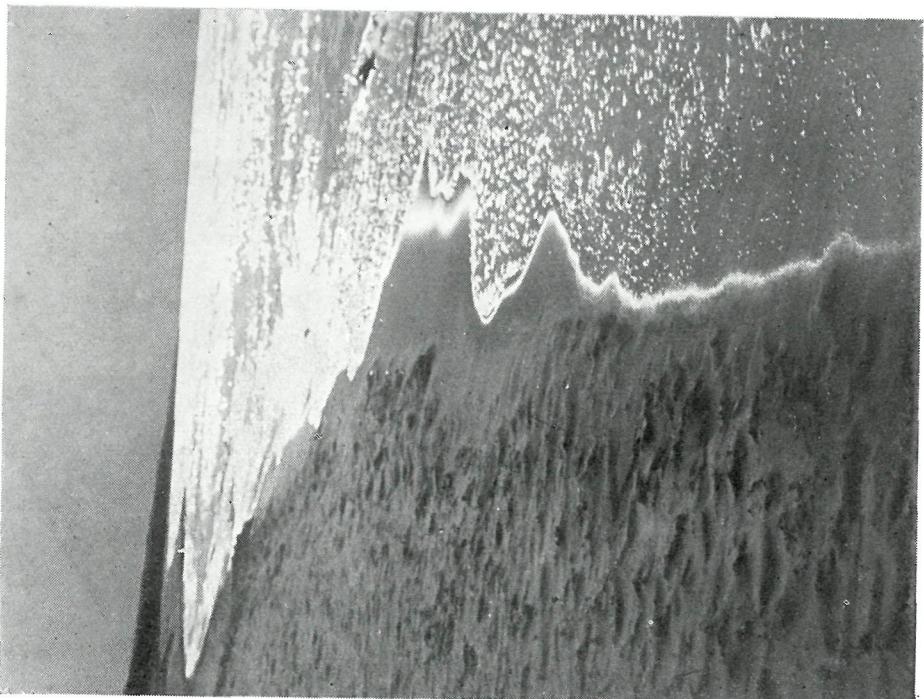


Photo Lux Feininger



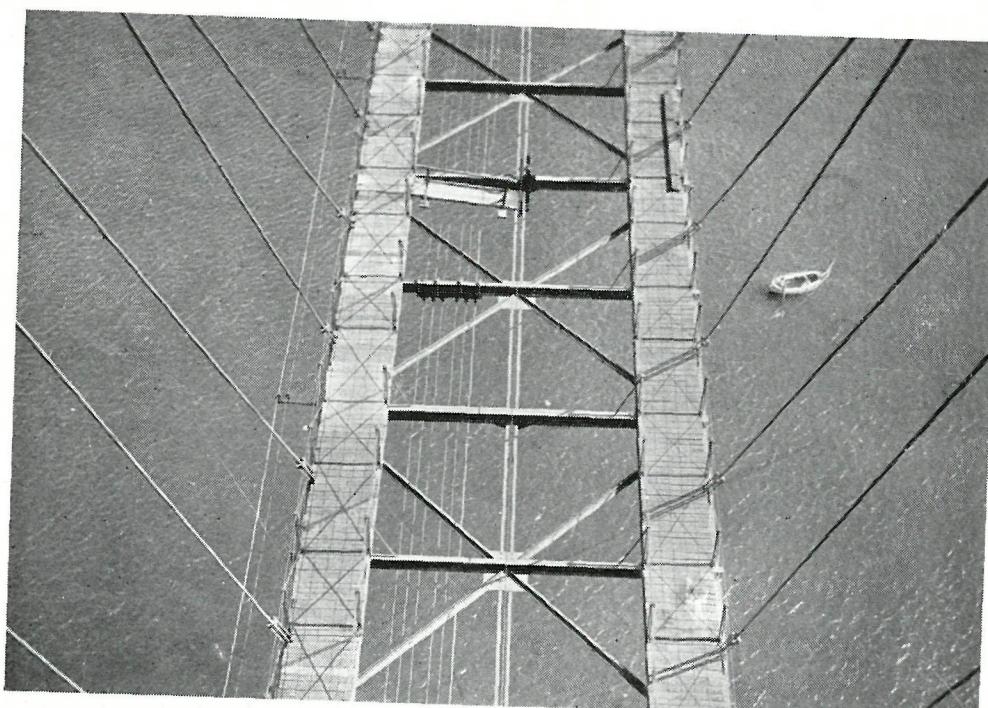


Photo Herbert Bayer



Photo Germaine Krull

SOUVENIRS DE JEUNESSE

par

GEORGE GROSZ

(Suite et fin.)

La vie que je devinai au dehors des murs de notre petite ville me semblait être pleine de beauté et de mystère et la troupe d'artistes ambulants contribuait à cette illusion. N'étant encore qu'un enfant, je sentais tout cela un peu à mon insu. Je canotais beaucoup, je jouais au football et je menais comme auparavant, avec mes camarades, une vie pleine d'insouciance. Mais je savais aussi rester à la maison et m'adonner pendant des heures au dessin; je me vois encore dans la chambre à trois fenêtres du rez-de-chaussée, plongé dans mon travail, affairé comme une abeille. J'avais reçu de ma sœur de Berlin une boîte d'étude de couleurs à l'huile et je peignais avec fureur. Je copiais surtout, le plus possible et n'importe quoi. La plupart du temps, je faisais des agrandissements de cartes postales. Un paysage avec un moulin à eau auprès d'un ruisseau, d'après une carte artistique de Tuckschen, dans les tons rose-brun, fut un véritable chef-d'œuvre. Ma mère l'a encore, suspendu dans sa chambre, et je le revois toujours avec plaisir. Plus d'une fois, en revenant de l'école, à travers les prés entourés de saules, vers la maison, je rêvais de l'avenir et pensais à ma vie future. Je bâtissais des châteaux en Espagne, m'imaginant dans un immense atelier devant un chevalet monumental et peignant quelque toile extraordinaire, juché sur un escabeau mobile. Je ne songeais pas un seul instant à la façon dont se réaliseraient tous ces rêves. La douce perspective seule me suffisait. Etre peintre me semblait une occupation idéale, car mes connaissances en matière d'art et d'artistes étaient surtout tirées des revues de famille du genre de *Chez soi* ou *La Tonnelle* et des monographies de Klasing et de Velhagen. Je possédais également un volume d'Eduard Grützner et Moritz von Schwind (et même doré sur tranches), outre la monographie de Ludwig Richter. Les livres et les images faisaient ma joie. Chez un camarade bossu qui, comme moi, copiait assidûment à l'huile, je vis pour la première fois, dans l'édition de Seemann, *Les Maîtres de la Couleur*. Je n'avais encore jamais vu de si belles reproductions en couleurs. Elles me parurent être plus belles et plus modernes que tout ce que je pouvais me représenter. Plein d'admiration, et avec le plus profond intérêt, je m'arrêtai devant les librairies et les magasins de fournitures pour dessin. Principalement, je m'attardais devant les vitrines où l'on pouvait voir des reproductions de tableaux à l'huile. Parfois même, c'étaient de véritables tableaux qui étaient exposés là. Je vis un jour un paysage avec une chute d'eau, du Norvégien Skramstadt, que je considérai comme le comble de l'art et la merveille la plus inégalable. Je fis ainsi la connaissance d'un idéaliste, le libraire Sch... Il était propriétaire de la

plus grosse librairie et papeterie de la ville. Avec quel ardent plaisir et quel amour je m'arrêtai toujours devant ses vitrines, admirant de près les merveilleux accessoires de peinture, les belles boîtes de couleurs, les toiles parfois toutes peintes et encadrées, tous ces objets si convoités que la vitre rendait inaccessibles. Quand il m'arrivait d'aventure d'y acheter quelque couleur ou de prendre un livre au cabinet de lecture, plus d'une fois je restais à bavarder avec le propriétaire, M. Sch... Depuis ce temps, je pus venir aussi souvent que je voulus dans la partie de son magasin qui était réservée aux articles de peinture et regarder tant que le cœur m'en disait les belles pages des revues d'art.

J'ai copié également, à cette époque, l'ayant vu dans *la Tonnelle*, une reproduction d'un tableau de Werner Simmler, qui m'avait beaucoup plu et qui avait pour titre *Surpris*. Deux braconniers aux visages farouches sont surpris par un garde-chasse dans un fourré profond. Ils sont en train d'enlever un chevreuil clandestinement capturé. L'un de ces pirates des bois tient, d'un air peu rassurant, une carabine. Il s'agit — et c'est justement cet instant pathétique que le peintre essaya d'exprimer — de savoir qui tirera le premier. Ce tableau me plut énormément. Je le copiais avec une joie inexprimable. Il fut bientôt prêt et M. Sch... l'exposa, à mon grand orgueil et provoquant l'envie de mes amis, tout encadré de neuf, dans la vitrine de son magasin. Mais ma joie fut plus grande encore lorsqu'il le vendit et qu'il me revint là-dessus une somme de 4 M. 85. Ce fut une réelle volupté que de toucher de l'argent pour un travail que j'avais fait avec un plaisir si sincère.

Le libraire Sch... habitait non loin de chez nous. Il avait là une petite maison de campagne avec un jardin planté de belles fleurs, où il m'arrivait parfois de le rencontrer. Alors nous nous promenions le long des allées dessinées avec un goût rare et une sûre compréhension du paysage. Et pendant que M. Sch... se penchait sur quelque rose qu'il examinait en tous sens, il me tenait de profonds discours empreints de pédagogie. Une fois, dans un coin désert du jardin, il se tourna soudain vers moi, me regarda fixement, sévèrement, dans les yeux, et me dit avec force : « Je crois que tu suis un bien mauvais chemin. » Je devins très rouge, me tus stupidement, puis dis quelques mots incohérents et finis par me sentir terriblement coupable. Ah! que j'aurais aimé en ce moment recommencer une nouvelle vie. Justement, dans ce temps-là, je venais de réunir une collection très complète d'images représentant des dames à peine vêtues, que j'avais gardées après les avoir découpées au fur et à mesure dans un journal mi-érotique, mi-d'aventures, *Le Reporteur*. Sans faire un cas particulier de Wedeking, ni de Moritz Stiefel, je lisais le reste des pages d'où j'avais enlevé les gravures, dans les cabinets nouvellement installés à la maison. Je me croyais un bien grand pécheur! Je m'étais si profondément enfoncé dans le péché que je finis par rendre la viande trop saignante responsable de ce mal. Vint encore là-dessus l'influence d'une certaine brochure du Dr Retaus, sur les précautions à prendre de crainte des suites néfastes des vices secrets. Cela ne contribua qu'à rendre la viande encore plus nuisible à mes yeux, au grand étonnement de ma mère, qui n'arrivait pas à comprendre pourquoi un beau roastbeef bien saignant me laissait tout à

coup indifférent. M. Sch... était dans l'exercice de son métier une sorte de petit Avenarius. Il était le véritable libraire ancien style, toujours instructif, intéressant à entendre, possédant une certaine dose de culture acquise dans l'exercice de son métier. Dans sa conversation, la honté compréhensive et généreuse était tempérée par l'**index du maître d'école** souvent brandi. Je le vois encore aujourd'hui comme s'il était présent, avec ses lunettes d'or, sa barbe en pointe blond-doré, ses aperçus si humains sur la vie et ses souvenirs de voyage en Grèce. C'était un excellent père de famille et il avait deux enfants pleins de vie, heureux et criards, une femme représentative toujours en robe réformée, il était membre d'une société de végétariens et protecteur d'une œuvre de tempérance pour la jeunesse. Je continuais à dessiner et à copier. Une série de cartes postales de feu Katharina Klein trouvait en moi preneur en tout temps.

Mes dispositions d'observateur et de satirique ne s'étaient pas encore nettement prononcées. Parfois pourtant elles se manifestaient. Wilhelm Busch, dont jusqu'aujourd'hui je revois les œuvres avec plaisir, m'enchanta à un tel point que d'un seul jet, en une seule nuit, j'illustrai une histoire de Silène et de nymphes, jusqu'à ce que, littéralement, la plume me tombât des mains. Dans les volumes reliés des magazines que je prenais dans le cabinet de lecture de M. Sch..., je copiais les plus belles œuvres d'Adolf Hengeler. Avec une grande joie, je cherchais à imiter le moindre trait du dessin et à copier le plus fidèlement possible la gravure ou la photographie. Les histoires qui s'y rapportaient, je les copiais également au-dessous, en belle ronde soigneuse. J'aimais aussi beaucoup les dessins à la plume de Wilhelm von Diez. Dans un fascicule de *Chez soi*, je trouvai un article sur lui et toute une série de reproductions de ses dessins inspirés de la Guerre de Trente Ans. C'est de ce moment que date l'apparition dans beaucoup de mes compositions de rétires suédois et de maraudeurs. Le voisinage du mess m'inspira également : je dessinais des hussards dans des scènes guerrières. Les dessins à la sépia m'emballèrent à leur tour. Je m'escrimai avec un morceau d'encre de Chine en bâton et un pinceau bien pointu à imiter les effets rares que j'avais tant admirés sur les sépias de Schwindt ou de Richter. Les pièces des étages supérieurs du mess étaient pleines de tableaux et de dessins. Un grand tableau de bataille d'Emil Hünten, une étonnante attaque de cavalerie, m'est resté présent à l'esprit. Influencé par les études d'intérieur d'Eduard Gützner, je m'efforçai à reproduire des coins de cave, avec des tonneaux et des bouteilles, parfois agrémentés d'un gros livre ancien ou de quelque hanap. Je dessinais tout ce qui me tombait sous le crayon. Un après l'autre y passaient tous les objets de la maison, de la cour, de la cuisine et de la cave. Paniers à viande, une paire de chaussures, une échelle appuyée contre un arbre fruitier, notre chien Witboi couché dans son panier et le mess lui-même, vu de face. J'allais, pour m'exercer, à travers le pays, dessinant les maisons paysannes et les paysages. Je peignais alors, tout simplement, sincèrement et sans formule. Etant emballé un jour, de Grützner, le lendemain je commençai les esquisses d'un tableau de bataille historique. Avais-je lu du Menzel, je me sentais aussitôt poussé à le traduire à ma façon, où que ce fût, que je fusse

assis, couché ou debout. J'ai encore aujourd'hui des quantités de petits cahiers de croquis de ce temps-là. De temps en temps je les regarde avec une immense joie et une partie depuis longtemps oubliée de mon enfance me revient à la mémoire.

Par-ci, par-là, à bien regarder, on pouvait déjà deviner le Grosz que j'allais devenir. Bien que j'inclinasse déjà vers la fantaisie et la satire, j'étais tout de même suffisamment observateur et certaines lois fondamentales de la vie des hommes et des animaux, la loi du plus fort, me furent vite familières. Plus tard, ce fut même la véritable base de conduite de ma vie et de mon art. Je ne veux pas dire que j'avais, en ce moment, âgé que j'étais de 14 ou de 15 ans, une bien claire notion de la vie. Non, il n'en était pas question. Ce que j'entendais par la loi du plus fort était assez confusément assimilé à la jeune brutalité de notre âge. Il fallait savoir défendre sa peau et se concilier des amitiés à la force du poing. Les faibles n'y trouvaient évidemment pas leur profit. Une souplesse naturelle et l'amour de l'action violente s'alliaient chez moi à un fort penchant pour la réflexion. Et ma place fut tout indiquée dans la catégorie d'élèves qui, pendant les heures de catéchisme, lisent du « Nick-Carter » sous les bancs et épousent avec joie toutes les occasions de manifester contre l'autorité scolaire. Dans ces temps calmes d'avant guerre, on ne connaissait pas dans notre école réale les nouvelles réformes et les nouveaux principes d'éducation. Il n'y avait au monde que la férule noir-blanc-rouge qui nous régissait. Les professeurs, presque tous protestants et officiers de réserve, avaient un idéal faussé par des conceptions militaristes. C'était un idéal très « vieille Prusse », au fond assez spartiate. Presque tous les professeurs nous battaient. Chacun avait son système de punition. Il est vrai que certains garçons à la lourde cervelle poméranienne ne pouvaient véritablement pas être menés autrement. Un de nos professeurs, nommé Knapp, possédait un art inimitable de punir. Ce Knapp était déjà réputé à regarder. Son visage était marqué d'épouvantables et profondes cicatrices que l'on voit assez souvent dans le nord de l'Allemagne à certains militaires et aux gardes chiourmes. Les traits impasibles de son calme et sinistre visage étaient insoutenables à regarder et sa préférence pour les étoffes poilues le rendait semblable à une bête fauve et ajoutait à sa brutalité naturelle. Il employait la méthode suivante pour imposer le respect aux élèves : pendant qu'il était assis à son pupitre on devait rester devant lui absolument immobile, les doigts à la couture du pantalon, le visage tourné vers lui. Une fois, après qu'il m'eut ainsi longuement examiné d'un air effrayant et plein de mépris, il composa soigneusement le programme du châtiment, en connaisseur, prépara sa grosse bague à cachet, attendit un instant, se souleva avec une pesante lenteur et toujours de son air profondément méprisant, m'imprima, avec une injure, son cachet sur le front. Les armes de son cachet laissaient souvent des souvenirs cuisants. Voilà quelles étaient les méthodes de ce temps-là. Quelques professeurs, après que nous les avions assez fait enrager, nous pourchassaient à travers les bancs et nous lançaient des trousseaux de clefs à la tête, nous couvrant d'injures comme des bandits et pour un peu se seraient servis d'armes à feu après nous avoir voués à la potence. C'étaient des combats

sans merci de part et d'autre et plus d'une fois il y eut des victimes dans les deux camps. Cela ne faisait rien et c'est avec des ruses, des plaisanteries et des niches que nous nous vengions de nos tyrans. Soudain, comme par miracle, des marmottes couraient sur le pupitre où trônait, comme dans une enceinte fortifiée, notre tyran détesté. Notre unique vœu était la suppression de la sainte autorité de la férule tricolore. Les professeurs que j'ai connu, ressemblaient, avec leurs noms grotesques, aux caricatures que le *Simplizissimus* d'avant guerre publiait d'eux. C'étaient des dictateurs souverains et nous, les écoliers, nous n'avions qu'à nous taire. Les plus petites de nos fautes étaient grossies et mises habilement en scène, utilisées contre nous. Nous demandions, les larmes dans la voix, l'autorisation de sortir et courions jusqu'à l'angle de la rue chez le pâtissier où nous avalions, à une allure de train express, quelque morceau de gâteau aux pommes tout chaud encore. Ces petites expéditions étaient sévèrement interdites. Celui qui y avait pris part était ou bien battu ou bien puni d'une retenue (qui était encore plus redoutée que les coups si elle tombait par une belle après-midi de juin). Presque tous les professeurs étaient de singuliers originaux. Des types du plus haut comique, avec leurs ventres enflés, leurs impossibles pantalons tirebouchonnants, leurs cravates ridiculement nouées, leur minable pince-nez uniforme. Un véritable ramassis de déchets humains et de ratés. Ce n'est pas pour rien que nous sommes parfois poursuivis par de terribles souvenirs d'école. Lorsque, dans un moment de joie, il m'arrive de repenser à ce temps-là, immédiatement toute joie est chassée par le souvenir atroce de l'odeur lourde, sûre et chaude de notre école. Que je dusse en partir un jour ou l'autre, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Le point final qui clôtura ma vie d'écolier fut une gifle reçue et rendue avec un peu trop de violence. En dépit de la démarche implorante de ma mère auprès du directeur Mörner, ce dernier resta inébranlable. Sa très laconique réponse à la demande de ma mère fut : « Votre fils corrompt toute la classe, il ne saurait être question, Madame Grosz, de revenir sur la décision prise dans une réunion des professeurs; peut-être trouverez-vous à faire continuer les études de votre fils ailleurs. » Au revoir! A ne jamais vous revoir! Au grand plaisir de ne jamais vous revoir, Monsieur le directeur Mörner! Oui! mais sur le moment, en dépit de mon insolence, je me sentis fort mal à l'aise; comme un animal malade, je me traînai vers la cuisine et pleurai de chagrin, car mon renvoi avait terriblement peiné ma mère qui, morne, considérait d'un œil rempli de crainte mon avenir de plus en plus incertain. Mais j'anticipe sur les événements. Dans ma classe, il y avait le fils d'un employé supérieur au bureau des contributions, nommé Kölle. Ce garçon, encore un tout jeune écolier, était inimaginablement gros, si bien qu'il reçut le surnom de gros Kölle. Presque toujours, il y a dans toutes les écoles un garçon aussi gros pour son âge et aussi grotesque. Nous en avons tous connu un. Ce petit Goliath en lard avait un derrière qui remuait joyeusement lorsqu'il marchait, des cuisses énormes et des mollets rebondis, avait une couche de graisse qui inondait ses joues rondes et mélancoliques. Malgré son air flegmatique, il était vif et assez leste. A la grande joie de toute la classe, je fis une petite histoire illustrée dont il était le héros.

Mon œuvre n'était peut-être pas très spirituelle, mais elle était pleine d'effet. Outre la popularité que j'acquis parmi mes camarades, elle me rapporta une bataille dans le préau de l'école et un ennemi mortel. Une autre fois, j'exerçai mes talents sur un innocent coiffeur. Ce dernier, un véritable Rousseau dans son métier, s'adonnait avec passion, son travail fini, à la peinture à l'huile. Entre les cartons où s'étaisaient les fixe-moustaches, les flacons de teinture pour les cheveux, les étroites boîtes ornées de papier dentelle où se prélassaient des savonnettes roses et bleu-pâle, les peignes et les brosses, les paquets d'épingles à cheveux, les pâtes dentifrices, les tubes de cosmétique et les pots de brillantine, au beau milieu de la vitrine on pouvait voir ses œuvres les plus récentes. Tout encadrés d'or, on voyait là des tableaux de chasse, d'animaux, des cerfs cherchant leur pâture dans la neige, un coucher de soleil sur la lande à effets d'incendie, mais tournant légèrement à la fraise écrasée, et le bateau à voiles dans la tempête, sur des vagues d'un vert de bouteille d'eau minérale. Le jour du marché, les paysans amateurs d'art s'arrêtaient, pleins d'admiration, devant la vitrine de la boutique et plus d'un emportait, après s'être fait savonner et raser, l'un ou l'autre de ces tableaux. A bien considérer, ce petit commerce était bien sympathique et bien de cette époque vieillote et charmante où l'on pouvait être encore que peintre, avocat, docteur, coiffeur ou bourgmestre. Souvent, lorsqu'on entrat dans sa boutique, on trouvait le maître en train de peindre. Il avait une gigantesque palette à queue qui, ajoutée à une véritable forêt de cheveux frisés dans lesquels venait fort souvent se planter l'attribut du métier, le peigne, lui donnait l'allure d'un artiste du genre périmé que, de nos jours, on ne saurait rencontrer que rarement, et encore à Paris. C'était une sensation bien curieuse que d'y aller se faire couper les cheveux et sentir de son fauteuil l'odeur de la thérèbentine et de l'huile de lin se mêler aux senteurs des eaux de toilette, de pommade et de savon. Le chef de l'atelier de décoration dont j'avais parlé plus haut, n'aimait guère cet aimable et comique original. Il avait été victime, à Munich, d'une culture artistique fausse autant que grandiloquente et se considérait en matière d'art comme une des lumières de Stolp. En conséquence, il considérait le Figaro-peintre comme une calamité à combattre, ses tableaux comme un simple gribouillage emplâtré et l'engouement public comme un regrettable et significatif manque de goût du peuple poméranien. Comme il avait des prétentions à la satire, il édait de temps en temps, pour lui et quelques amis, dans une obscure imprimerie, un petit journal de deux pages baptisé *Images de Stolp*. Il y casait, entre les dessins « linéairo-stylisés » et les vers de son crû, quantité de stupides médisances locales. Les agrandissements des cartes postales de Maître Hingst étaient pour lui pain bénit. Moi, comme je ressentais impérieusement le désir de m'élever en matière d'art et d'en atteindre même les sommets, j'écoutais toutes ses bonnes paroles avec attention, au point que quelques-unes prirent racine en moi comme asperges après la pluie. Tant et si bien, que je souhaitai également de manifester contre les dépréciations picturales du pauvre coiffeur. Je cherchai quelque chose de haineux et de mordant à dire. Enfin, je dessinai, toujours dans le genre « linéairo-stylisé », Maître Hingst brassant, dans un

énorme vase de nuit, une sorte d'écume brunâtre destinée à un de ses toiles (ce devait être une satire symbolique). Je considérai cette petite sortie comme étant très forte et très originale. Un texte non moins spirituel s'étalait au bas de ce pamphlet. Hélas! mon petit chef-d'œuvre ne fut pas publié. Les *Images de Stolp* cessèrent de paraître devant tant d'incompréhension de la part des habitants, sans compter certaines difficultés pécuniaires qui en empêchèrent la réapparition. On m'avait dit une fois, que l'on pouvait gagner beaucoup d'argent en faisant des caricatures. Il en résulta, pour finir, chez moi, une énorme quantité de dessins prétentieux dans cet éternel style linéaire. Les sujets de ces dessins n'étaient pas toujours de mon invention et je m'égarai de plus en plus dans les broussailles profondes de la stylisation. Je les voulais, ces dessins, simples et comiques, et c'est dans la lecture des journaux amusants nouveaux et vieux que je puisai toute ma verve. Mais la route était longue jusqu'à Tipperary. Les rédacteurs de ces journaux avaient le sens critique encore plus développé que le mien. Avec une désespérante régularité, on me renvoyait mes œuvres. Et toujours, elles étaient accompagnées du même petit billet : « Nous ne voyons pas d'utilisation immédiate pour votre aimable envoi, dont nous vous remercions vivement. »

Mes beaux espoirs roses tournèrent en vinaigre. Nous avions, dans ce temps, à l'école réale, un homme très perspicace, le professeur de dessin Papst. Il m'aida de ses conseils et même autrement et fut le premier à reconnaître très tôt mon talent et à décider ma mère à me laisser devenir peintre. Papst était originaire d'Autriche et était de tendances académiques. Après des années de vie d'étudiant, gaies et quelque peu bohèmes, forcé de gagner son pain, il entra finalement chez le célèbre peintre Iser de Stettin. Iser avait une véritable usine de portraits représentatifs. Il fournissait les hôtels de ville, les écoles, les casinos et autres bâtiments publics en mal de portraits imposants, de reproductions léchées de sénateurs, nobles, députés, bourgmestres, généraux et autres enfants méritants de la municipalité. Il avait quantité d'aides et c'est parmi eux que fut enrôlé le Papst en question. Plus tard, il changea cette situation contre celle de deuxième professeur de dessin et de gymnastique, aux côtés du très antique et très amusant professeur Fitzlaff, dans notre école réale. Maigre, de haute taille, le visage tout ridé, les pommettes slaves, les yeux bruns et chauds, les cheveux en brosse, toute sa personne provoquait l'estime et le respect.

(Traduit de l'allemand par M. Mirowitsch.)



GOLLIGWOG

par

SACHER PURNAL

VIII

PROPHETIE

Si la Chancellerie n'est bonne qu'à nourrir les pigeons
qu'on voit dans sa cour
Si la solitude consiste à empiler des écailles d'huître
au bas d'une estrade
S'il suffit d'un doigt sur la bouche pour briser
l'élan des hordes du Mal
Si la robe d'écorce vaut aux yeux du monde la robe
de laine ou de futaine

Si l'opération césarienne rejoints dans l'esprit le
noumène de Kant
Si la nuit n'est faite que de déchets de conscience
et de mouches sans portée
Si ce que je construis n'importe pas plus à la tourbe
que ce que je tue
Si la monnaie de poivre est encore la seule qui soit
viable contre le mensonge

Si le salut public ne fonde sa grandeur que sur
l'importance des monuments
S'il n'est point de bonheur qu'on ne puisse étouffer
sous le son du tambour
S'il faut sur l'abîme jeter son manteau pour entendre
enfin la voix de l'homme

Nous danserons jusqu'à ce que la dernière goutte de
lumière ait raison

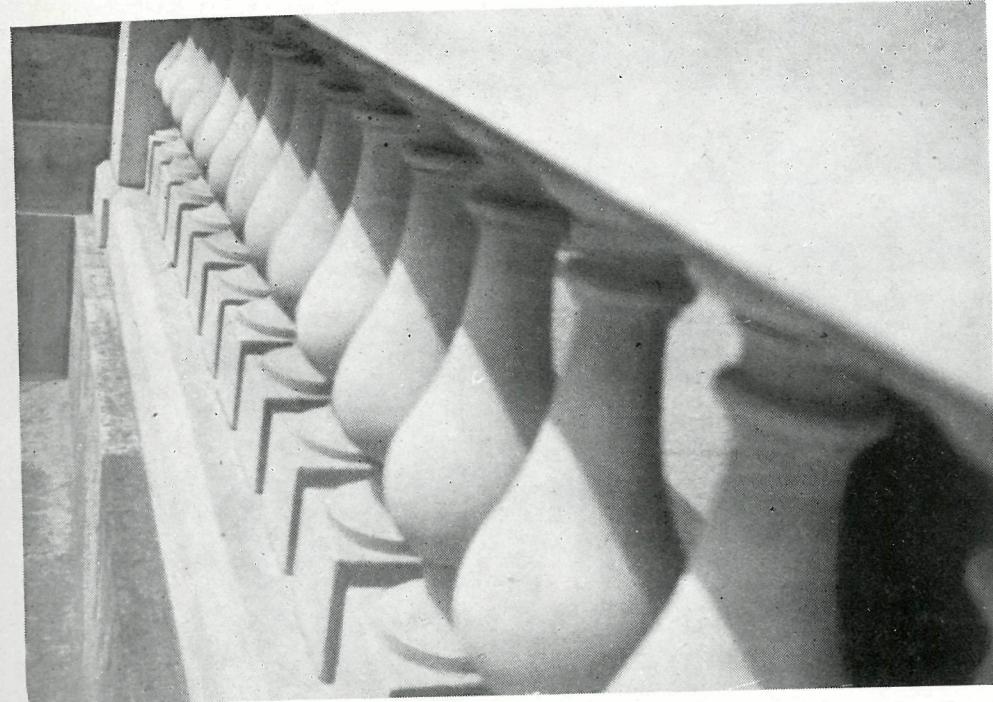


Photo Herbert Bayer

Versailles



Photo A. Dubreuil

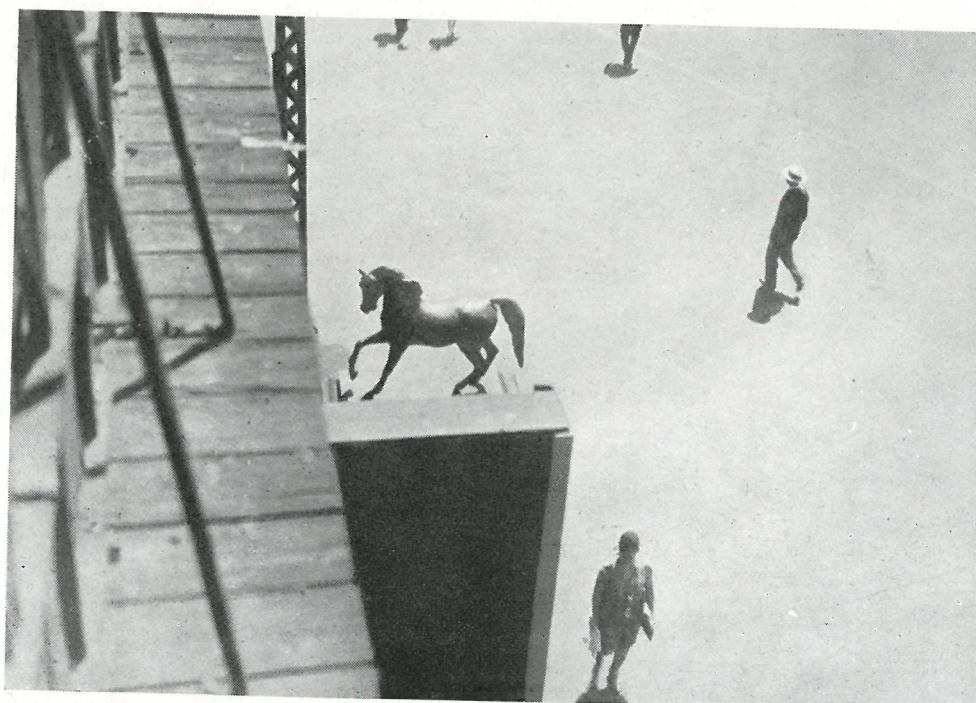
Lisbonne



Londres



Rome



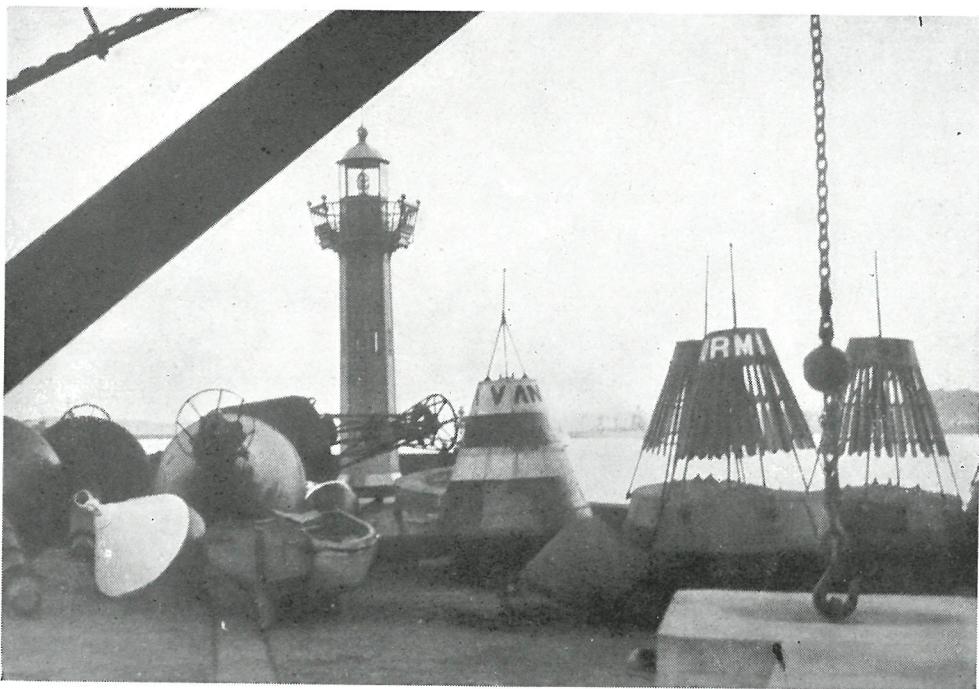
New-York

Photo Bérénice Abbott



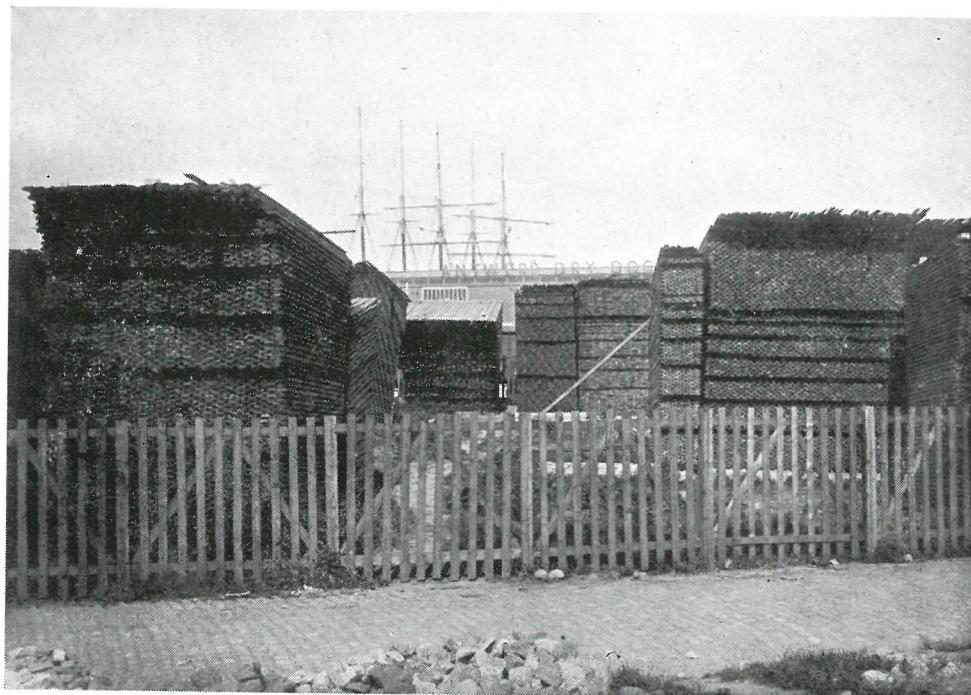
Bruxelles

Photo Champroux



Brest

Photo Germaine Krull



Anvers

Photo Rob. De Smet



Gand

Photo Variétés



Rostock



Photo A. Dubreuil
Paris

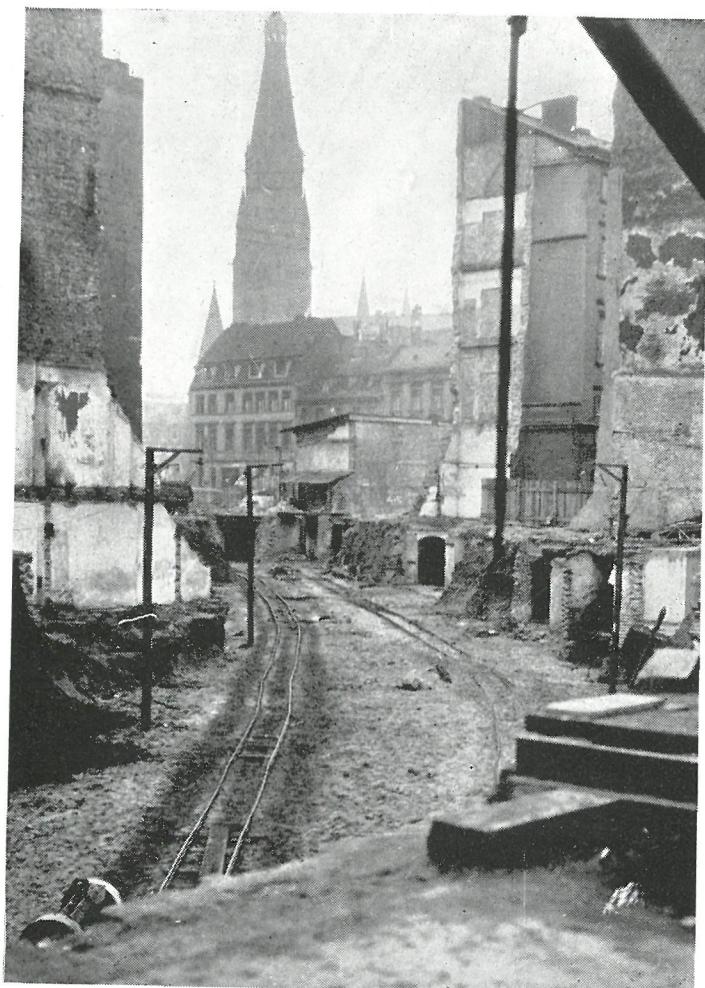


Photo Germaine Krull
Berlin



Westminster



Photo Germaine Krull
Amsterdam

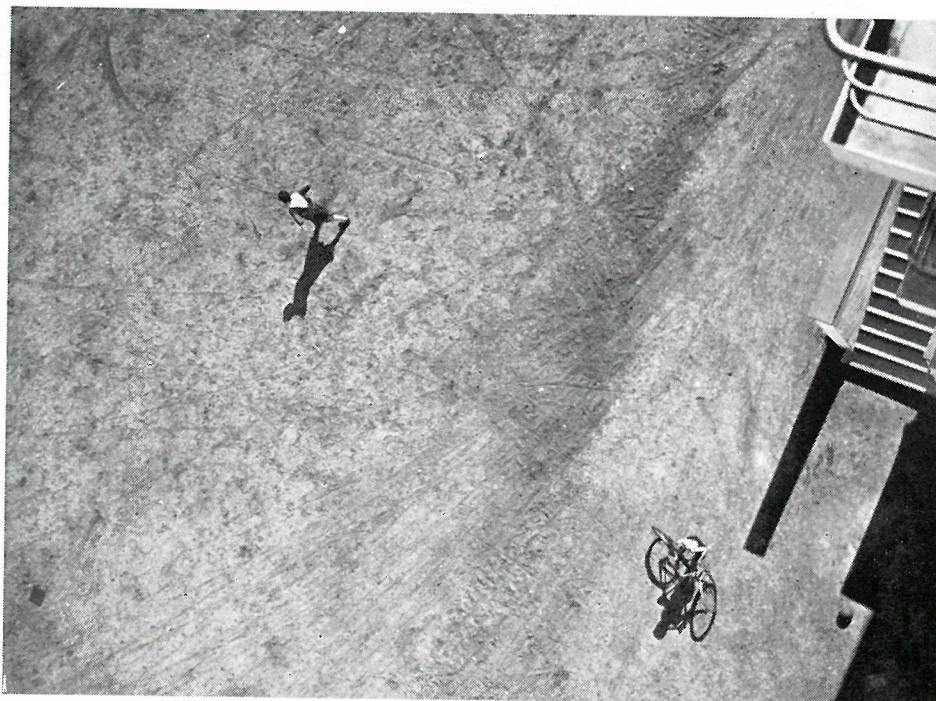


Photo Lux Feininger

Vienne

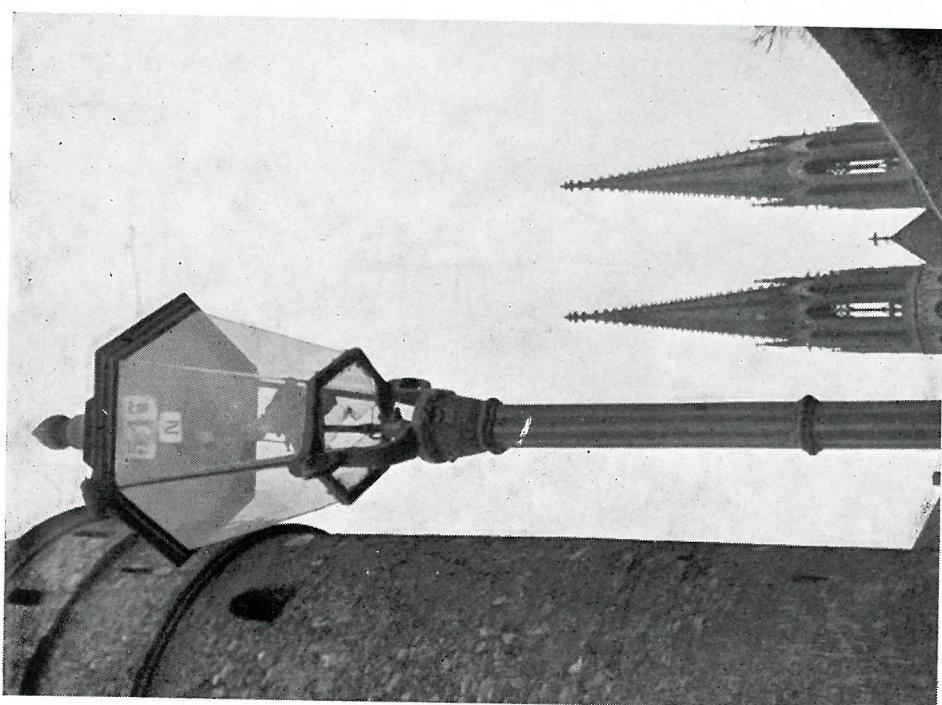


Photo Ernst Hoinkis

Nuremberg

ART, GOUT, BON TON

Qu'est-ce qu'on peut donner d'un univers
bayant aux fourmis
Quartier de pomme pourrie sous sa pelure
à goût de fiction
Il n'y a même pas une religion vraiment
douce au toucher
La mer n'est plus cette étendue stérile
connue des Anciens
On l'a tellement farcie d'inscriptions et
de promesses de négoce
Qu'elle ne sait plus où se poser et ses
oiseaux de même

Ah! il faut que quelqu'un s'en mêle pour
de bon je vous préviens

Tous les petits jeux passeront par la fente
de la tirelire
Nous n'avons pas besoin pour œuvrer
d'un joueur de vielle

Nous ne sommes pas des morts nous et nous
mettrons le feu au Temple

MALHEUR AUX PAUVRES

Maudit soit le pauvre car il ne distingue plus
son corps de son esprit
Il ne compte plus que sur les rêves pour l'attendre
dans la ruelle de son lit
Il piétine la veine de la vérité unique au monde
Il use la bouche dorée des métamorphoses
pleines de douceur

Renégat de l'espace et des nombres sages mis
tout autour
Ah! puisse un jour sa langue brûlée par
le vent chaud
Trouver le bas chemin des Fourches de la
grande Désolation

ALLUSION AU GRAND SOIR

Un jour comme un autre sans guère plus de
monde que d'habitude
On voit fumer les toits dans une bonne odeur
de foin frais

Soudain la perpendiculaire s'abaisse sous une
poussée sûre
Qui sépare l'Est d'avec l'Ouest en vraiment
peu de temps
Les oiseaux surpris dans leur sommeil s'envolent
à tire d'aile
Alors le sol s'entr'ouvre dans un cachinement
léger

On voit un cavalier nue tête en sortir droit
sur sa bête
Il monte vers le ciel grossit et devient
translucide

Il se résoud enfin en une pluie de courte
durée
Dont l'effet certain est d'aviver la couleur
des feuilles

Les habitants se sont aperçus que leur lait
tourne
Ils sont bien dix ou douze maintenant à
interroger l'espace

Un long souffle de vent humide se lève ça
et là

Telle est l'origine selon moi de la plupart des
Révolutions

LA TASSE VIDE

C'est d'abord l'étonnant bûcher de toute la meute
en liesse
Déchirant la victime comme un grand tapis
à fleurs
Sur ce la nuit descend le long de son mur
vert bouteille
Puis la neige ramène le goût de l'émigration
vers l'or
Puis je rêve d'un passage où chaque blanche
aurait la valeur d'une ronde
Puis l'artillerie passe mâchonnant le doux muguet
du printemps
Puis la partie de poker où personne n'échange
une parole
Ah! que triste est la vie que rien ne délivre
de sa crêmaillière

Puis la musique scintille dans un firmament
pur comme le gel
On voit ses Nombres chuchoter sous leur grand
bonnet de poil

Bien entendu de temps à autre la lumière change
de place

Pour finir je suis seul comme au début de ce
récit

CLAIR ET SOMBRE

Quand la fièvre sévit sur mon Esprit qui rêve
de voyages au loin
Et qu'il refuse la potion que son domestique essaie
de lui faire boire
Ce n'est déjà pas drôle et pourtant c'est la moitié claire
qui est en jeu
Il faut le boucler sur son lit pour qu'il arrive
à garder la chambre
Et lui veut rester debout pour faire son bel écorché
de musée antique
Et s'approcher de la fenêtre en s'aidant d'une chaise
pour tirer à l'arbalète

Il arrive pour corser le débat que sa moitié d'ombre
se mette en travers
Alors j'assiste à une lutte d'une cruauté qui ne
connaît plus de bornes
Et je te crève par-ci et je te crève par-là jusqu'au dernier
fil de salive

En vérité on le voit la chère mécanique n'est pas toujours
d'un humeur facile
C'est l'honneur de l'homme peut-on dire d'arriver
à sauver sa mise malgré tout

S'il peut être utile de se convaincre de la manière
la plus absolue
Qu'il ne faut jamais sacrifier les mœurs à la fureur
de l'esprit

Pleurez belles captives le triste moribond que la
patience a fait de moi

(A suivre.)

DES RUES ET DES CARREFOURS

ILLUMINATIONS

par

PAUL FIERENS

Paris, novembre.

Pour le quatorze juillet, le Salon de l'Automobile, le onze novembre (il est assez à la mode d'écrire : l'onze novembre, l'onzième siècle), on illumine l'obélisque, les palais de Gabriel, les chevaux de Marly, les statues des Villes de France. Est-ce encore la place de la Concorde?

Plus loin, les Champs-Elysées brillent de mille petits feux en colliers, bracelets : illuminations vieux style, impressionnisme, touche divisée.

Mais la lumière d'aujourd'hui, répandue en nappes unies, accusant le relief, le contour des architectures, leur confère une solennelle majesté. On n'avait jamais vu, comme on le vit ces soirs de fête, les façades du Garde-Meuble, actuellement l'Hôtel Crillon et le ministère de la Marine. On rêve d'autres blancs fantômes : Notre-Dame, les Invalides, toute une ville surgissant de l'ombre dans cette irréalité grandiose. Un nom, naturellement, vous vient aux lèvres : Chirico.

Cocorico. Les coqs chantent. Est-ce le jour? On pourrait s'y tromper si l'on ne regardait que quelques points de l'étendue, ceux d'où coulent ces sources fraîches, glacées, lavant les pierres mieux que les jets de vapeur que nous vîmes naître, à Versailles, dirigés sur les ventres des Apollons, les hanches des Vénus, les ailes des petits Amours. Mais la nuit garde son prestige, interrompu, reformée derrière les blocs radieux, au-dessus d'eux et dans notre esprit même.

Nuit boréale. A sa surface, les monuments flottent comme des icebergs. Ils sont devenus transparents. L'obélisque est en verre, plus « moderne » qu'une fontaine de Lalique. Un Egyptien ou un égyptologue, sans lunettes, à deux cents mètres, lirait le texte de ses quatre faces en caractères plus profondément gravés qu'à midi dans le granit rose.

Les chevaux des Coustou se cabrent (encore Chirico) sous les feux froids des projecteurs et il n'est pas jusqu'aux lourdes Villes de France, assises sur leurs huit guérites, qui ne se transfigurent, ne s'allègent et ne se dématérialisent.

D'entre les naïades et les dauphins ruisselants, vers les conques superposées, jaillit une neige fondue, couleur de lune, et les surtouts de bronze, au milieu de la place, deviennent des surtouts d'argent.

Du côté de la Seine et des Champs-Elysées, pas de limites. La Tour Eiffel s'efforce encore d'attirer notre attention; elle ondule et cligne de l'œil. Auprès de l'obélisque elle semble trop habillée et Ramsès II se fait une publicité meilleure que le chevronné Citroën. Mais c'est au même électricien que nous devons les deux chefs-d'œuvre, la tour et la place nocturnes, et aussi, je pense, deux révélations du même ordre : l'Arc de Triomphe et l'Opéra.

Au premier étage du grand théâtre, ces années dernières, pendait un rideau de lumière amarante, misérable et de mauvais goût. Rideau de salon provincial, qui pouvait sembler en accord avec les ornements de la façade quand on regardait la façade dans le détail. Mais l'ensemble, on le voyait mal. On préférait les réclames en lettres nettes, l'éclairage des boulevards.

Cette nuit, l'Opéra s'éclaire comme un décor, un beau décor qu'il est. Le dôme écrasé, vert et or, se gonfle au-dessus des mouvantes colonnades et les statues gesticulent plus noblement. Tout au sommet de la pièce montée, le génie qui tient une lyre ne vous présente plus un objet ridicule mais un signe du zodiaque. Et tout l'édifice, sous la protection de la lyre, perd sa viscosité de méduse décorative, s'ordonne pour la musique et la danse, retrouve sa beauté dans un aveu de sa laideur... Il s'adapte à sa fonction. Il rayonne mais du dedans, croirait-on, et l'effusion d'une âme orgueilleuse, frivole, Second Empire, donne du prix à son corps même, difforme et couvert de verrues. On songe à ces fines coquilles dans lesquelles, sur une table de boudoir, une lampe électrique imite le bruit de la mer, sa phosphorescence; à ces citrouilles aussi, à ces vulgaires potirons, que nous creusions, enfants, pour les abandonner dans une haie, après avoir allumé à l'intérieur une bougie. La citrouille (ce pouvait être encore une betterave assez grosse) avait des yeux flamboyants, un nez et une bouche quijetaient des flammes et l'on s'imaginait l'effroi du paysan faisant le signe de la croix quand il apercevait, au détour du sentier, le rictus du gnome dans les épines.

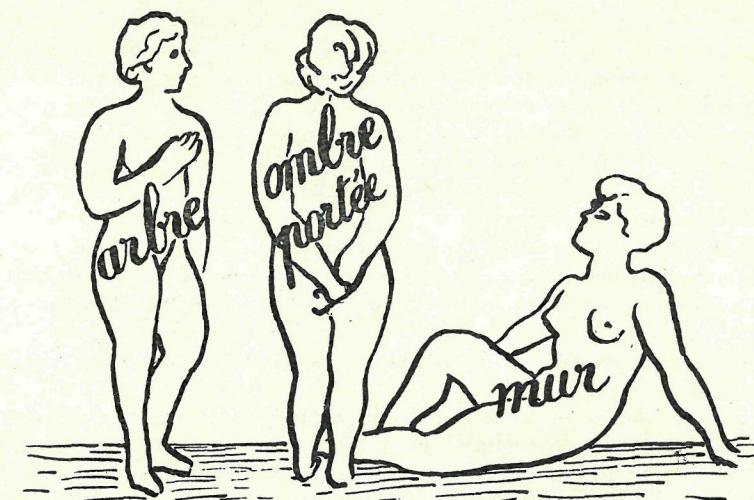
Plus beau, plus pur, plus émouvant que l'Opéra, l'Arc de Triomphe est un catafalque sans cierges. Mieux, peut-être, la cathédrale, ouverte à tous vents, d'un culte nouveau. La religion du Soldat inconnu, dont nous honorons les reliques, déroule sous la haute nef ses pompes imitées du cérémonial catholique. Tous les jours, salut à six heures, bénédiction de la flamme. Aux grandes fêtes, assemblée solennelle, avec défilé des confréries, procession militaire et civile. (Il y a déjà eu sacrilège, hélas! et cérémonie expiatoire, exorcisme.) Depuis quelques semaines, dans les flancs de l'édifice, on peut visiter un petit musée de l'Inconnu : c'est la sacristie avec le trésor.

Tout cela, je m'empresse de l'ajouter, je le respecte. Et je ne permets pas à mes amis communisants de blaguer l'exposition sous l'Arc de Triomphe du cercueil de Foch (vision d'ailleurs inoubliable), eux qui, s'ils étaient à Moscou, trouveraient sublimes le mausolée de Lénine au Kremlin et le long cortège de peuple qui serpente vers la momie. Il va de soi, pourtant, que le culte de l'Inconnu, n'a donné lieu que trop souvent à des palinodies ou à des farces regrettables. Que le premier Elan blanc ou le premier Işıy Brachot venu ait le droit, se faisant passer pour un représentant de la race rouge ou de l'art belge, de prendre devant l'objectif, avec toutes ses plumes sur le dos, toute sa barbe sur la poitrine, une pose avantageuse, les yeux fixés sur la dalle sacrée... voilà qui me paraît un défi au bon sens et à la pudeur, voilà qui me ferait sortir de mes gonds si je n'avais quelque idée et quelque pratique de la bêtise humaine. Mais je m'écarte trop de mon propos.

Donc, pour les funérailles de Foch et pendant la veillée nocturne, l'Arc de Triomphe avait été pourvu d'une sorte de képi tricolore, plus curieux sans doute que vraiment beau. Mais le onze novembre le bloc entier s'est allumé, camée colossal au flanc duquel la Marseillaise de Rude a pris son vol d'un élan plus vigoureux.

Sous la douche des projecteurs, les monuments rajeunissent. L'architecture parle un langage sévère, dépouillé, retentissant. C'est alors que Paris mérite le nom de ville-lumière. Par leur sobriété, ces illuminations répondent au goût d'aujourd'hui, au sens que nous espérons avoir retrouvé d'une certaine grandeur unie à une certaine pureté. Et l'on connaît des gens d'un autre âge, d'un autre monde, qui regrettent les papillons du gaz et les lampions de leur vingt ans. Ils trouvent que la lumière nue, ça « fait pauvre » ou que la grâce « bien parisienne » n'y est pas.

Mais nous aimons cette façon de jouer avec les surfaces simples, l'espace et l'« élément lumière » que nos peintres conçoivent autrement que les peintres impressionnistes mais n'ont jamais pu négliger. Et pour comprendre ce que l'on éprouve dans la féerie de la Concorde illuminée, il faut être sensible à la poésie que Man Ray sut capter dans les « rayographs » exposés aux Quatre chemins. Des objets quelconques, dont la silhouette blanche se découpe sur une feuille de papier noir, nous touchent comme s'ils avaient acquis soudain quelque mystérieux pouvoir évocateur, incantatoire. Qu'est-ce donc, sur l'écran de la nuit, quand apparaissent les squelettes des monuments de Louqsor ou du Paris royal, impérial, comme si, par miracle, du fond des âges, ils venaient à nous, échappés à la catastrophe où la capitale se serait abolie, anéantie? On croirait marcher dans un rêve.



René Magritte

PUISSEANCE DU MARCHAND

par

PIERRE COURTHION

Ces hommes, B..., S..., R..., que je tiens pour de vrais peintres comme ils sont peu généreux — et peu artistes. Ils font fortune, et vous ne leur ferez pas perdre un sou pour une idée.

L'art a toujours coûté cher, presque toujours. On dit que Phidias demandait pour un buste la somme correspondant à deux millions cinq cent mille francs de notre monnaie. Gabriel de Saint-Aubin vendait à des prix incroyables ses gravures aux princes et aux impératrices. Plus près de nous, Meissonier, la plus belle barbe du XIX^e siècle — trilobée, furieusement possessive — se faisait payer cent francs le centimètre carré de peinture (il est vrai qu'il fourrait, dans des cadres minuscules, un homme, une table et une fenêtre, que le monsieur se reflète dans la fenêtre, la fenêtre dans la table et que la table renvoie le reflet du reflet dans la prunelle du monsieur).

Les « poires », ce sont les écrivains; ils cumulent pour arriver tout au plus à manger, à se chauffer et à dormir.

L'aquaftiste B... disait hier, à son éditeur : « Je choisirai le texte commandes. En une journée de peinture, je gagne trois gros billets...»

Vraiment, on ne les attrapera plus avec des idées!

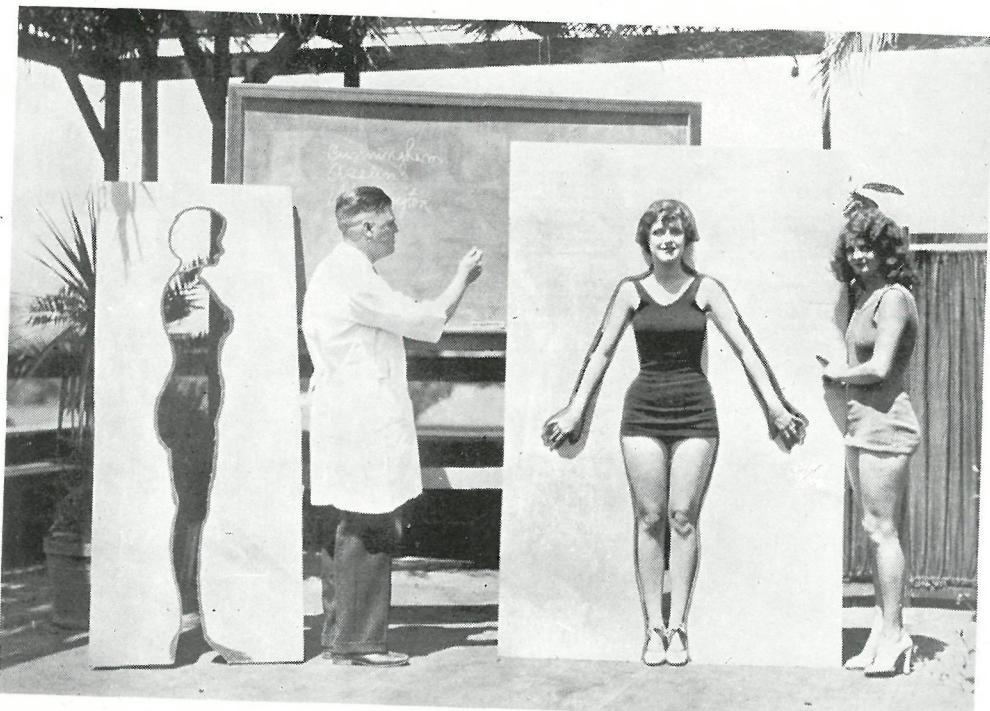
Essayez de présenter à R... un manuscrit de poèmes. Il vous dira : « Non, je n'ai déjà plus le temps de travailler, je suis surchargé de commandes. En une journée de peinture, je gagne trois mille francs... et vous voudriez me laisser moisir sur des gravures? Mon pauvre ami (il s'attendrit), si j'avais l'assurance que cette illustration vous fasse gagner une centaine de mille francs... Alors, qui touchera? l'éditeur? Un homme que je ne connais pas et dont je remplirai les poches! Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible. » Vous dites : « Pourtant, l'amitié... » Pour couper court, il vous interrompt : « Pensez que je n'ai pas donné la moindre chiure de tube à ce pauvre bougre qui vient de publier un livre sur moi. »

Combien d'années de misère pourtant, et de « trimard » sur les routes, combien de toiles échangées contre un habit, un traitement chez le dentiste, un repas de bistro! Tout cela, derrière lui, derrière eux — oublié!

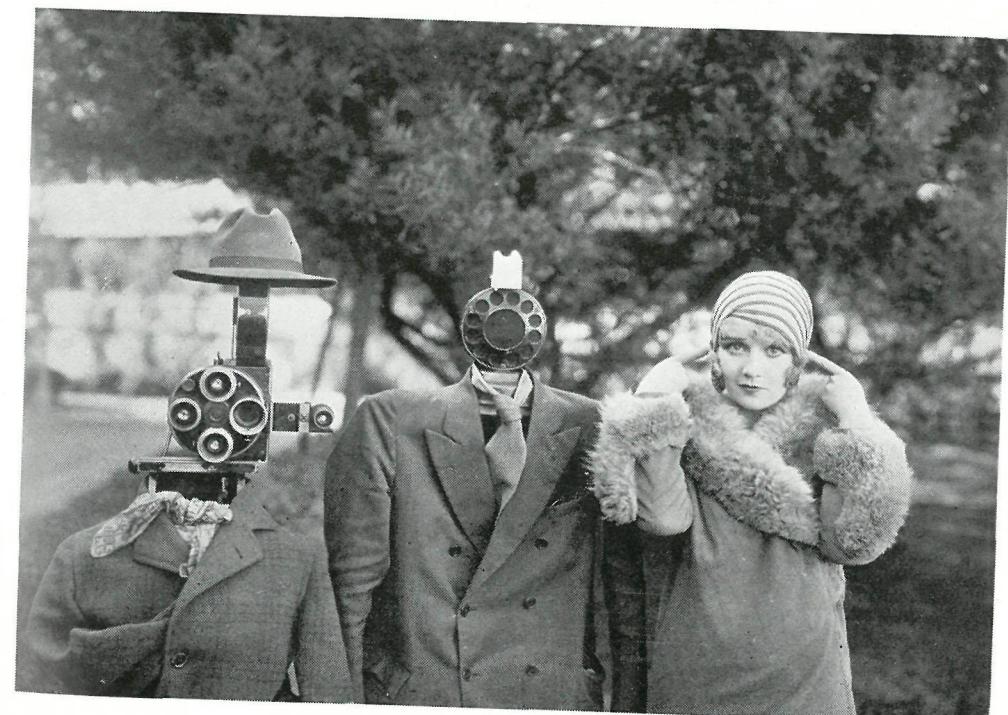
Maintenant, ils sont à la mode. Ils sont riches. Ils font du 120 à l'heure.

Il vivait bien tranquille dans son village, ce brave homme de pépiniériste. Le soir il mettait les coudes sur la table, et rêvait à des couleurs en mangeant son camembert. Un beau jour, on découvre Bau-chant. On vend sa peinture. Diaghilev lui demande un décor pour les Ballets russes. L'autre devient un grand homme dans sa petite maison

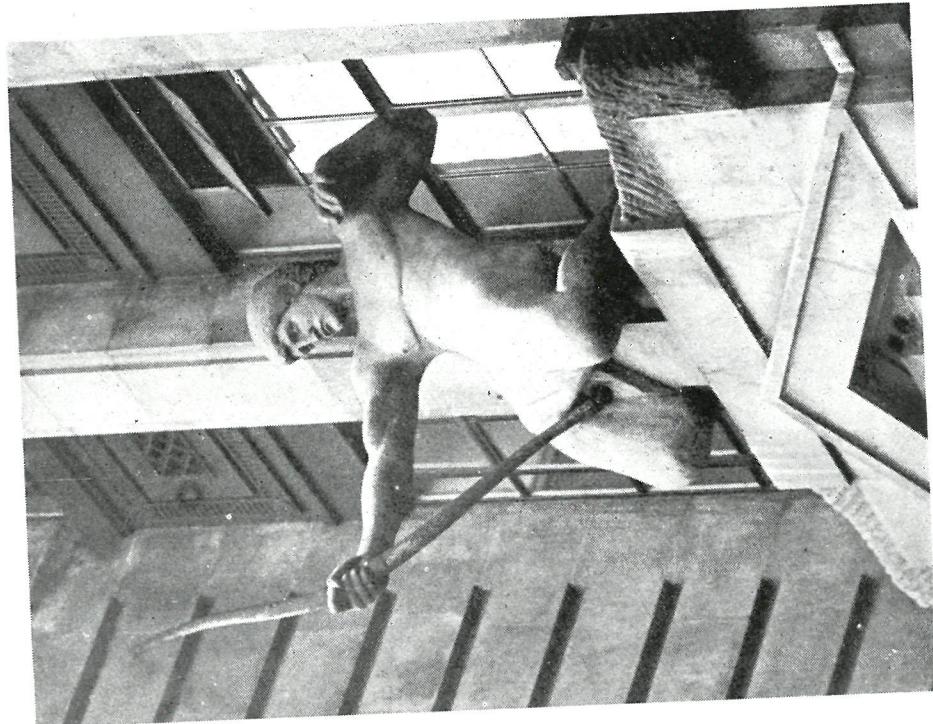
Ainsi va le monde



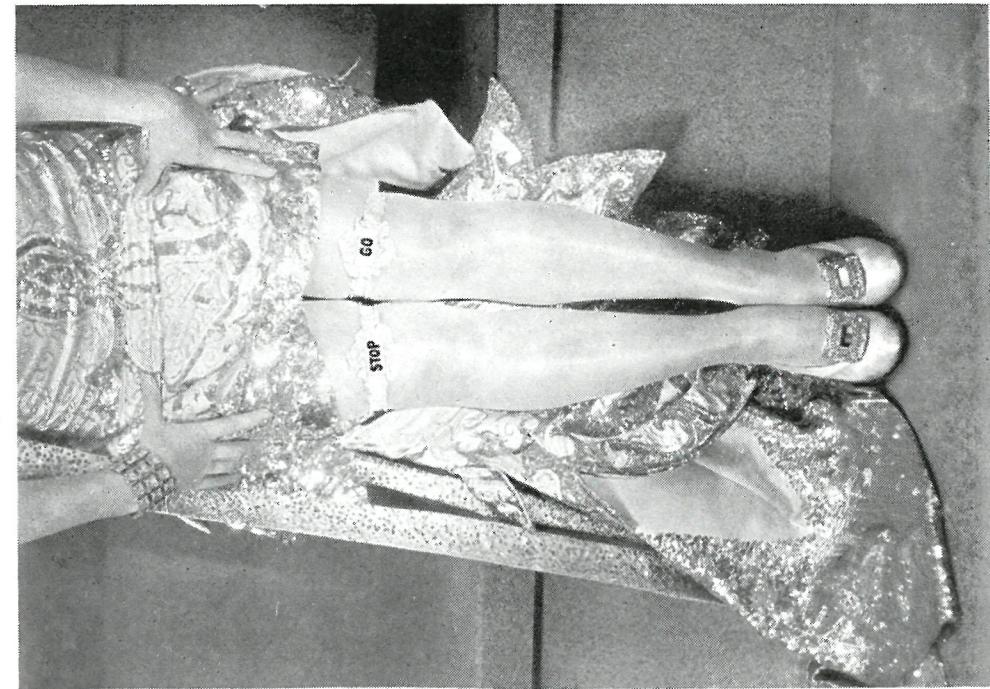
Le dernier naturaliste



Voir ou entendre



Les allusions perdues

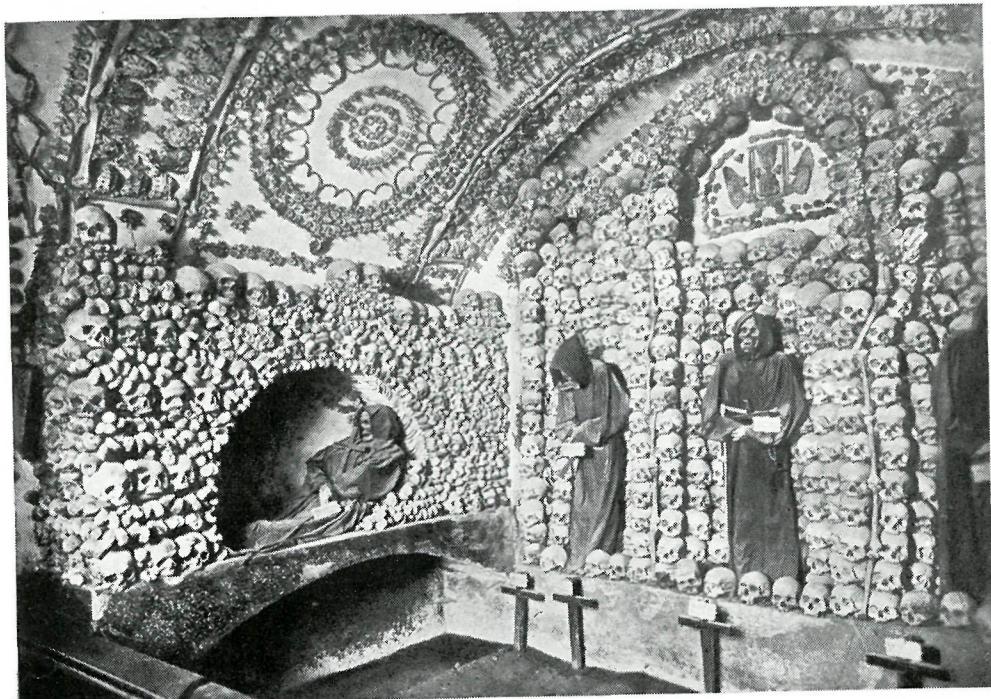


L'entrée en matière





La vierge au donateur



Concessions à perpétuité

carrée. Et désormais, en entrant dans les auberges du pays, il affirme, en tripotant sa barbe : « Je suis un grand peintre, vous entendez, un grand peintre. »

Derrière eux les marchands, la forte clique des marchands : les seuls personnages qu'ils écoutent, qu'ils respectent et dans la société desquels ils se complaisent.

Les marchands chauffent leurs « poulains », suivent leurs relations, contrôlent chacun de leurs gestes.

Le critique ne compte pas. Bâton gênant dans les roues.

Picasso passe ses soirées rue la Boétie, en compagnie des vendeurs de tableaux (ceux qui vendent les toiles au numéro, suivant la dimension du châssis : un Derain de 10, deux Modigliani de 25, trois Chirico de 50).

Et quelle confusion !

Tous les dessus de porte, toutes les peintures de foire, toutes les bohémiennes endormies sous des ciels enlunés, tous les singes dans des cocotiers, tous les ponts avec trois arbres allongés et un petit bonhomme qui pêche à la ligne : c'est du douanier Rousseau.

Un nu, deux nus, des nus, à la chemise, à la guitare, au balcon et au masque — et ceux de M. Derain qui sentent un peu trop le tuyau de pipe.

Cette maison, sur les bords du Zuyderzee, au milieu d'un grand parc. Tous les mois, un monsieur à chapeau melon vient sonner à la porte. Il arrive de Paris. C'est le rabatteur de Lyon, le marchand du Faubourg-Saint-Honoré. Il apporte en dépôt des tableaux de toutes sortes : une nymphe dans un bois — Corot; une tête méconnaissable sous les couches de copal — Daumier; un paysage du Doubs, rochers, arbres et rivière — Courbet.

Et c'est ainsi que des braves gens vous disent, le plus sérieusement du monde : j'ai un Corot, je possède un Daumier.

Les sculpteurs sont plus forts : ils vendent chez eux.

Les peintres? Trop souvent ils livrent leurs toiles comme un fabricant d'automobiles ses voitures. La signature se vend cher, vive la signature. Le reste importe peu. L'artiste seul est en cause : cela fait partie des comptes à rendre à la postérité. Pour lui faire oublier ces vétilles, le marchand achète à prix d'or sa signature, avec un peu de peinture autour, mélancolique et prétentieux paraphe.

Adulé, encensé, assailli, je plains le pauvre peintre, le « grand peintre », emprisonné dans le tourbillon des chèques et des nouveaux moyens de publicité que lui propose l'Amérique :

APPORTEZ UNE IDÉE, VOTRE FORTUNE EST FAITE !

On leur demande d'arriver à New-York, sur un avion décoré par eux.

Ils se défendent comme ils peuvent contre les faux succès, l'engourdissement du bien-être, le marchand qui les pousse à bâcler.

Mais la tentation est quelquefois trop forte.

La misère était plus facile : un poulet rôti la chassait.

« Que voulez-vous, disent-ils, ce rythme de l'argent s'accorde au rythme de la rue, haletant comme lui, grinçant comme une roue, écoutez... » (Sur un fond de rumeur — les foules, les cafés, les hurlements des gares. — Trépidations. Démarrages. Coups de claxons et de trompes. Cris d'une femme qu'on écrase. L'air pue la benzine.)

L'or et la rue en veulent aux poumons de l'homme, à sa pauvre tête secouée, à son cœur qui s'éccore, à...

— Mais, nom de Dieu, que faites-vous ici, quand il y a la campagne!...

— Oui, je sais, je sais bien, mais les facilités, les rencontres, le sentiment d'être un rouage, une nécessité, le besoin de varier, de pouvoir varier quand on veut, la faiblesse de trouver des gens qui comprennent et, surtout, la possibilité d'avancer sans avoir à parcourir ce chemin vicinal, toujours le même, où les autres ont passé, avec le gendarme qui compte vos pas pour que vous ne brûliez pas les étapes : un deux, trois, quatre, cinq... un, deux trois quatre...

Verbiage que tout cela! Il pense à part lui : « Rien à faire, je ne peux pas quitter mon marchand. »

Voyez, rue de Seine, cette profusion de galeries (et il s'en inaugure chaque jour!). Nus pas tout à fait nus, aux transparences soulignées, aux jarretières équivoques, aux bas désordonnés, chambres de rêve, aux matins au kirsch, lapins fantastiques, tout cela fait ananas au kirsch, matins d'automne, veaux entassés carrefour de Buci où, en peignoir de zénana, ces dames du *Panier fleuri* viennent faire leur marché. Au milieu de l'encombrement et du tapage, dans de longs couloirs sans air, la peinture s'aligne. Le marchand qui sent la térébenthine pose au monsieur difficile : « Ah! oui, vous aimez ça? Moi, vous savez, la peinture... j'en vois tellement passer... » (Celui-ci a une vaste galerie où, pour faire « chic », il n'accroche que deux toiles)... Ils disent ça avec un petit air faussement malheureux, comme les poètes de la N. R. F. quand ils éditent un livre.

Les galeries se succèdent, étouffant de vieux libraires, humiliant des *Vins et Charbons*, faisant gicler leur lumière sur la rue naguère obscure et où brillaient d'un éclat turbulent les peignes du coiffeur.

Les antiquaires se transforment : une coupe de fruits artificiels, un paravent japonais, un fauteuil Napoléon III sont remplacés par un Vlaminck, un Dufresne, un Lhote : peintures.

Tout à coup, c'est fini : l'Institut. Les bouquinistes secouent leur poussière comme un encens sous le nez de la statue de Voltaire. La peinture se noie dans la Seine. Vous pouvez courir : elle ne reparaira qu'avec Jeanne d'Arc, à Saint-Augustin. Avenue de l'Opéra, le vieux chromo fleurit encore, horriblement rajeuni, sans plus avoir toutefois cette bonhomie empantouflée ou cette apparence éminemment philosophique que prennent les *Agés de la Vie* aux murs des cabarets de sophique; il est retouché, huileux, d'un goût inqualifiable. Près de l'Hôtel du Louvre, dans le tohu-bohu de la circulation, un Beethoven en couleurs joue du violon sur la reproduction d'un Balestrieri.

Rue la Boétie, cela change. D'une fenêtre tombe un tapotement de machines à écrire. Des voitures aux chauffeurs endormis sont rangées au bord du trottoir. De temps à autre, silencieusement, un monsieur pousse la porte d'une galerie.

Dans l'éclat des vitrines, des natures-mortes cubistes proposent au flâneur leur passionnant jeu d'échecs. Des ventres de guitares ont des ovales de matrones. Le papier de ce « caporal ordinaire » est vraiment céruleen.

Et là, en face, qu'est-ce? Arp? Non... pourtant... attendez : Picasso. Et ça? Picasso? Je crois bien que oui... non... il me semble... C'est tout de même agaçant à la fin, je n'arrive plus à les reconnaître!

Et puis, quelque chose d'infiniment prenant et délicat comme une musique très douce : un jardin mouillé de Bonnard.

La gueule de ces marchands derrière les vitres brillantes. Combien y en a-t-il qui soient susceptibles de la moindre émotion?

Voyez Moïse, par exemple, Moïse qui se dit le plus gros marchand d'art du monde, le roi de la peinture. Tout en lui n'est que juiverie. Il dit : « Hier, à Chantilly, mon cheval... » (Il partage les frais d'entretien de ce cheval avec Frédéric, un autre marchand, son voisin; il ne possède donc qu'un demi-cheval de course!)

Moïse achète tout : revues à terminologie papoue, esthéticiens vasouillards, conservateurs marrons. Moïse connaît seulement ce qu'il achète — et ce qu'il vend.

Il a des mots fameux : « Quand je suis content de mes peintres, je les augmente. »

Chez Moïse, un soir de réception. Les pouces aux entournures de son gilet, les doigts en papillotes, le patron se promène au milieu de « ses peintres ». On parle de Pompéï. Et, tout à coup, Moïse : « Mes amis, je vais vous montrer quelque chose que vous n'aurez sans doute jamais vu. » Il ouvre un secrétaire. Les autres contemplent, ahuris, un million en billets de banque.

Il faut voir Moïse dans sa boutique, dans le luxe marmoréen de sa boutique. Ses garçons le regardent avec des mines de chiens battus. Son air de dire aux sollicitateurs, les nouveaux peintres qui se présentent dans son jeu : « Je n'y suis pour personne. Si vous voulez faire anti-chambre, allez chez mon frère. » (Son frère vend aussi des tableaux : l'âne frotte l'âne.)

Rarement les peintres parlent des marchands — par prudence. Mais tous parlent d'Aaron, le frère de Moïse, un petit bonhomme sec comme une mandragore. Longtemps, Aaron a eu la manie des figures géométriques bien ripolinées. C'est dire qu'il était à cent lieues du cubisme. Il patougeait dans la tôle ondulée. Maintenant, il commande à ses artistes des petits objets bien époussetés, bien luisants, bien nets. Aaron aime le brimbobion, le bibelot d'étagère, les petits animaux en Copenhague, le trompe-l'œil sans bravoure. Son goût pompier saute du dessus de pendule à la grande machine. On connaît sa mégalomanie des appartements décorés, genre « revue à grand spectacle ». Aussi, impose-t-il à ses peintres des sujets de circonstance : à celui-ci, il demande des personnages de la tragédie antique; à celui-là des masques de la

comédie italienne; à tous des ruines, des colonnes ébréchées, des amphithéâtres de pacotille.

Un jour, je suis entré dans la boutique d'Aaron. Un de ses « poullains » m'accompagnait; ce dernier, un grand peintre (car c'était un grand peintre), tremblait littéralement dans ses culottes en proférant quelques membres de phrases dont je fus frappé de l'incohérence.

— Vous devriez avoir honte... dis-je au peintre. Vous laisser intimider par un si vilain monsieur!

— Que voulez-vous? me répondit B... Commercialement parlant...

C'est ainsi que les peintres eux-mêmes sont entraînés par le marché des œuvres d'art. L'argent emporte tout: l'opinion, l'admiration, le talent.

Ces marchands, des enrichis pour la plupart, vivent côté à côté rue la Boétie, aussi bien prêts à s'associer en vue d'une spéculation que décidés à se jouer un tour. Certains, comme Bélisaire, sont réellement plaisants. Je me rappelle la visite que je fis un jour à Bélisaire (il m'avait convié à venir voir sa collection).

Il se promenait dans ses appartements de l'avenue du Bois, une canne somptueuse braquée devant lui comme une épée. Je crus d'abord qu'il allait me pourfendre. Mais, bon garçon, il me raconta sa vie.

Petit commis de banque obscur et souffreteux, il aime la peinture, achète les premières œuvres du Douanier, collectionne quelques Modigliani (alors ils ne coûtaient pas cher!). Puis il se jette sur les fétiches africains. L'art nègre ne se vend pas. Pour quelques francs, Bélisaire obtient de très beaux morceaux. 1914, Bélisaire fait « mousser » l'art nègre. Apollinaire en parle dans ses poèmes de tranchée. L'élite, la généreuse élite des snobs, toujours prête à défendre les nouveautés, adopte le drapeau de l'art nègre. Et Bélisaire revend ses « nègres » à prix d'or. Bélisaire s'enrichit. Bélisaire est riche.

Echauffé par son récit, Bélisaire versa la fine dans des hanaps énormes. Nous choquâmes nos verres. Cela faisait tout un bruit de cloches. Bélisaire me fit remarquer que le geste que nous avions là, tous les deux (bing, bang) avait une signification.

Bélisaire prend son rôle au sérieux. Il appelle les marchands des *esthéticiens professionnels*.



Marc Eemans

LES ARTS

CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES

par

ANDRÉ DE RIDDER

La grande peinture contemporaine à la collection Paul Guillaume (1). Sous ce titre, M. Waldemar George vient de publier un des livres de critique les plus passionnantes qu'ait inspirés l'art contemporain. L'étude détaillée, fort intéressante en soi, de la collection privée du grand marchand parisien, M. Paul Guillaume (destinée, paraît-il, à être transformée en musée public, plus tard) fournit à M. Waldemar George l'occasion de dire sur la peinture d'aujourd'hui quelques vérités premières de la plus grande importance, lui permet même de tracer une sorte de tableau d'ensemble de cette peinture, d'un esprit synthétique non seulement averti mais téméraire, toujours attristant et même troublant. M. Waldemar George est de ces critiques à qui leur culture permet de rechercher les idées générales. Par moments, il s'y attache même avec une constance extrême, au point de compromettre sa liberté d'appréciation, d'entraver la souplesse naturelle de son intelligence si

(1) Ed. des « Arts à Paris », 1929.

curieuse. Guidé par les théories dont il s'entoure avec tant de plaisir, il voit son jugement sur certains artistes s'enfoncer dans des voies singulières, celles-là même où son instinct, son goût ne l'auraient pas conduit, s'ils ne se sentaient en quelque sorte commandés par ces conceptions. Explique qui pourra le rôle qu'assigne M. Waldemar George à un peintre aussi peu aventureux que M. André Derain, par exemple. Même des artistes sereins ou joyeux comme Matisse — et dans le passé Renoir — sont adaptés, presque de force, dans le cadre d'une peinture « maudite », révélatrice des troubles, des fermentes pervers, des poussées révolutionnaires d'une époque comme la nôtre. Il n'empêche qu'en fin de compte j'attache infiniment plus de prix à une critique de partisan et de théoricien comme celle de M. Waldemar George qu'à celle des fantaisistes et des capricieux, pour qui l'art n'est que la divertissante manifestation, et la plus précaire, d'une époque sans liens, sans unité, voire sans âme : un jeu fortuit, ne dépassant pas certaines expériences techniques, strictement « picturales ». Quant à M. Waldemar George, l'aventure et le mystère, aussi bien que la révolte, lui tiennent à cœur. Il n'a aucun scrupule à les affirmer avec force.

L'idée centrale autour de laquelle gravite l'argumentation de ce livre, est celle de la décadence. Pour M. Waldemar George, pénétré des idées de Spengler et de Keyzerling, l'art d'aujourd'hui est celui d'une époque en plein déclin. De ce temps pourri, où sonne le glas de notre vieille culture occidentale, l'art est l'un des indices les plus marquants. Sans le vouloir, M. Waldemar George rejoint ici le raisonnement des Mauclair et autres croque-morts qui, eux aussi, découvrent dans les récentes manifestations artistiques les symptômes de la maladie ou de la folie, de la perversion des mœurs, de la barbarie, du déséquilibre. Aussi bien ne se lamente-t-il aucunement sur cette déchéance d'un ordre établi, déjà ancien, mais s'en réjouit-il au contraire, avec une sorte de sombre fureur et de délectation morose. Les « mauvais génies », il ne les honnit pas, mais au contraire les exalte, approuve l'œuvre de désagrégation qu'ils révèlent, dont ils ne sont pas seulement les victimes, mais en quelque sorte également les promoteurs, et qu'ils aident à accom- plir. Accordant ses préférences à l'esprit de négation plutôt qu'à celui de tradition, n'ayant cure de défendre un ordre social, éthique et esthétique qu'il exècre, c'est avec enthousiasme qu'il salue en certains peintres, un Picasso et un Chirico par exemple, les agents de la fin d'un monde, sur les ruines duquel ce critique imprécatoire n'a pas honte de danser et de chanter. Il loue M. Paul Guillaume précisément pour avoir placé sa collection privée sous le signe de cette malédiction, de cette pourriture, de ce qu'il appelle lui-même une activité « mal-faisante » et « subversive ». Autant dire que M. Waldemar George ne découvre la peinture d'aujourd'hui que sous un angle spécifiquement dramatique. L'importance qu'il accorde à ses données « plastiques », qui, pour d'aucuns, demeurent essentielles, ne peut donc être que fort limitée.

A propos de Derain notamment, qu'il a combattu comme nous continuons à le faire, avec acharnement, à cause de la tendance néoclassique que ce peintre représente, il se risque à une profession de foi fort caractéristique : « J'ai combattu Derain aussi longtemps que j'ai consi-

déré l'histoire de l'art plastique comme une histoire des formes. » La peinture n'est pas que forme, je le veux bien — et c'est pourquoi notre idéal de jadis, « le constructivisme », ne tient peut-être plus tout à fait debout, — pas plus qu'elle n'est seulement recherche coloristique — ce qui condamne le « fauvisme » autant que l'« impressionnisme ». Elle est également esprit. Pour M. Waldemar George, c'est même cet élément-là qui l'emporte sur tous les autres. Sans hésiter, et par le fait même, il assigne à la peinture une mission extra-picturale, qui, à son avis, ne peut être que révolutionnaire, comme elle pourrait, de l'avis d'autres commentateurs, être foncièrement conservatrice. Alors que pour moi, ce rôle se réduit à une confession strictement humaine, dépourvue de tout parti-pris, éloignée de tout souci moral ou politique. Pourquoi, si nous reconnaissions à Waldemar George le droit de ne rechercher dans l'art que les facteurs de désordre et de bouleversement, ne pas laisser faire lorsque d'autres utilisent l'art à des fins de moralisation bourgeoise, de défense sociale, d'éducation ? Je ne puis admettre que cette façon de placer l'art au service d'une idée étrangère à ses propres fins — plastiques et humaines — puisse être la bonne pour apprécier sainement, sereinement la création désintéressée de l'artiste. M. Waldemar George, si bon juge en général, pénétrant analyste, a succombé, dans ce singulier livre, à un esprit d'interprétation tendancieuse. Il a été amené aussitôt, pour justifier le choix d'un marchand d'art ami (choix, au reste plus arbitraire que le défenseur et l'explicateur de la collection P. Guillaume ne le présuppose), à revenir sur certaines de ses opinions de jadis, à modifier et interpréter les autres pour les besoins de la cause. Le tableau d'ensemble qu'il trace de la collection Paul Guillaume et, à travers elle, du principal secteur de l'art contemporain même (encore qu'échappent à ce bilan des artistes comme Braque, Léger, Dufy, Segonzac, Chagall), est par trop pessimiste, vu sous l'angle exclusif de ce malaise que M. Waldemar George éprouve personnellement avec tant de ferveur, de cette « pourriture » à laquelle il se complait. Si bien des peintres caractéristiques de notre époque, plus sains, plus virils, peut-être aussi plus passifs, font défaut à la collection Guillaume (et serait-ce vraiment par pré-méditation ?), il en est d'autres, qui font partie de cette collection, chez qui il est bien difficile à un esprit non-prévenu, ne prenant pas ses désirs pour la réalité, ne cherchant pas dans les autres ce qu'il représente lui-même, de retrouver les noirs desseins, les violents penchants que M. Waldemar George leur assigne.

Pris dans son ensemble, l'art contemporain est loin de correspondre à une fin, un aboutissement. D'une part, j'y découvre une *suite* (parce qu'à mon avis cet art, quelque nouveau qu'il soit, rejoint une tradition, renoue avec un passé), d'autre part, j'y vois également un *point de départ*, promesse de toute une évolution future, qui peut devenir des plus fructueuses. Une ère qui commence plutôt qu'un stade qui finit. Je pense même que le revirement (appelons-le, si vous voulez : la révolution), mais, dans ce cas, considérons celle-ci comme aboutie ou tout au moins comme accomplie en partie), provoqué dans la peinture par les mouvements successivement baptisés de cubisme, futurisme, expressionnisme, surréalisme, etc., de 1910 à nos jours, nous place au début d'une époque plus brillante que toutes les précédentes. Une nouvelle

Renaissance pour notre déjà vieille, mais encore si jeune culture d'Occident. Et de cette Renaissance, nous cueillons les premiers fruits d'or.

Que parmi nos peintres, il puisse s'en trouver deux ou trois qui représentent en quelque sorte une forme d'anémie, de désespoir, une aspiration au néant, un besoin de perversité, une volonté de destruction, pourquoi n'en serait-il pas ainsi, alors qu'il s'en est rencontré de semblables à toutes les époques, êtres d'exception qui ne font que mieux confirmer la vitalité, l'entrain, l'énergie de leurs congénères? Picasso, que M. Waldemar George invoque pour sa thèse, je suis aussi tout disposé à le prendre pour exemple-type de la mienne. Il n'est pas d'artiste d'aujourd'hui dont l'incessant besoin de renouvellement, si même il trahit cette inquiétude qui constitue le meilleur ferment d'une âme ardente et noble, témoigne en même temps d'une alacrité, d'une puissance, d'une fécondité, qui sont bien aux antipodes du concept de décadence.

M. Waldemar George aborde d'autres idées générales du plus vif intérêt, à propos de Picasso notamment l'opposition Nord-Midi, Occident-Orient, où il rejoint M. Uhde. Tant est-il que là encore il y a ample matière à glose, et je regrette que la place me soit trop mesurée pour m'y aventurer. Féconde et ingénieuse tout autant sa théorie du baroque, sur laquelle il me sera probablement donné de revenir à propos d'un autre livre de M. Waldemar George, fraîchement sorti de presse, *Le Dessin français de David à Cézanne*.

De tout ceci, il n'en ressort pas moins que M. Waldemar George est, parmi nos critiques d'art, un des seuls à nous passionner par tout ce qu'il écrit. Il ne nous laisse jamais indifférent.

Dans le livre même que je viens de signaler, les passages les plus aigus, les plus percutants abondent. Le portrait qu'il trace de M. Paul Guillaume est digne de Saint-Simon. Son analyse de Picasso et de Chirico, par exemple, le mode suivant lequel il situe Cézanne et Renoir appartiennent aux exemples les plus élevés de la critique d'art. Il a la foi et la passion de son métier. Il aime la polémique. Son livre est une œuvre de premier ordre.

* *

Parmi les critiques d'art belges que l'on écoute, à l'étranger comme chez nous, M. Georges Marlier occupe une place enviable. Il possède des dons divers et qui cependant se concilient harmonieusement en une personnalité des plus modeste mais prenante : la constance, la loyauté, la pénétration, la netteté. Il voit clair et raisonne juste, de sorte qu'il ne devient jamais la victime des mots, ni celle des préjugés. Pour être docte, il ne manque pas de sensibilité. Il n'ignore rien de la littérature, ni non plus de la philosophie. Ces qualités-là le prédisposaient en quelque sorte à exercer la critique d'art avec une sûreté de goût et une perspicacité des plus vive, honnêtement et fermement, à la fois avec une conviction puissamment assise et un esprit de méthode sans défaillance. Grands sont les services qu'il a déjà rendus à la cause de l'art vivant, plus importants encore ceux que nous sommes en droit d'attendre de lui.

Jusqu'à présent, son activité s'était limitée à quelques revues, principalement *Sélection*, *Les Cahiers de Belgique*, *Le Centaure*. Voici main-



L'héroïsme de parade

Photo Wide World



Ramscappelle (1916)

Photo Antony



Photo Wide World

Le canon couvert d'hommes

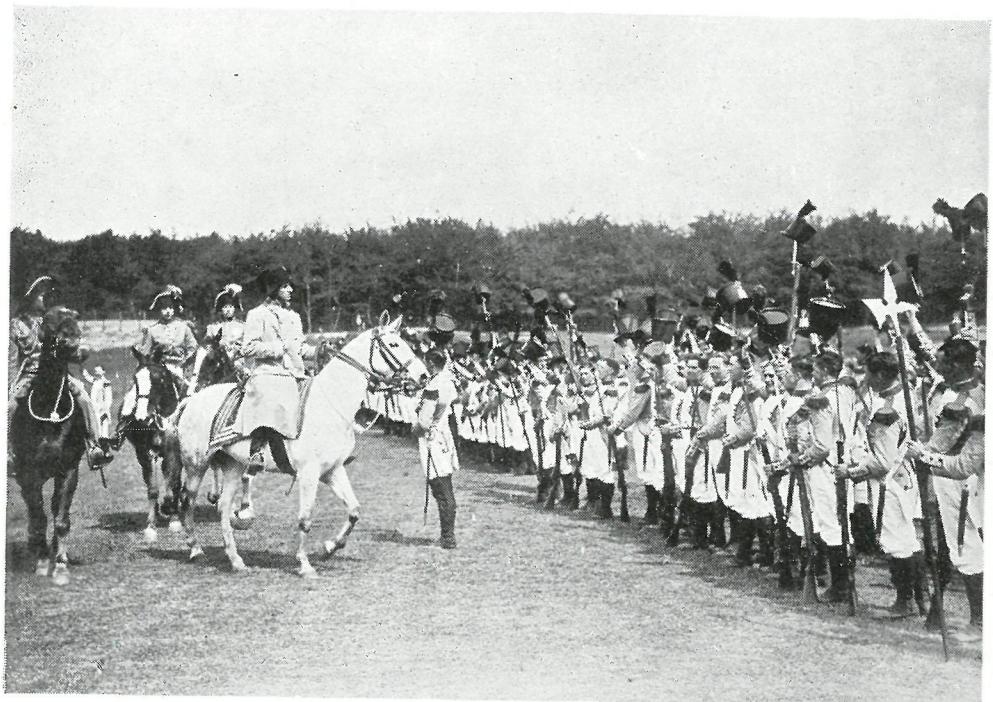


Photo Champroux

L'histoire glorieuse



Photo Antony

Les prisonniers (1917)



Photo Antony

L'Yser (1917)

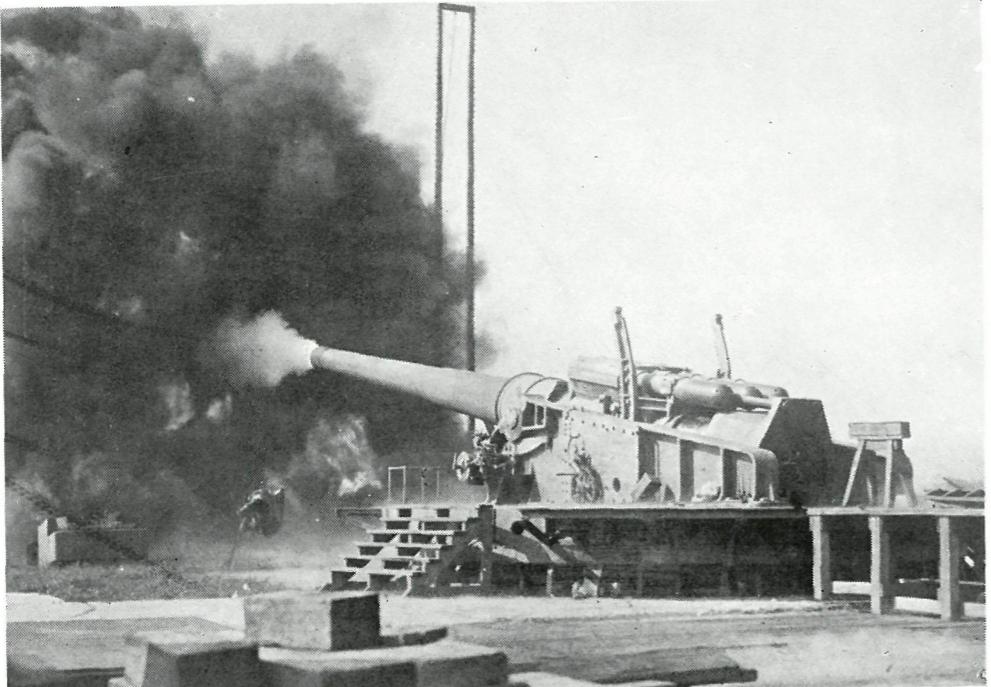


Photo Wide World

Mitraille neuve...

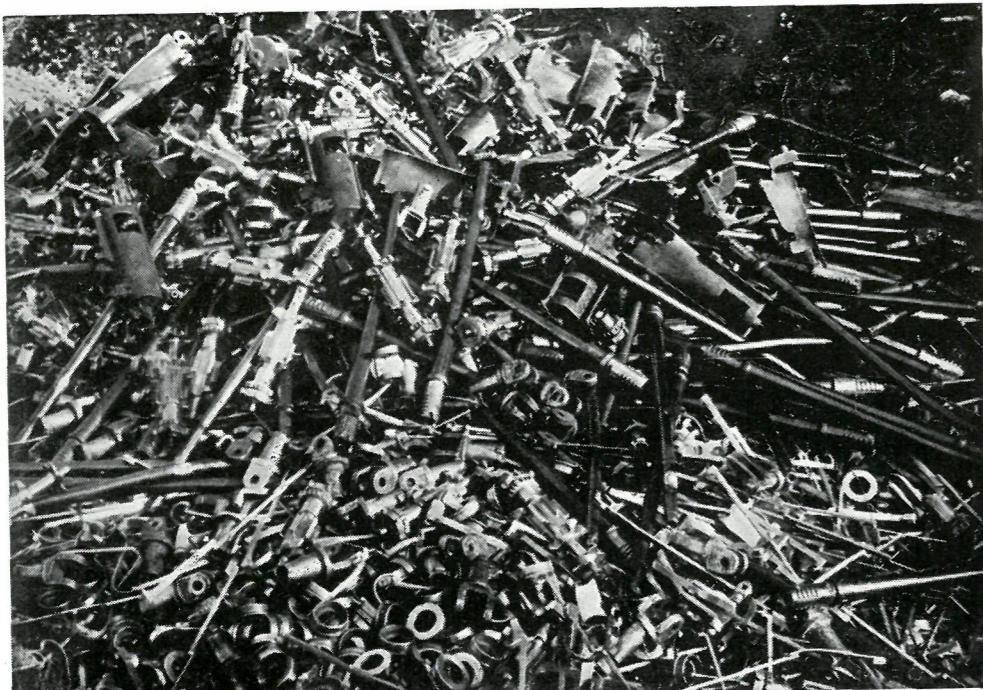


Photo Wide World

...et d'occasion

tenant *La Querelle de l'Art Vivant* (1), le premier volume qu'il publie. Il est léger — léger mais substantiel. Une brochure de 32 pages dans cette série des « Tracts de Sélection », écrits de doctrine et de combat, où parurent jadis *Pour réparer le retard et malentendu*, de Paul-Gustave van Hecke et *La Révélation de Seurat*, d'André Salmon.

En sept « plaidoyers », M. Marlier aborde quelques-unes des questions les plus importantes posées par les récentes recherches de nos peintres et sculpteurs. Il justifie *la Déformation*, principe fondamental de l'expressionnisme, en recherchant dans l'histoire l'exemple des plus illustres « déformateurs » : les Egyptiens, les Japonais, les Chinois, les Persans, les nègres, les Byzantins, les Romains, les Gothiques. Il met en valeur la *Poésie* de la peinture nouvelle (celle qu'il ne faut pas confondre avec ce soi-disant côté « littérature » que d'aucuns lui reprochent). Il nie la nécessité du *Sujet*, en affirmant que toute œuvre réalisée avec un maximum de recueillement et de talent est susceptible, quelle que soit l'intervention du thème qu'elle développe, de nous procurer des joies à la fois purement plastiques et authentiquement humaines. Il fait *l'Eloge de la Nouveauté*, afin de confondre tous ceux qui s'en tiennent délibérément à la beauté acquise, aux poncifs établis. Il discerne le rôle que joue à nouveau, dans tout un secteur de l'art nouveau, *le Trompe-l'œil*, artifice qui bat si puissamment en brèche le détestable vérisme. Il traite *Du Beau et du Laid*, s'en tenant à l'axiome d'André Gide : « c'est avec les beaux sentiments que l'on fait la mauvaise littérature », prônant ce laid, parfois si expressif, si émouvant, que certains avaient cru pouvoir exclure, à tout jamais, de leur conception bêtement idéaliste. Il se moque, pour finir, de ceux qui voient dans l'art actuel un *Retour à la barbarie*.

Par la variété des sujets et de ses points de vue, cette brochure constitue une excellente « défense et illustration » de notre mouvement esthétique contemporain. Peut-être aurais-je personnellement aimé que l'auteur s'étende sur quelques-unes de ses idées, développe et approfondisse certaines de ses gloses; la concision à laquelle il était tenu, le but de discussion, presque d'enseignement qu'il poursuivait l'en ont empêché. De même, si l'auteur a pu avoir quelque honte à insister sur tel ou tel argument, évident au point d'en paraître banal aux initiés, il ne s'est cependant point refusé à cette concession, au bénéfice de son si bien-faisant exposé même. Si les incompréhensifs consentent à le lire et le méditer, ils en retireront le plus grand fruit. Cette brochure répond donc parfaitement à la mission que son auteur s'était assigné. L'occasion ne lui manquera pas de revenir sur les idées qui lui sont chères. J'attends de lui une *Esthétique*, qui fera date.

*
* *

Et voici un autre critique, belge lui aussi, qui honore une profession bien compromise. Il est pourvu de toutes les qualités qu'il importe à un critique d'art de ce temps de posséder. Mais outre les facultés rationnelles, il a le don de poésie, élément des plus rares. Ce que Paul Fierens écrit, ne se distingue pas seulement par sa lucidité, mais vit d'une vie intense, frémit de sensibilité et de fantaisie.

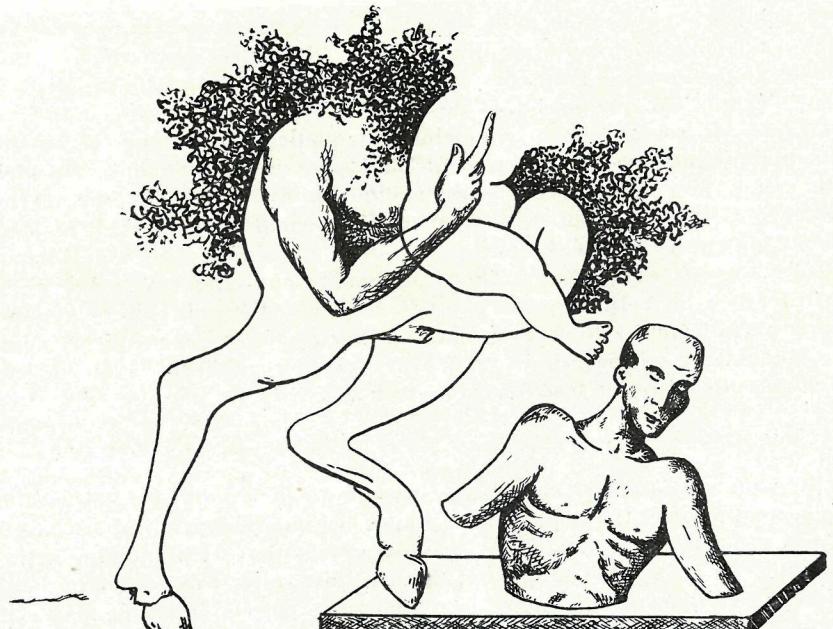
(1) Editions Sélection, Anvers, 1929.

La tâche n'est pas aisée d'avoir à consacrer une étude à Ensor ou à Chagall (1), après toutes celles qui ont vu le jour. La réussite de Paul Fierens a d'autant plus de valeur. L'on est étonné aussi de son pouvoir de synthèse, tel que celui-ci se manifeste dans ces deux brochures consacrées à des peintres si souvent analysés. En quelques lignes, c'est l'essentiel d'Ensor, c'est du nouveau sur Chagall que nous communiquons. Un critique plein de ferveur et de charme. Son exposé n'a rien de dogmatique; léger, il va se dandinant, en musant, en touchant à tout, sans s'y arrêter. Il peuple l'univers de la peinture de ses propres fictions, de ses rêves, de ses réactions sensibles, d'un sorte de songe gracieux et aïlé.

Ensor tient en dix pages où il y a de tout : de l'histoire, l'analyse de son œuvre, les stades de son évolution, des rapprochements avec le passé et le présent, la délimitation de son influence, tout cela pêle-mêle, avec ordre cependant, un ordre non pas rigoureux mais libre.

Le Chagall me plaît encore mieux. Peut-être Fierens n'a-t-il pas accordé au peintre proprement dit toute l'importance que mérite son art plastiquement si remarquable — son sens prodigieux de la composition, son anatomie solide et cependant féérique, sa richesse coloristique — mais il exprime par contre des idées très justes, délicates et communicatives d'émotion sur le rôle révélateur, presque magicien de l'œuvre chagallienne. Dans ce domaine le critique-poète se rencontre avec le peintre-poète, et de leur contact naît une étude d'une éloquence supérieure.

(1) Editions G. Crès, Paris, 1929. (Collection «Les Artistes nouveaux»).



Marc Eemans



René Magritte

INCOMPÉTENCE

par

ANDRE DELONS

On s'impatiente. Les plus malicieux sont bien contents, les plus indécis interrogent le ciel. Le cinéma parlant commence sa petite carrière. D'aucuns prétendent que voilà Charlie Chaplin bien embarrassé, car il n'a pas de voix, et sans doute autour de lui tout le monde parle. Comment va-t-il s'en tirer? On lui donne du « cas tragique », on trouve le temps long, on réclame « son prochain film » par un certain nombre d'échos rageurs et mal intentionnés. Qu'attend-il? mais qu'attend-il? Moi, je vous préviens d'avance, et même si j'ai tort, qu'il n'attend rien, sinon que vous vous taisiez. Je suppose qu'il veut voir l'effet que ça fait de s'entendre passer de mode, et combien il est divertissant d'écouter des sots vous blâmer, et vous menacer de penser à autre chose. On dirait d'un lever de rideau manqué. Pour ma part, je conçois fort bien qu'une destinée si magnifique se termine par le rideau de fer, le vrai, celui qu'on ne peut plus soulever, pendant que les gens tempêtent aux guichets. J'aimeraï aussi particulièrement qu'elle choisisse de finir par un four gigantesque, parfait, absolu, quelque chose comme un crachat définitif : le monde tirerait ses conclusions.

Cependant, aujourd'hui encore, il y a certaines choses à défendre, de beaux prospectus à distribuer la nuit, de belles farces à inventer, de

bonnes intentions à décourager. On y songe rarement. Je comprends bien pourquoi, et qu'il n'y a rien de plus accablant que l'expérience des films, les films et leurs hommes, et qu'il n'y a pas d'espoir là-dedans. Cependant...

Cependant voici : une histoire dramatique, terrible, lancinante, mettons « Le Vertige » par Marcel L'Herbier, il suffirait pour l'alléger, ne croyez-vous pas, qu'à la dernière scène vinssent saluer les acteurs, comme à la Comédie-Française, en se tenant par la main gentiment. Le charme est rompu aussitôt, mais au profit d'un autre qui vaut mieux.

Réfléchissez maintenant au film comique. Jusqu'à présent un film comique c'est un film comique, c'est-à-dire qui procède directement par les voies du rire. Mais qui m'empêchera de faire aboutir au rire par d'autres sentiments, l'ennui, la peur, l'amour de l'art? J'ai connu une personne, assurément exceptionnelle, que les aventures de Keaton remplissaient de terreur, et dont avec une merveilleuse innocence, elle contemplait les exploits les yeux agrandis par la catastrophe imminente. La même personne d'ailleurs se prenait à rire aux éclats devant une œuvre sérieuse, nous faisant témoins de la gaucherie irrésistible d'un regard, d'une volte-face, d'un décor pourtant alanguis par les soubresauts et par les pleurs d'une héroïne sincère.

Il y aurait aussi de curieuses déroutes à tenter dans le domaine de l'arbitraire : pourquoi une projection emplit-elle invariablement la même surface de toile blanche? Pourquoi M. Koubitzky chantait-il la « Marseillaise » dans la salle lors des représentations du film d'Abel Gance et pourquoi ne la chantait-il plus lorsque le président Hoover parlait aux foules du haut de l'écran Paramount? Pourquoi les sous-titres suivent-ils rigoureusement l'intrigue visuelle au lieu de vaquer à leurs occupations habituelles sans s'occuper des images? Pourquoi ne pas projeter quelques films en sens inverse de la marche du train, seul véritable moyen pour que à l'encontre de toute loi, ils commencent bien et finissent mal, rajeunissant l'angoisse et découvrant leur genèse secrète, dévoilant avec évidence, en montrant où aboutissent les gestes, et d'où ils partent véritablement? Pourquoi ne pas mêler les genres, et faire participer les actualités de la semaine à « La fin du monde »?

Je vous le dis : si vous ne savez pas ce que c'est que l'art, si, un soir, vous ne savez plus où donner votre tête, allez au cinéma. Vous y apprendrez que « Les ingénieurs sont ingénieux » (1); vous y verrez : « La joie des oies » (2). Vous y apprendrez « L'Eternel problème » (Griffith), vous y contemplerez « L'Inconnue » (Alfred Abel), Francesca Bertini vous criera : « Tu m'appartiens! » (réalisation de M. Gleize, scénario d'Alfred Machard), on vous demandera une quinzaine de francs du « Collier de la Reine » (par Gaston Ravel).

Quel jeu facile, n'est-ce pas? On en voit si bien l'envers. Mais si vous ne comprenez pas que l'objet même de cette chronique n'était certes pas d'en montrer l'endroit je n'aurai donc qu'à conclure que toute critique est vaine.

(1), (2) Aubert-Journal, semaine du 15 novembre 1929.



René Magritte

CHRONIQUE DES DISQUES

par

FRANZ HELLENS

Honneger, Auric, Milhaud, Strawinsky! Ces noms reviennent heureusement aux catalogues des nouveautés phonographiques, par les soins attentifs de Columbia, d'Odéon. Il y a encore beaucoup à faire. Les meilleurs ouvrages de Strawinski, je veux dire ceux qui ont suivi la période « impressionniste » du compositeur, restent à enregistrer. Je ne doute pas qu'on y songe, un jour.

Nous devons aujourd'hui à Odéon l'enregistrement de quelques fragments du *Psaume du Roi David*, d'Honneger. Cette œuvre, qui a résisté victorieusement à l'épreuve du concert, la voici gravée sur disque. Nous en possédons une exécution parfaite, enregistrée dans l'église Saint-Guillaume de Strasbourg, avec les chœurs attachés à cette maîtrise et l'accompagnement de l'orchestre municipal. Cette musique a de la grandeur et une noblesse toute biblique. Peut-être, exécuté devant le microphone, dans une salle appropriée, l'enregistrement eut-il gagné en netteté, et peut-être n'aurions-nous pas eu à regretter quelque confusion dans les rapports, une sorte de flou, un manque de proportion. Mais, tel qu'il nous est présenté en deux disques d'une fort bonne tenue générale, cet enregistrement constitue une expérience courageuse, dont il convient de féliciter les opérateurs. Ces disques méritent une place d'honneur, par la haute qualité musicale de l'œuvre et de son exécution (Odéon XX 123592-93).

Ce mois-ci, nous avons à signaler quelques enregistrements nouveaux de musique classique, choisis parmi les œuvres les plus représentatives. Il semble que l'on se décide à donner à Haydn la place qu'il mérite. Une symphonie et deux quatuors. Voilà un beau début.

La symphonie « La Cloche », il est vrai, avait déjà bénéficié à Columbia d'une fort bonne reproduction. La voici enregistrée à nouveau, par la Voix de son Maître, dans l'exécution remarquable de l'orchestre philharmonique de New-York, dirigé par Toscanini. C'est la symphonie de Haydn la plus musicale et la plus charmante. Il semble que l'enregistrement de cette œuvre se soit fait dans les conditions les plus favorables. La technique est irréprochable. On a tenu compte des diverses valeurs, des timbres, des groupes d'instruments; une disposition adéquate semble avoir été adoptée afin de donner aux bases, notamment, leur valeur de soutien. L'œuvre se trouve ainsi restituée avec une fidélité merveilleuse et une efficacité absolue. (Voix de son Maître D. 1668-71). Les deux *Quatuor* que nous donne Polydor, pour être d'une reproduction plus aisée, n'en sont pas moins remarquables. Il faut louer le choix des musiciens excellents qui les exécutent. Mais nous sommes un peu blasés déjà là-dessus : le phono a cela de bon, qu'il ne se prête en général qu'aux virtuoses éprouvés. Ce qui doit nous retenir surtout, c'est la qualité technique du disque. C'est vers une technique de plus en plus adéquate, vers une perfection plus grande du rendement physique, que l'on doit tendre. Cela exige des opérateurs un effort constant, et aussi une sorte de désintéressement. Nous ne serons jamais assez difficile à cet égard. Sous ce rapport, nous n'avons qu'à nous louer de la qualité de ces deux *Quatuor*. A leur charme prenant, à l'exquise sensibilité de cette musique, s'ajoute la pureté du rendu, la justesse du son. Ces huit disques satisferont les plus exigeants (Polydor 95126-29 et

Mengelberg et son orchestre nous donnent, à Columbia, une exécution brillante et relevée de l'ouverture d'*Obéron*, de Weber. Cet orchestre qui, avant la guerre déjà, occupait une place en vue, célèbre dans le monde entier, nous a déjà donné quelques enregistrements de grande allure : une symphonie de Tchaikovsky et le prélude de *Lohengrin*, notamment. Peut-être aurions-nous préféré en entendre cette fois une œuvre inédite au phono, au lieu d'*Obéron*, chef-d'œuvre bien connu et maintes fois enregistré déjà. Mais il convient de louer Columbia de nous avoir offert l'un

=====
jules renard : "le ver luisant,
cette goutte de lune dans l'herbe !

**émile h. tielemans
joaillier - orfèvre
émailleur**

41, ch. de charleroi, bruxelles
1^{er} étage téléphone 127.84

des plus beaux enregistrements qui nous aient été présentés ces derniers mois. (Columbia, L. 2312-13.)

Le grand Paderewsky paraît au dernier supplément de la Voix de son Maître, avec deux études de Chopin, dont il est aujourd'hui l'interprète le plus fidèle et le plus parfait. Chaque disque de cet admirable musicien est une merveille, un document dont on n'apprécie pas encore assez le caractère de rareté et de préciosité. Mettons donc à part ce petit disque portant sur l'une de ses faces *l'Etude sur les touches noires*, sur l'autre *l'Etude révolutionnaire*. (Voix de son Maître, D. A. 1047.)

J'ai dit plus haut le plaisir que me procuraient les enregistrements de la musique de Haydn. Signalons à ce propos un disque ravissant, d'une grâce exquise : *La Symphonie enfantine*. Elle est fort peu connue et émerveillera les grands comme les petits. Sur le fond d'une musique simple, d'une ligne élémentaire, mais divinement chantante, le compositeur a gravé les dessins d'une trompette puérile, joujou de foire, d'un chant de coucou et de rossignol, et d'une sonnerie de grelots. Parlophone nous donne de ce petit chef-d'œuvre de bonne humeur un enregistrement fort bien au point. A la même firme, paraît une partie de la *Symphonie héroïque*, de Beethoven. L'exécution sous la baguette du grand chef d'orchestre von Schillings, est des plus remarquables, d'une puissance, d'une netteté et d'une économie, que l'on n'a pas atteintes jusqu'ici. Il est regrettable que le catalogue belge ne mentionne que trois disques de cette œuvre qui en comporte six. Il est vrai que ce sont les plus belles parties : *l'Adagio* (marche funèbre) et le *Scherzo*. (Parlophone P. 9437-39.) C'est encore à Parlophone qu'on trouvera l'admirable *Concerto* de Mozart, joué par un violoniste de grand style.

On peut affirmer que cette œuvre capitale de Mozart, au point de vue de l'inspiration musicale, est aussi l'ouvrage le plus accompli du genre. Rien de plus gracieux, de plus fin et de plus délié, que cette musique dont la mélodie se développe, de partie en partie, avec une jeunesse admirable et une netteté de dessin presque visuelle! L'enregistrement me semble aussi de premier ordre. (Parlophone). Enfin, toujours à la même firme, un *Andante* et un *Menuet* de Mozart, joué à la perfection par le Quatuor Hindemith (P. 9351).

Pour en revenir à la musique moderner, notons au dernier catalogue de Columbia deux grands disques très réussis, dus au talent de Mme Bathori, que j'ai si souvent eu l'occasion de signaler. Deux *Histoires naturelles*, de Ravel, et *Le Faune et Colloque sentimental*, de Debussy. Les *Histoires naturelles* (Le Paon et le Grillon) sont détaillées, dites,

E. GOBERT PHOTOGRAPHE
PORTAITISTE
253, CHAUSSÉE DE WAVRE, IXELLES

SPÉCIALISTE
en reproduction de
tableaux, objets
d'art, antiquités et
tous travaux
industriels

Téléphone : 850,86

STUDIO
ouvert en semaine
de 9 à 7 heures,
le Dimanche
de 10 à 14 heures.

Se rend à domicile
pour "Home Portrait"

chantées, par Mme Bathori, avec finesse, esprit, et un soin de la diction peu ordinaire. Nous pouvons ainsi jouir du texte de Jules Renard autant que de l'amusante musique de Ravel. Dans les deux mélodies de Debussy, l'excellente artiste fait valoir la couleur nostalgique, en demi-teintes, propre à l'œuvre de l'auteur de *L'Après-midi d'un Faune*. (Columbia D. 15179 et D. 15196.)

Les disques d'orchestre nous sont prodigués ce mois-ci. Mais il faut choisir et ne mettre à part que l'*essentiel*.

Signalons donc encore quelques ouvrages de bonne marque. *Le Caprice espagnol* de Rimsky-Korsakoff, plus russe qu'espagnol, dans le dessin et la couleur, est une œuvre bien curieuse. Elle appartient, je crois, aux débuts du grand compositeur.

C'est une œuvre pleine de jeunesse, de fougue et d'une écriture assez simple, quoique brillante. L'enregistrement est bien au point; les sonorités sont nettes et d'une belle teinte, celles des cuivres surtout. Il est vrai que l'ouvrage de Rimsky-Korsakoff est joué par l'orchestre Colonne. (Odéon, XX 123625-27.)

Voici maintenant deux œuvres connues, enregistrées aux Concerts Lamoureux, sous la direction d'A. Wolff. *Une nuit sur le Mont-chauve* doit nous retenir surtout. Cette page de Moussorgsky est un des spécimens les plus caractéristiques et les plus réussis de musique fantastique. Le grand compositeur russe excelle dans ce genre; le réel et le fantastique se mêlent dans toutes ses œuvres. Ce morceau est enlevé avec tout l'entrain, avec la force mâle que requiert l'orchestration riche en fortes sonorités. On garde longtemps dans la mémoire cette musique évocatrice. (Polydor, 566005.) Quant à l'œuvre de Borodine, *Dans les Steppes de l'Asie centrale*, c'est une page d'une grande beauté, que peu de musiciens ignorent. Les deux thèmes très caractéristiques de l'Asie et de la Russie y sont admirablement mis en valeur. L'exécution d'Albert Wolff me paraît très originale. (Polydor, 566006.)

L'Ulenspiegel de Richard Strauss a bénéficié aussi d'une remarquable exécution par l'orchestre du State Opera, de Berlin, sous la direction personnelle de l'auteur. Ce poème symphonique, l'une des compositions de Strauss qui ne passeront pas, maintes fois enregistré déjà, reparaît sur disque dans une forme parfaite. (Polydor, 66887-88.)

jean fossé, couture - jean fossé, mode

les chapeaux, les robes et les chiffons créés par

jean fossé
se trouvent dans ses salons de couture
43, chaussée de Charleroi, à Bruxelles

jean fossé, mode - jean fossé, couture

Perdre la tête



Les luttes invraisemblables



Photo Variétés

Coups de soleil



Photo Erich Comerine



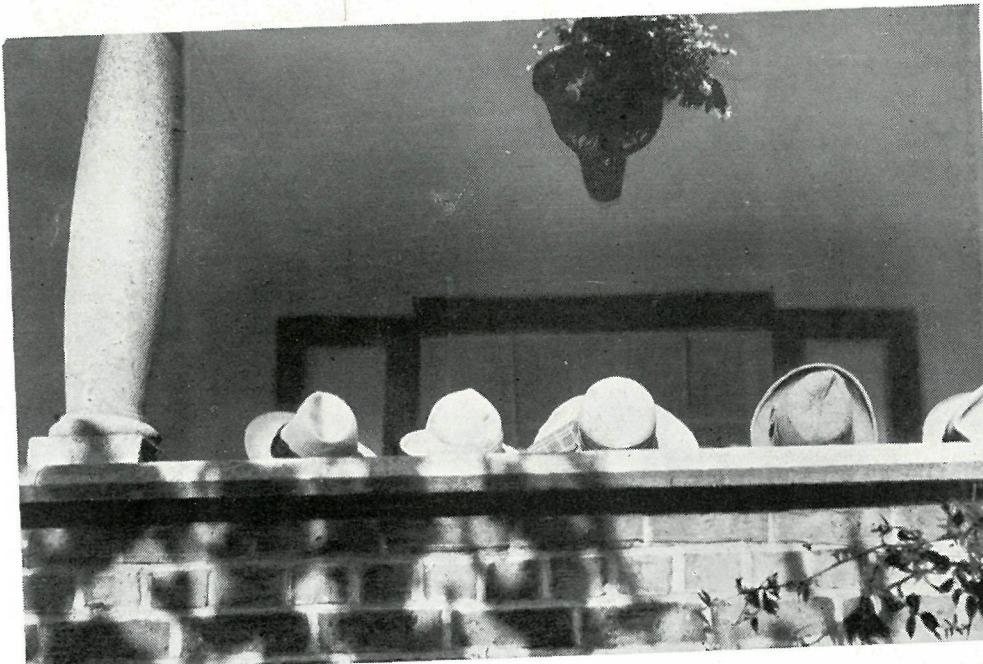
Métamorphoses



Photos Variétés



Photo Lux Feininger

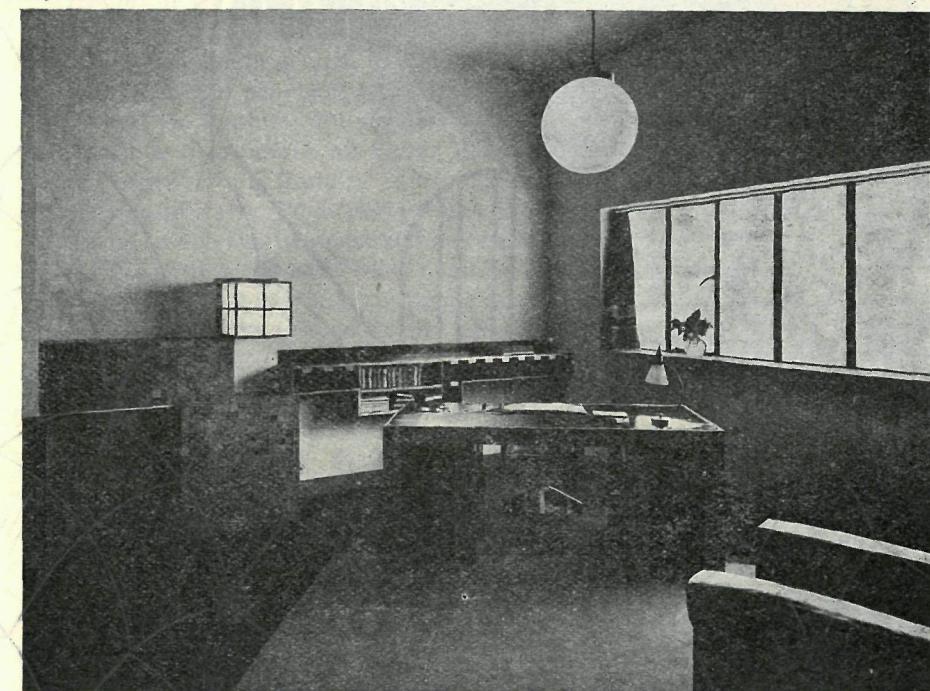


Dialogues décapités

Photo Variétés

Chez Polydor, mettons à part le disque récent consacré aux *Adieux de Wotan* de la Valkyrie. Nous devons l'exécution de ce fragment à l'orchestre du Théâtre National de Munich, dirigé par Jules Prüwer. L'ensemble est de premier ordre. L'orchestre, dont pas un détail n'échappe à l'éditeur, sauvegarde parfaitement la voix du soliste, le baryton, Wilk-Rode, qui se déploie dans cette musique élémentaire, je veux dire où les éléments jouent le premier rôle, comme le jeu lui-même, l'élément-roi. (Polydor, 66872.) Notons encore, chez le même éditeur, deux petits disques séduisants, tous deux enregistrés avec beaucoup de soin : Le *Tic, tic, choc* ou les mallotins, de Couperin, fort bien joué par Lucie Caffaret (90013) et deux, *Lieder* de Schubert, extraits de la « Belle Meunière », et chantés par Heinrich Rehkemper (90021).

Enfin, voici une œuvre, pour beaucoup d'entre nous, inédite, les *Kinder tot lieder*, de Mahler. C'est encore Rehkemper qui interprète ces admirables chants funèbres qu'accompagne une symphonie riche de sens et d'harmonie. Sa belle voix chaude et profonde aux accents si émouvants exprime admirablement la beauté tragique de ces trois grands poèmes musicaux. Parmi l'œuvre de G. Malher, si abondante et d'ailleurs inégale, ces *lieder* symphoniques sont certes les pages les plus prenantes et les plus authentiques. Soyons reconnaissants à Polydor de nous les avoir fait connaître. (66694-5.)

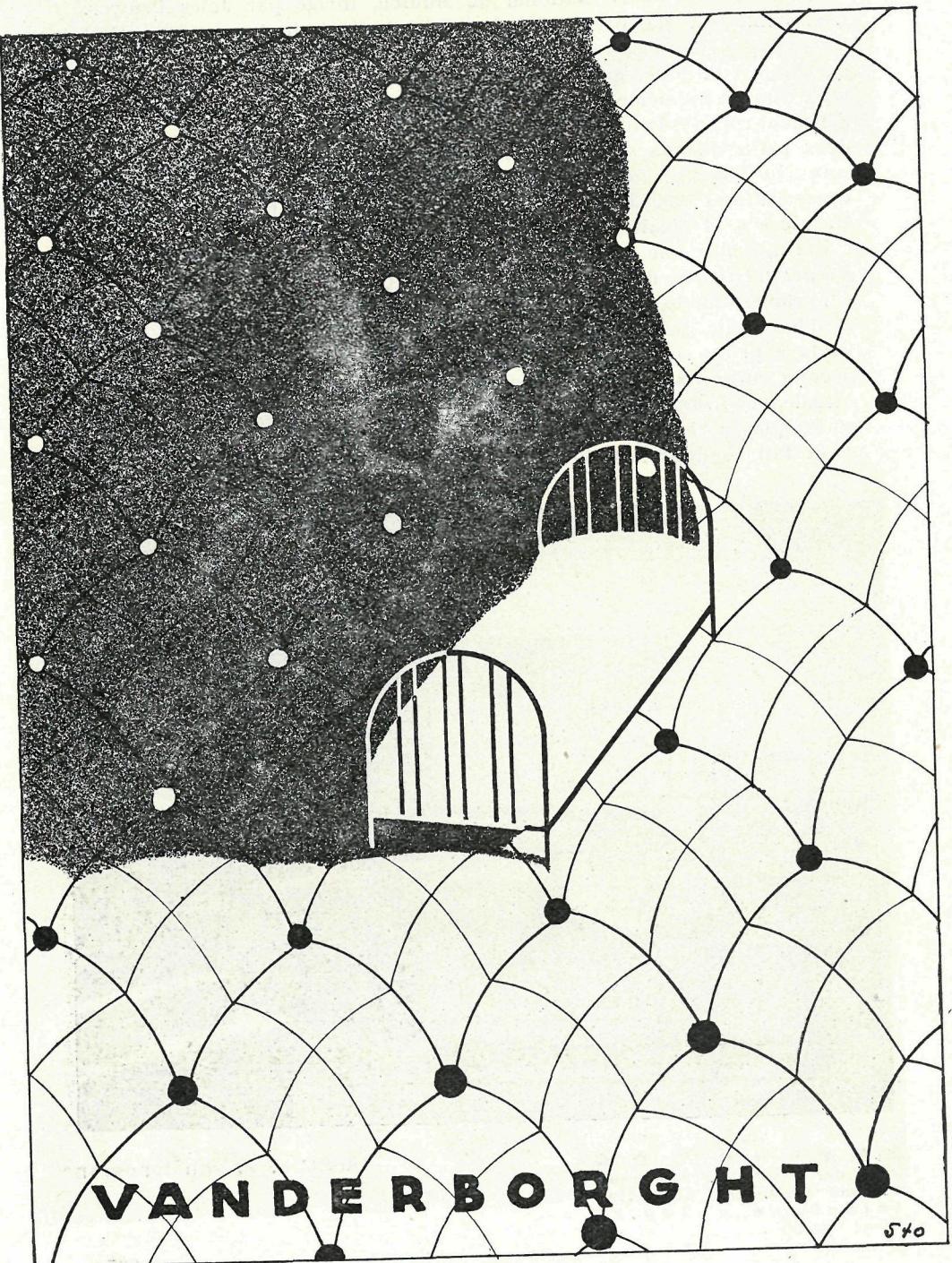


bureau ooo
édité par "l'intérieur moderne"
17, rue d'arenberg, bruxelles
téléphone : 149.87

arch. e. a. van tonderen

Dormez bien...

Choisissez de bons matelas, des lits dont les lignes vous plairont, dans les collections de spécialistes dont la réputation, bien établie, vous met à l'abri des mécomptes.



--- VISITEZ NOS SALLES D'EXPOSITION ---
Rue de l'Ecuyer, 46 à 58 -- BRUXELLES

VARIETES



L'Art et la Mort, par Antonin Artaud. —

Depuis la *Correspondance avec Jacques Rivièvre*, Antonin Artaud a engagé un dialogue avec l'impuissance et il ne semble pas près de s'en évader. Bien plus, sa position littéraire est restée la même, alors qu'au bout de six ans, on attendrait d'un écrivain qui produit peu (dont la sensibilité n'a donc pu se cristalliser autour du succès d'une formule) le témoignage extérieur de ce progrès ou de cette déchéance que le contact avec la vie provoque nécessairement. Antonin Artaud ne réussit toujours, je ne dis pas à nous toucher, mais à s'exprimer qu'à la condition de ne rien admettre entre lui-même et le néant auquel il se confronte, de ne pas recourir surtout à des procédés artistiques qui loin, comme c'est leur but, de contribuer à la justification de l'auteur en élargissant tendancieusement le débat, trahissent seulement chez lui de façon inquiétante un penchant à tirer un profit immédiat de tout ce qui lui fait défaut aux points de vue formel et moral. Quand Antonin Artaud demande à la poésie, au mythe d'Abélard ou à Uccello d'intervenir en sa faveur et de traduire indirectement l'angoisse qu'il éprouve, plus rien ne le sauve d'une déclamation intéressée. Quand il croit échapper à son écroulement intellectuel à travers la chair, son délire verbal n'atteint qu'à une sexualité glacée, sénile. Vraiment, si « l'art et la mort » se disputent cet esprit, la partie me semble bien inégale, car l'art n'aurait qu'à gagner à sa propre défaite : le seul des huit essais réunis sous ce

**exposition
permanente**

Beron - Th. Debains - Derain
- Ebiche - Fornari - Othon
Friesz - Hayden - Kisling
Modigliani - Richard Sabouraud - Soutine - Utrillo.

Zborowski
26, rue de seine, paris

titre qui ait une valeur littéraire n'est qu'une tentative intellectuelle de connaître la mort. Cette appréhension exaspérée, le caractère immédiat des sensations à travers lesquelles elle se manifeste, le ton mesuré qui donne à ces phénomènes incontrôlables une valeur d'authenticité, tout concourt à éléver l'accent de ces pages, à les garder d'une emphase et d'une stérilité que les suivantes présenteront uniformément.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la deuxième raison qui puisse pousser un homme à écrire soit le désir d'échapper à son propre néant. Mais, à notre époque, on aura spéculé plus spécialement sur l'écart qui existe entre la pensée et son expression pour en extraire toute une métaphysique de l'impuissance. Qu'un homme se serve de la littérature comme il recourrait aussi bien au suicide, c'est là une attitude qui soutrait celui qui l'adopte à toute critique de quelque ordre qu'elle soit. Mais qu'un autre mette en relief ses propres tares et ses propres faiblesses dans le dessein d'échapper à un contrôle ou à des jugements dont il sait qu'ils lui seraient défavorables, il aura fort à faire pour nous persuader de sa bonne foi. Il y a des positions trop avantageuses pour n'être pas suspectes. L'emploi qu'il fait de la nouvelle rhétorique, dont le désespoir constitue le premier chapitre et l'injure le dernier, devrait interdire à Antonin Artaud d'utiliser encore et si mal les anciens procédés qui permettent d'en imposer au lecteur par des jeux de mots moins directs. Déjà, ce qu'on affecte de mépriser, il importe de ne pas s'en servir malhabilement. Mais vouloir que cette maladresse même vienne porter un témoignage favorable achève de dépeindre un masochisme de l'esprit qui ne peut nous intéresser que sous l'aspect de sujet d'une étude clinique. (Ed. Denoël.)

D. M.

Un de Baumugnes, par Jean Giono. —

Beaucoup moins littéraire que *Colline* en apparence, beaucoup plus en réalité, tel m'apparaît le nouveau roman de Jean Giono. L'on tient peut-être là l'explication du grand succès qu'il paraît devoir remporter. A vrai dire, il est bien difficile de ne pas être agacé par les premières

Galerie V. de Margouliès & L. Schotte

Paris (IXe) 27, rue Saint-Georges Tél. Trudaine 66-44

T a b l e a u x
M o d e r n e s

Œuvres de Bombois Chagall, Derain, Jean Dufy, Raoul Dufy, Maurice Esnault, Gen-Paul, Kisling, Laprade, Marquet, Picasso, Rouault, Utrillo, Vivin, Vlaminck.

SUZANNE HOUDEZ

52, RUE DU PEPIN
TELEPHONE 268,98

S E S T A B L E S
S E S C O U R O N N E S

S E S F L F U R S
S E S V A S E S

pages, avec toutes les conventions de forme qu'elles impliquent, et il est impossible de ne pas être ému par les dernières.

A l'aisance avec laquelle Giono place dans la bouche de ses personnages un discours intermédiaire entre le style de Ramuz, celui de Claudel, et le langage parlé, amène les coïncidences où l'intrigue trouvera ses ressorts et échappe par miracle au dénouement bénin qui eut gâté toute l'histoire, on reconnaît que ce romancier possède ce don de création et de vie qui est un des plus rares qu'il soit. Mais en même temps, on se le représente possédant tant de facilité à s'exprimer et à se mouvoir, que ce spectacle est bien fait pour autoriser tous les espoirs et toutes les craintes. (Editions B. Grasset.)

D. M.

Classe 22, par Ernst Glaeser. —

Le Diable au Corps restera sans doute pour longtemps, l'expression unique de ce que fut l'existence des véritables *classes 22*, ces générations d'enfants devenus précocement homme pendant l'absence des grands occupés à se battre. Par rapport au roman de Radiguet, le livre d'Ernst Glaeser ne paraît qu'une expérience nouvelle, et bien ennuyeuse celle-là, d'un genre de roman social, actuellement très en faveur en Allemagne, et dont les types les plus connus sont *Sujet*, de Heinrich Mann et *Histoire des Brigands*, de Léonard Frank.

Curieux amalgame de préoccupations et de recherches se rapportant tout à la fois à l'inquiétude sexuelle, à la psychologie contemporaine, au refoulement, à la psychanalyse, aux mouvements et réactions de la bourgeoisie et du prolétariat en face des grands problèmes sociaux, à la situation des intellectuels à l'égard des dogmes humanitaires, etc., etc. Et tout cela romancé sans grande imagination, avec des descriptions

Rose : fleurs naturelles

52-52, rue de Joncker (place Stéphanie)
Bruxelles
téléphone 268.34

Peintures de :

Renoir, Utrillo, Bosshard, Modigliani, Eugène Zak, Derain, Raoul Dufy, Marc Chagall, de la Serna, Marc Sterling, etc.

Sculptures de :

Despiau et Gargallo.

Galerie Z a k

14, rue de l'abbaye
(pl. saint-germain-des-prés). Paris

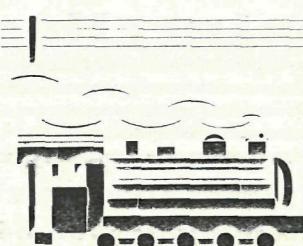
spéculant sur la surface des choses, exploitant le facile pittoresque local, usant avec prédilection de la peinture et de la caricature de certaines mœurs morbides contemporaines, faisant état, assez gratuitement, des tendances à l'ordre du jour. (Edit. Victor Attinger.)

P. G. v. H.

Quatre de l'Infanterie, par Ernst Johanssen. —

Au fond il nous importe peu que ce soit de l'un ou de l'autre côté tricolore que nous vienne encore un témoignage sur cette sinistre aventure décevante. Les mérites d'un écrivain ne sont pas subordonnés à sa nationalité et, parce que dans presque tous les articles sur les si tardifs livres de guerre allemands, on conclut par un : « *Oui, mais chez nous, nos écrivains ont fait mieux* », je ne voudrais pas que l'on me taxe d'une partialité périmée. Mais les vains discours « philosophiques » dispersés dans *Quatre de l'Infanterie*, la mauvaise argumentation allégorique et qui sent trop les parlotte d'étudiants, couvrent la guerre, nous la cachent, n'en laissent plus voir que les moments sans intérêt, durant lesquels la faconde des héros elle-même s'épuise. Ils échangent leurs phrases creuses dans la mêlée, durant l'attaque, et les malheurs conjugaux de Larnsen sont scandés par les coups du canon ennemi. Mais plus ennemi encore nous paraît ce désir d'allier la vie passée, la vie privée et de la subordonner à un présent que l'on devait simplement subir en le méprisant.

Si d'autres jeunes écrivains allemands parlèrent de la guerre, ils le firent pour leur propre compte. Johannsen n'en a pas dû sentir grand' chose ou trop, pour avoir pu partager ses sentiments entre quatre hommes dans la bouche desquels il mit des appréciations si définitives et si fausses. Un sentiment secret et sincère ne saurait être réparti entre



VOYAGES JOSEPH DUMOULIN

77. BOULEVARD ADOLphe MAX — BRUXELLES

organisation modèle de voyages à forfait,
collectifs ou particuliers pour tous pays

Maison Fondée en 1893

tant de personnages. L'invention vient noyer le souvenir, qui pouvait seul valoir par sa sincérité, et les mots, les mots vides, tuent toute sensibilité même de mauvais aloi.

La croix disposée sur le dos de la couverture et la préface désolée et trempée de sang font de leur mieux pour ranimer un intérêt éprouvé par trois livres précédents assénés coup sur coup. D'autres livres nous menèrent en des lieux plus étranges, partant plus secrets et pourtant mieux accessibles qu'une tranchée d'où, dans l'éclat des obus conventionnels, s'élève la voix de quatre hommes qui ramènent toute cette sanglante aventure à la mesure de leur cerveau nourri aux petites villes universitaires allemandes. Et ils n'ont rien ou trop vu de la guerre, c'est tant mieux pour eux et pour nous : seulement ce qui est permis à un pauvre lecteur ignorant et aux héros imaginaires ne l'est plus à un spectateur doublé d'écrivain. (Ed. de l'Epi.)

Mir.

Le secret de Père Brown, par G. K. Chesterton. —

La *Clairvoyance du Père Brown* nous avait déjà présenté ce prêtre, doublé de mouchard, ce qui constitue une assez triste synthèse, d'autant que Chesterton fait tourner toutes les aventures criminelles où se meut son héros au bénéfice d'une apologétique chrétienne où l'idée du bien et du mal est servie comme jamais on ne l'a vu. Dans *Le Nommé Jeudi*, on avait d'ailleurs assisté à une manœuvre de ce genre. Mais d'où vient qu'on n'en tient guère rigueur à Chesterton? C'est qu'il nous propose une formule de déduction policière qui dépasse, et de loin, toutes les entreprises de cette sorte qui furent faites jusqu'à présent. Peut-être le procédé sent-il l'automatisme et finit-il dans le système — mais le mécanisme est curieux à observer. (Ed. N. R. F.)

C. R.

Lettres d'E. T. A. Hoffmann à Théodore Hippel. —

Il est assez rare qu'une amitié commencée entre deux gamins de douze ans dure jusqu'à la mort de l'un d'eux, survenue à l'âge de quarante-six ans. Sans doute, faut-il tenir compte, dans le cas qui nous occupe, de ce que

TISSUS POUR HAUTE COUTURE

OLRÉ

277, rue Saint-Honoré, PARIS

les deux amis vécurent loin l'un de l'autre à partir de leur dix-huitième année, ne se rencontrant qu'à de longs intervalles et pour peu de jours. Cette séparation ne dut pas manquer de les présenter à maintes reprises d'une rupture. Elle évita les conflits ou diminua leur importance et favorisa les illusions dont une affection qui excède les limites ordinairement imposées aux passions humaines ne peut se passer. Cependant, que le personnage important qu'était Théodore Hippel ait conservé de l'amitié pour un braque et un ivrogne qui l'accabliait de protestations d'amitié, de demandes d'argent ou de services et de livres singuliers, c'est déjà assez surprenant et cela éveille de la sympathie pour ce personnage. Mais le présent livre est bien le dernier à lire si l'on veut être renseigné sur le compte de Théodore Hippel : soit qu'Hoffmann ne s'intéressât qu'à lui-même, soit que son amitié s'adressât à un personnage vague et complètement imaginaire plutôt qu'au véritable Hippel, soit que les lettres amies ne puissent être qu'un échange de portraits destiné à adoucir une séparation en permettant de remplacer l'absent par son image réduite, dans les lettres d'Hoffmann, nous ne trouvons strictement qu'Hoffmann, mais tout entier. Et, tout compte fait, nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre. (Ed. Stock.)

D. M.

Poussière, par Rosamond Lehmann. —

La « décence » dont on a tant parlé à propos de ce livre et qui tempère un romantisme sensuel assez incertain, nous éloigne et nous rapproche trop de la vie des personnages pour que nous puissions les juger ou les comprendre. D'une enfance que l'on aimera oublier, les souvenirs sont encore trop vivants pour que nous puissions nous guider parmi ceux de ces enfants simples dans une vie que l'écrivain crut être compliquée. De faciles attendrissements et une vaine et stérile jeunesse se meuvent dans les parcs verts d'une Angleterre conventionnellement brumeuse et sensible. Un passé, tout un passé lourd y est invoqué ainsi que tout-à-coup un avenir dont on laisse le choix au lecteur, après l'avoir placé avec combien de tenace patience, devant une solution précise et rendue infensive par tant de préparatifs. Cette solution, qui est la base même du livre et dont on n'ose point parler, on vous la sert, couverte par votre propre choix.

Si l'incertitude de nos souvenirs nous est parfois chère, celle des personnages de *Poussière* nous blesse comme une atteinte à notre secret

Nos souliers de marche avec semelles « Cristel »
genre crêpe Rubber, ne glissent pas et vous
protègent les pieds contre l'humidité.

Walk-over

128, RUE NEUVE, 128 — BRUXELLES

d'avoir eu une enfance dont on peut nous faire grief. Les amitiés de collège, l'étrangère traversant nos quinze ans et l'amour qui savait être cueilli par ceux qui le voulaient, tout cela est trop précis encore en nous-mêmes. La suite de ce roman nous devient trop personnelle pour que nous sachions gré à Rosamond Lehmann de nous en avoir montré un commencement où nous nous sommes complus à retrouver quelques sentiments oubliés.

L'amour dispersé, la mort et quelques autres drames de ces années incertaines ne sont pas tout le bilan d'une jeunesse. Il y a d'autres sentiments que ceux qui sont régis par ces conventionnels facteurs que sont le corps et le cœur. Tous les drames inconnus de la quinzième année, tous les désirs et tous les désespoirs manquent à ces enfants que nous voyons grandir, devenir pareils à nous-mêmes, se disperser, sans que Rosamond Lehmann nous associe à leurs sentiments que nous ignoreron toujours, que nous aurions aimé connaître et qui ont été négligés au profit de la solution qu'une hypocrisie de bon ton promène à travers toutes ces pages, lourdes d'un désir de s'exprimer, que le lecteur soulage lui-même à la fin. (Editions Plon.)

Mir.

Anthologie de la prose russe contemporaine, par Vladimir Pozner. —

Je crois qu'il existe une différence essentielle entre la littérature russe postérieure à la révolution et toute autre littérature contemporaine. Le principal mérite de l'ouvrage de Vladimir Pozner est de nous le faire sentir d'une manière indiscutable. Cependant, si l'auteur a restreint son choix entre les écrivains qui se sont manifestés à l'intérieur de l'U. R. S. S., c'est-à-dire d'une manière conforme aux tendances communistes (négligeant volontairement Bounine et quelques autres), il a choisi de nombreux textes qui ne retracent pas directement le bouleversement que la Russie a subi.

Mais ce point de vue demanderait, pour être expliqué d'une manière satisfaisante, des développements qui excèdent les limites d'une note. Il reste alors à souligner la valeur littéraire de ce recueil de nouvelles et de fragments romanesques. Je doute que l'on pourrait en trouver l'équivalent dans une autre littérature. La comparaison avec une anthologie de la prose française serait assez instructive à cet égard. Mais il

Pour les gens d'affaires, à Paris :

LE DAUNOU HOTEL
6, RUE DAUNOU

entre la rue de la Paix et l'avenue de l'Opéra

Toutes les chambres avec salle de bains

Directeur : G. SERVANTIE

Adr. télégraphique : Daunouad-Paris



615
Instituut voor
Sociale Geschiedenis

faut compter avec cette déformation que le système de l'anthologie impose aux écrits et qui favorise avec exagération ces témoignages directs, à peine transposés, que les écrivains russes affectionnent. D.M.
Le Collier de la Reine, film de Gaston Ravel. —

Gaston Ravel a un goût malheureux pour les films à costumes et il les réalise avec une désespérante banalité. Celui-ci ne mériterait pas plus d'intérêt que les précédents, s'il n'avait été sonorisé après coup. La partition qui accompagne les scènes ne mérite pas de mention particulière. Mais on a eu l'idée assez saugrenue de prier M^e Henry Torrès de présenter le film. Cet avocat fait donc une courte conférence, très adroite, mais sa voix sort singulièrement assourdie, et comme voilée, de l'amplificateur de sons. Enfin, deux scènes sont intégralement parlantes : la lecture du jugement et le supplice de la comtesse de la Motte. On voit par là que les réactions du public, que l'on a essayé d'éveiller, comptent parmi les plus grossières; c'est transposer au cinéma l'habituelle scène de torture du Grand-Guignol. Mais on doit bien constater qu'il est heureux que Gaston Ravel et l'ingénieur chargé de la sonorisation aient si mal connu leur métier. En dépit d'un synchronisme douteux, d'images soigneusement médiocres et de l'accompagnement par une musique de scène des clamours enregistrées, l'effet est brutal et indiscutable. L'angoisse des matins d'exécution pèse sur le public et, aux hurlements de la victime, chacun sent s'éveiller en lui des sentiments puissants et très difficilement avouables.

D. M.

GALERIE DANTHON

29, Rue La Boétie, Paris

ŒUVRES DE :

RENOIR - MONET - PISSARO - GUILLAUMIN

RAOUL DUFY - CHAGALL - JEAN CROTTI

UOUMAIS - SUGI

SCULPTURES DE RODIN ET DE BOURDELLE



viennent de paraître quatre romans

BLAISE CENDRARS

Les Confessions de Dan Yack **12 fr.**

D U M È M E A U T E U R :

Le Plan de l'Aiguille . . . 12 fr.
Anthologie nègre 20 fr.
Petits contes nègres pour
les Enfants des Blancs . 150 fr.
L'Eubage 40 fr.
19 Poèmes élastiques . . 8 fr.

M É L O T D U D Y

L'Ami manqué **12 fr.**

JEAN DE LA GRÈZE

L i b e r a **12 fr.**

D U M È M E A U T E U R :

Claire, au bord de la nuit. 12 fr.

MARC YOURCENAR

Alexis, ou le Traité du vain combat **10 fr.**

**ce sont des productions
du sans pareil**



LE
PLUS GRAND CHOIX
DE DISQUES DE TOUS
GENRES

■
LA GAMME
LA PLUS PARFAITE
DES PLUS RECENTS
MODELES

■
GRAMOPHONES & DISQUES
"La Voix de son Maître,"
LA MARQUE LA MIEUX CONNUE DU MONDE ENTIER
BRUXELLES

14, GALERIE DU ROI 171, BP M. LEMONNIER



Les Disques

"polydor."

le record de la qualité

Disques Brunswick

les meilleurs pour la danse



• Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES

PIPPERMINT



Exigez un
GET!

Liqueur
Tonique et Digestive
PUR SUCRE

**LA REINE DES CRÈMES
DE MENTHE**

*Etendu d'eau le PIPPERMINT
est le Meilleur des Rafraîchissements*

MAISON FONDÉE EN 1796 - GET FRÈRES - REVEL (H.-G.)

GET frères
à REVEL (H.-G.)
(Maison fondée en 1796)

Inventeurs du Peppermint

Demandez leurs liqueurs extra-fines

ANISSETTE EAUX - DE - NOIX
CRÈME DE CACAO
CHERRY-BRANDY TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions

L'AMPHITRYON
RESTAURANT

Vieilles traditions
de la cuisine française

THE BRISTOL BAR
Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER-BAR
A L'ETAGE

Les meilleures boissons à basse

POSTE LOUISE - BRUXELLES

Tél. : 182.25-182.26 et 226.37

CLOSE - UP

travaille à rendre les films meilleurs



La seule revue internationale et indépendante qui traite du cinéma exclusivement au point de vue artistique. Abondamment illustrée, contient des reproductions des meilleurs films.

Révèle et analyse la théorie esthétique du film. Ses correspondants vous tiennent au courant de ce qui se fait de neuf dans le monde entier. Texte anglais et français.

ÉDITEUR : POOL

Riant Château

Territet - Suisse

Numéro spécimen sur demande.
Abonnement postal 20 belgas l'an.

SELECTION

Directeur : CHRONIQUE Secrétaire de rédaction :
André de Ridder DE LA VIE ARTISTIQUE Georges Marlier

Sélection publie chaque année 10 Cahiers

Chacun de ces cahiers forme une monographie consacrée à l'un des principaux artistes de ce temps. Ces cahiers comportent 64 à 152 pages, dont 32 à 88 reproductions.

CAHIERS PARUS :
RAOUL DUFY (32 reproductions) GUSTAVE DE SMET (68 reproductions)
EDGARD TYTGAT (80 reproductions) OSSIP ZADKINE (48 reproductions)
MARC CHAGALL (88 reproductions) FERNAND LEGER (32 reproductions)
LOUIS MARCOUSSIS (48 reproductions)

En préparation :
FLORIS JESPERS GROMAIRE GIORGIO DE CHIRICO
JEAN LURÇAT CONSTANT PERMEKE (sous presse)
G. VAN DE WOESTYNE MAX ERNST JOAN MIRO
F. VAN DEN BERGHE OSCAR JESPERS CRETEL-GEORGES
HEINRICH CAMPENDONK ANDRÉ LHOTE RENÉ MAGRITTE
PAUL KLEE AUGUSTE MAMBOUR HUBERT MALFAIT
LIPCHITZ ETC.

Abonnement (10 cahiers).	{	Belgique 75 francs. Etranger 20 belgas.
Prix du cahier	{	Belgique 10 francs. Etranger 3 belgas.

Éditions Sélection
126, Avenue Charles De Preter
ANVERS

DOCUMENTS

Archéologie - Beaux-Arts - Ethnographie

Variétés

Magazine illustré paraissant

DIX FOIS PAR AN

SOMMAIRE DU N° 4

(25 septembre 1929)

Erland NORDENSKIOLD. Le balancier à fardeaux et la balance en Amérique. — Quelques esquisses et dessins de Georges Seurat. — Carl EINSTEIN. Gravures d'Hercules Seghers. — C. T. SELTMAN. Les sculptures primitives des Cyclades. — Georges BATAILLE. Figure humaine. — Michel REIRIS. Alberto Giacometti. — CHRONIQUE par G. BATAILLE, Robert DESNOS, Carl EINSTEIN, Jacques FRAY, M. GRIAULE, M. LEIRIS, G. H. RIVIERE, A. SCHAEFFNER.

Rédaction-Administration : 106, Bd St-Germain

Téléphone : Danton 48-59.

P A R I S (VI)

ABONNEMENT (un an, dix numéros) :

FRANCE : 120 fr. (le n° : 15 fr.). — BELGIQUE : 130 fr. (le n° : 16 fr.).

ETRANGER : Demi-tarif : 150 fr. (le n° : 18 fr.).

ETRANGER : Plein tarif : 180 fr. (le n° : 20 fr.).

LES BELLES HEURES

COLLECTION ETABLIE PAR LES SOINS D'ANNA MARSAN
ET D'A. A. M. STOLS
PARUS :

IV

HENRI POURRAT : Veillée de Novembre
(Edition originale)

Frontispice par D. GALANIS

V

TRISTAN DERÈME : L'Etoile de Poche

(Edition originale)

Frontispice par SACHA KLERX

Tirage de chaque volume : 480 exemplaires :

30 sur japon (avec double suite)	200 fr. français
50 sur holland (avec une suite)	100 fr. français
400 sur vélin anglais	50 fr. français

Précédemment parus :

- I. LEON DAUDET : Le Balcon de l'Europe. Frontispice de JAN BOON (édition originale).
- II. PAUL MORAND : Bâton Rouge. Frontispice de J.E. LABOUREUR (édition originale).
- III. ANDRE MAUROIS : Contact. Frontispice de BERNARD BOUTET DE MONVEL (édition originale).

Ces trois volumes ne se vendent qu'en collection complète
Il nous reste quelques collections complètes au prix de faveur
pour les 12 volumes :

Sur japon, 2160 fr. franc.; sur holland, 1080 fr. franc.;
sur vélin, 540 fr. franc.

En préparation :

Textes de MM. FRANCIS CARCO, PIERRE MAC ORLAN, EUGENE MARSAN,
CHARLES MAURRAS, JEAN GIRAUDOUX, MAURICE BARRÈS

A. A. M. STOLS -- ÉDITEUR

Agent pour la France : LIBRAIRIE LA TORTUE, 60-62, rue François I^e, PARIS (VIII^e)

ÉDITIONS M.-P. TRÉMOIS

Pour paraître début 1930 En souscription

CH. PERRAULT

CENDRILLON

CONTES DE FÉES ILLUSTRÉS PAR

PASCIN

DE CINQ GRAVURES ORIGINALES EN COULEURS
D'UNE GRAVURE EN NOIR ET DE PLUSIEURS DESSINS
DANS LE TEXTE

(Format des gravures sans les marges : 25×35 cm.)

Présentation et format analogues à Marie Laurencin, *Finette*,
et à Vertès, *Le Cirque*.

Tirage limité à :

33 exemplaires sur vélin d'Arches, numérotés de 34 à 66.....	1500 fr.
33 exemplaires sur holland Van Gelder avec une suite en noir, numérotés de 1 à 33	2500 fr.
7 exemplaires sur japon impérial avec une suite en noir et une suite en couleurs sur japon nacré, signés par l'artiste, numérotés de I à VII	<i>souscrits.</i>
5 exemplaires sur japon impérial avec une suite en noir et une suite en couleurs sur japon nacré, signés par l'artiste, une suite barrée, et un des cuivres originaux, numérotés A à E	<i>souscrits.</i>

En outre, il sera tiré, réimposés au format 63×90

40 suites des cinq gravures en couleurs sans le texte, ces suites seront signées	2000 fr.
--	-----------------

43. AVENUE RAPP, PARIS (VII^e)

N° 12 — Collectionneurs suisse.
L. Decamps 1930.

**LIBRAIRIE
JOSÉ CORTI
6, RUE DE CLICHY
PARIS**

ARAGON. — <i>La Grande gaité</i>	Fr. 100. »
ARAGON. — <i>La Chasse au Snark</i>	200. »
ARAGON. — <i>Feu de joie</i> (ill. par Picasso)....	10. »
ARAGON. — <i>Anicet ou le panorama</i>	12. »
ARAGON. — <i>Les Aventures de Télémaque</i> ..	35. »
ARAGON. — <i>Le Libertinage</i>	12. »
ARAGON. — <i>Le Paysan de Paris</i>	12. »
ARAGON. — <i>Le Mouvement perpétuel</i>	110. »
ARAGON. — <i>Traité de Style</i>	12. »
BRETTON. — <i>Clair de Terre</i>	80. »
BRETTON. — <i>Les Pas Perdus</i>	12. »
BRETTON. — <i>Légitime Défense</i>	3. »
BRETTON. — <i>Les Champs magnétiques</i>	25. »
BRETTON. — <i>Introduction au discours sur le peu de réalité</i>	80. »
BRETTON. — <i>Le Surréalisme et la Peinture</i> ..	65. »
BRETTON. — <i>Nadja</i> (44 illustrations)	13.50
BRETTON. — <i>Au grand jour</i>	3. »
BRETTON. — <i>Manifeste du surréalisme</i>	13.50
ELUARD. — <i>Les Animaux et leurs Hommes</i> ..	10. »
ELUARD. — <i>Les Nécessités de la Vie</i>	10. »
ELUARD. — <i>Répétitions</i> (dess. de Ernst)	25. »
ELUARD. — <i>Mourir de ne pas mourir</i>	30. »
ELUARD. — <i>Capitale de la douleur</i>	12. »
ELUARD. — <i>Les Dessous d'une Vie</i>	20. »
ELUARD. — <i>152 Proverbes mis au goût du jour</i> ..	3. »
ELUARD. — <i>L'Amour, la Poésie</i>	12. »
DESNOS. — <i>Deuil pour Deuil</i>	20. »
DESNOS. — <i>La Liberté ou l'Amour</i>	40. »
LIMBOUR. — <i>Soleil bas</i> (illustré par Masson) ..	180. »
NAVILLE. — <i>La Révolution et les Intellectuels</i> ..	15. »
NAVILLE. — <i>Les Reines de la main gauche</i> ..	6. »
LEIRIS et A. MASSON. — <i>Simulacres</i>	180. »
LEIRIS. — <i>Le Point Cardinal</i>	15. »
PERET. — <i>Le Grand Jeu</i>	175. »
PERET. — <i>Il était une Boulangère</i>	12. »
PERET. — <i>Et les seins mouraient</i>	12. »
JACQUES VACHÉ. — <i>Lettres de Guerre</i>	10. »
VARIETES. — <i>N° Spécial sur le Surréalisme</i> ..	20. »

**DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL
DE LA
RÉVOLUTION
SURRÉALISTE**

LA RÉVOLUTION SURRÉALISTE

ANDRÉ BRETON :	<i>Second manifeste du surréalisme.</i>
TRISTAN TZARA :	<i>L'homme approximatif.</i>
RENÉ CHAR :	<i>Profession de foi du sujet.</i>
XXX. :	<i>La prière du soldat.</i>
CAMILLE GOEMANS :	<i>De l'amour à son objet.</i>
PAUL ELUARD :	<i>A toute épreuve.</i>
ANDRÉ THIRION :	<i>Note sur l'argent.</i>
LUIS BUÑUEL :	<i>Un chien andalou.</i>
JEAN KOPPEN :	<i>Comment accommoder le prêtre.</i>
RENÉ MAGRITTE :	<i>Les mots et les images.</i>
MARCEL FOURRIER :	<i>Police, haut les mains.</i>
RENÉ CREVEL :	<i>Le point de vue du capitaine.</i>
J. FROIS WITTMANN :	<i>Mobiles inconscients du suicide.</i>
GEORGES SADOU :	<i>Bonne année, bonne santé!</i>
FRANCIS PICABIA :	<i>Des perles aux pourceaux.</i>
MAXIME ALEXANDRÉ :	<i>A propos de morale.</i>
BENJAMIN PÉRET :	<i>Je ne mange pas de ce pain-là.</i>
ANDRÉ BRETON et PAUL ELUARD :	<i>Notes sur la poésie.</i>
ARAGON :	<i>Introduction à 1930.</i>
JACQUES RIGAUT :	
<i>Lettre d'Arthur Rimbaud à M. Lucien Hubert. — Deux enquêtes surréalistes. — Notes, etc.</i>	
et 53 réponses à l'	
ENQUETE SUR L'AMOUR	

Dépositaire général :
Librairie JOSÉ CORTI
6, rue de Clignancourt, 6
PARIS (IX)

CE NUMERO DE 80 PAGES,
EXCEPTIONNELLEMENT :
France 20 francs.
Etranger 30 francs.

LA REVUE

DU CINEMA

ROBERT ARON, directeur

JEAN GEORGE AURIOL, rédacteur en chef

Au Sommaire du Numéro de Janvier :

L'HISTOIRE DES DESSINS ANIMÉS

L'Amazone des Cimetières, scénario de GEORGES NEVEUX
Clarence Brown, reportage par AMABLE JAMESON

LE CINEMA ET LES MŒURS
par JEAN GEORGE AURIOL et BERNARD BRUNIUS

et la collaboration régulière de MICHEL J. ARNAUD, J. BOUSSOUNOUSE, LOUIS BUNUEL, LOUIS CHAVANCE, HENRI CHOMETTE, RENÉ CLAIR, ROBERT DESNOS, S. M. EISENSTEIN, PAUL GILSON, AMABLE JAMESON, R. DE LAFFOREST, DENIS MARION, ANDRÉ R. MAUGÉ, LARS C. MOEN, F. W. MURNAU, G. W. PABST, H. A. POTAMKIN, VSEVOLOD POUDOVKINE, MAN RAY, ANDRÉ SAUVAGE, KING VIDOR, PIERRE VILLETOUPE.

La Revue des Films. La Revue des Revues. La Revue des Programmes
Les ACTUALITÉS et 50 photographies ou images extraites de films.

FRANCE	72 fr.	40 fr.	Six mois	Le N° : 7 fr. 50
UNION POSTALE ...	84 fr.	50 fr.		
AUTRES PAYS... ...	90 fr.	56 fr.		
PARIS				
LIBRAIRIE GALLIMARD			3, Rue de Grenelle, VI ^e	

nrf

LA REVUE
DU GINÉMA

Max Ernst

La femme 100 têtes

R O M A N

150 gravures

PRÉFACE PAR

André Breton

DE L'IMMACULÉE CONCEPTION
A X...

DES

Un volume in-quarto couronne

Justification du tirage

12 Exemplaires sur Japon Impérial	250 fr.
88 — sur Hollande.	100 fr.
900 — sur vélin teinté	45 fr.

en souscription

Éditions du Carrefour

TÉLÉPHONE :
LITTRÉ 0-79

169, Bd St-Germain, Paris 6^e

CHÈQUE - POSTAL :
PARIS 875.92

COLLECTION BIFUR

TIRAGES LIMITÉS

Giorgio de Chirico
HEBDOMEROS

LE PEINTRE ET SON GENIE
CHEZ L'ÉCRIVAIN

Ribemont Dessaingues
Frontières Humaines

...N'AYEZ PAS PEUR
D'ÊTRE DÉVORÉS



Paraîtront ensuite des œuvres de :

Pierre Minet - Georges Limbour - Gertrude Stein - Bruno Barilli - Georges Neveux, etc...

PRIX :

ALFA : 25 Fr. — HOLLANDE : 60 Fr. — JAPON IMPÉRIAL : 150 Fr.

EDITIONS DU CARREFOUR, 169, Bd St-GERMAIN, PARIS-6^e

Téléphone : Littré 0-79

Chèque Postal : Paris 875.92

EDITIONS DU CARREFOUR169, boul. Saint-Germain - PARIS-6^e

Tél. : Littré 0,79

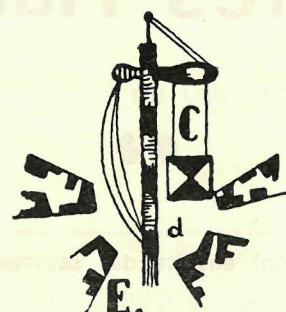
C.C. postal : 875.92

BIFUR

Isaac Babel
F. Divoire
Jean Toomer
Ph. Soupault
Tristan Tzara
Gottfried Benn
Henry Michaux
Georges Limbour
Ribemont-Dessaignes
Ilya Ehrenbourg
L. Pierre Quint
Ch. A. Cingria
Blaise Cendrars
André Salmon
Bruno Barilli
Jean Lurçat
Paul Rosset

Marc Bernard
Emmanuel Berl
Rudolf Kayser
Henri Hoppenot
Victor Chklovski
Aron et Dandieu
P. R. Stephensen
Georgette Camille
Ribemont Dessaignes
Massimo Bontempelli
Ernest Hemingway
Cte de Permission
Robert de Geynst
Darius Milhaud
Georges Neveux
Alejo Carpentier
Andersen Nexo
James Joyce
Holderlin

A B O N N E M E N T S :
France 100 frs
Union postale . . . 125 frs
Autres pays 150 frs

3**4**

Revue paraissant 6 fois par an

Le Numéro : 20 frs

192 pages de texte - 16 pages d'illustrations

Jean Giono
Pierre Minet
René Daumal
Michel Leiris
Boris Pinilak
P. Mac Orlan
Nathan Altman
Giorgio de Chirico
R. Gomez de la Serna
William C. Williams
M. L. Guzmann
Caradoc Evans
Robert Desnos
G. Bounoure
Jean Sylvere
Lilika Nacos
Fr. Picabia

P. Pavlenko
V. Huidobro
Emilio Cecchi
Buster Keaton
Brice Parain
Alfred Döblin
J. Supervielle
André Gaillard
André Malraux
Dhan Gopal Mukherji
R. Gilbert Lecomte
Alberto Savinio
Jean Giraudoux
Eugène O'Neil
Hamish Miles
André Delons
Victor Vinde
Léon Bopp

LOUIS MANTEAU

62, Boulevard de Waterloo — BRUXELLES

Téléphone 275,46

TABLEAUX DE MAITRES de l'école flamande
du XV^e au XVIII^e siècle.**L'ÉCOLE BELGE** : H. De Braeckeleer, Ch. Degroux,
Jos. Stevens, G. Vogels, C. Meunier, X. Mellery, J. Smits, etc,**LA JEUNE PEINTURE** : James Ensor, Constant
Permeke, Floris Jesper, F. Schirren, etc...
Bratque, Modigliani, Juan Gris, Dufresne, Raoul Dufy, Utrillo,
Vlaminck, Per Krogh, Valentine Prax, Zadkine, Laglenne,
Mintchine, etc...**ACHAT DE COLLECTIONS****LE CADRE**
S. A.

ATELIERS : 29, RUE DES DEUX-ÉGLISES - Tél. 353.07

BRUXELLES**GALERIE D'EXPOSITION :**
5, RUE RAVENSTEIN (PALAIS DES BEAUX-ARTS)

ALICE MANTEAU

BRUXELLES

2, rue Jacques Callot
et 42, rue Mazarine

P A R I S V I e

T A B L E A U X
A N C I E N S & M O D E R N E S

LES CLICHÉS DE
"VARIÉTÉS" SONT
EXÉCUTÉS PAR LES
PHOTOGRAVEURS

Van Damme & Cie

33, RUE DE NANCY

TÉL. : 110,72

B R U X E L L E S

XXX

GALERIE PIERRE

PIERRE LOEB, DIRECTEUR
TABLEAUX

2 RUE DES BEAUX ARTS - PARIS VI^e
(ANGLE DE LA RUE DE SEINE)
TÉLÉPHONE 88.888
TÉLÉPHON: LITTRÉ 39-87 ... R.C.SEINE 382.130



Braque
Derain
Raoul Dufy
Pascin
Picasso
la Fresnaye
Joan Miró
Léger
Modigliani
Matisse
Utrillo
Bérard
Tchelitchew

XXXI

LE CENTAURE

62, AVENUE LOUISE - BRUXELLES

TÉLÉPHONE 888.68



GALERIE D'ART CONTEMPORAIN

EXPOSITIONS :

du 14 à fin décembre

Quelques œuvres de :

GUSTAVE DE SMET ET FRITS VAN DEN BERGHE

du 4 au 15 janvier

FAUTRIER

Chronique Artistique "LE CENTAURE",
paraissant chaque mois d'octobre à juillet
10 numéros par an — Abonnement 40 frs.

Etranger 10 belgas



pirard

ensembles
tableaux

30, rue saucy

verviers

LE PORTIQUE

Tableaux de Maîtres Modernes

99, Boulevard Raspail, PARIS